



Rencontre avec les ermites catholiques

*Dans le désert, j'entends ta Parole,
Dans le désert, loin de la rumeur,
Le souvenir de ta Loi me console.
Ô Dieu caché, tu veux parler à mon cœur !*

Livre des Heures, Prière du temps présent.

Le produit de la vente de cet ouvrage, droits d'auteur compris, est directement versé à l'association *Chaud au Cœur* dont le but non lucratif est d'accompagner toute personne qui se sent seule et isolée.

www.chaudaucoeur.org

Autres publications de l'auteur

- *Chez les ermites bouddhistes*, Paris, Editions Imago, 2016.
- *Les ermites catholiques contemporains. Méthodologie et analyse*, Liège, chaudaucœur.org, à paraître mai 2017.
- *Les ermites bouddhistes thaïs contemporains. Méthodologie et analyse*, Liège, chaudaucœur.org, à paraître 2018.

ISBN : 978-2-9601968-0-1
© chaudaucœur.org, Janvier 2017
4020 Liège (B)

Photo de couverture : Luc Mauger, Monastère de Bethléem, de l'Assomption de la Vierge, et de Saint Bruno, Opgrimbie.

Dépôt légal : D/janvier 2017/Chaud au Cœur asbl, éditeur.

Luc Mauger

**RENCONTRE
AVEC LES ERMITES
CATHOLIQUES**



chaudaucoeur.org

Rencontre avec les ermites catholiques

Sommaire

Prologue.....	p. 9
1. Père Silvain , obéissant et sage.....	p. 21
2. Père Sanchérib , savant et combattant.....	p. 35
3. Père Joseph , cultivé et simple.....	p. 51
4. David , laïc joyeux et tracassé.....	p. 75
5. Père Joël , vaillant et miséricordieux.....	p. 99
6. Stanislas , laïc libre et appliqué.....	p. 113
7. Frère Daniel , infatigable et déterminé.....	p. 145
8. Frère Timothée , raisonnable et passionné.....	p. 173
Epilogue.....	p. 195

Rencontre avec les ermites catholiques

Prologue

Le berceau de l'érémisme chrétien occidental se situe en Egypte.

Au III^{ème} siècle de notre ère, c'est le mot « anachorèse » qui était employé, du grec *anakhorêsis* qui veut dire « un départ, une fuite hors du monde quotidien¹ ». Ce terme générique désignait initialement des paysans, des esclaves, des voleurs qui échappaient soit au fisc, soit à leur maître ou à la justice, et qui se réfugiaient dans le désert. La dénomination « ermite », du grec *erêmitês* qui signifie étymologiquement « qui vit dans la solitude² », fut employée plus tard. Paradoxalement, le vocable « moine », de racine grecque, actuellement utilisé dans le cadre de la vie monastique et communautaire, représentait à l'origine un homme vivant seul, un anachorète, un solitaire.

La figure emblématique qui illumine ces premiers siècles fut Antoine le Grand (251-356). Selon la tradition, cet illustre saint fut le premier à quitter la multitude pour prier en silence dans le désert. Pourtant, « Antoine ne fut pas le premier ascète³ ». Il consultait d'autres êtres priant dans la solitude. L'un d'eux devint son maître spirituel.

¹ Lacarrière Jacques, *Les hommes ivres de Dieu* (Points Sagesses, Sa 33), Paris, Fayard, 1975, p. 14.

² cf. Dictionnaire de l'Académie française, 9^{ème} édition.

³ Athanase d'Alexandrie, *Vie d'Antoine* (Sources Chrétiennes, 400), Paris, Cerf, 1994, p. 43.

Voici comment nous pouvons résumer sa vie, compte tenu de la biographie rédigée en l'an 357 par l'évêque Athanase d'Alexandrie, docteur de l'Eglise.

Fils de parents nobles, assez fortunés, chrétiens, il décida de sa vie future vers l'âge de vingt ans, à la lecture d'un verset de l'Evangile : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, et suis-moi (Mt 19, 21). » Saint Antoine vendit tous ses biens et les offrit aux plus démunis pour pratiquer une ascèse sévère. Il vécut près de son village, puis dans un tombeau. Il finit par se retirer du monde, dans une fortification abandonnée sur la montagne de Pispir, à l'est du Nil. Après un long temps de vie véritablement seul dans le désert, il va accueillir quelques disciples et de nombreux visiteurs. Agé de plus de soixante ans, il est guidé jusqu'à un ermitage isolé au pied du mont Qolzum, situé à quelque trente kilomètres de la Mer Rouge, pour vivre « à son idée et à son gré⁴ ». Il compatissait avec les souffrants et guérissait les malades. Il avait des visions. Il travaillait de ses mains. Il priait continuellement. Athanase écrira : « Il était là chaque jour, martyr par la conscience et athlète des luttes de la foi⁵. » Quant aux démons, il professait qu'il fallait les mépriser et ne les craindre en rien. Pour récapituler, tous l'appelaient « l'homme de Dieu⁶ ».

⁴ *Vie d'Antoine*, dans *Antoine Le Grand, Père des moines*, Fribourg, Librairie de l'Université, 1943, § 49, p. 63.

⁵ *ibid.*, § 47, p. 59.

⁶ *ibid.*, § 70, p. 83.

Saint Antoine n'édicte aucune règle.

Concernant le contexte de l'époque, l'édit de Milan promulgué en 313 par l'empereur romain Constantin I^{er} permettait aux chrétiens de célébrer leur culte. La parousie, c'est-à-dire le retour glorieux de Jésus-Christ sur Terre pour le Jugement dernier, était toujours attendue sinon imminente. Au « martyr rouge » succéda le « martyr blanc [...] de la virginité⁷ ». En attente de l'eschatologie promise, c'était la quête de la purification de « toute souillure de la chair et de l'esprit », en référence à la seconde épître aux Corinthiens (2 Cor 7, 1). L'Eglise était « installée⁸ » dans un « univers agonisant⁹ ». L'ermitte en herbe, matériellement pauvre et fréquemment illettré, décida de s'en extraire pour rallier un lieu non souillé, le désert.

Les anachorètes s'établirent principalement dans les déserts de Nitrie, de Scété et des Kellia, terres inhabitables au nord-ouest de l'Égypte. A la fin du IV^{ème} siècle, on dénombrait jusqu'à cinq mille moines dans celui de Nitrie. Certains diront qu'« il

⁷ Leloir Louis (Dom), *Désert et communion. Témoignages des Pères du désert recueillis à partir des Paterica arméniens* (Spiritualité orientale et vie monastique, 26), Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1978, p. 15.

⁸ Bouchet Jean-René, *Aux sources de la vie monastique. Leçons* (Perspectives de vie religieuse), Paris, Cerf, 1996, p. VIII.

⁹ *supra*, Lacarrière (1975), p. 28.

n'y avait plus guère de désert¹⁰ ». D'après les fouilles archéologiques réalisées aux Kellia, les ermitages étaient de construction solide et soignée, en torchis ou en briques, parfois excavés dans le sol. Certains avaient deux pièces : une pour manger, travailler et accueillir les visiteurs, une autre pour prier et dormir. L'eau était accessible à faible profondeur, à trois mètres parfois. Quand la colonie se fit plus dense, il était d'usage d'entourer l'habitation d'un mur, avec souvent un jardinet aménagé dans la cour intérieure. Pour contrer les raids des barbares et des bédouins, les cellules isolées furent vite abandonnées et les ermitages regroupés le plus souvent non loin d'une église. Certains étaient érigés jusqu'à quatre à six kilomètres du lieu ecclésial¹¹. L'ermitte allait habituellement à l'église le samedi et le dimanche pour l'Eucharistie. A cette occasion, il y avait un repas pris en commun. Un Père, investi de l'autorité spirituelle, vivait entouré de disciples. Après de nombreuses années, l'anachorète pouvait éventuellement s'isoler. De fait, « l'anachorétisme absolu dans la solitude complète et constante fut toujours une exception¹² ». Le disciple pouvait habiter sous le même toit que « l'ancien » : la plupart du temps, ils demeuraient ensemble jusqu'à

¹⁰ Regnault Lucien, *La vie quotidienne des Pères du désert en Egypte au IV^e siècle*, Paris, Hachette, 1990, p. 24.

¹¹ Guillaumont Antoine, *Aux origines du monachisme chrétien. Pour une phénoménologie du monachisme* (Spiritualité orientale, 30), Bégrolles-en-Mauges, Abbaye de Bellefontaine, 1979, p. 153.

¹² *supra*, Regnault (1990), p. 177.

la mort.

Au milieu du IV^{ème} siècle, il semble qu'il y eût un habit monastique spécifique avec une ceinture. Les cheveux étaient courts et la barbe imposante. Un jeûne de plusieurs jours était fréquent. Le pain était l'aliment essentiel, ingéré avec une goutte d'huile et quelques légumineuses comme le pois-chiche. « La règle d'or : prendre ce qu'il faut pour sustenter le corps, pas assez pour l'assouvir¹³. » Le vin était proscrit. L'essentiel était de rester dans sa cellule, en proie parfois à un ennui lancinant, avec le strict nécessaire. Les visites, à pied, étaient admises entre moines : le repas était habituellement offert. Il s'agissait de persévérer dans le détachement total. L'anachorète avait ainsi une vie de prière avec « des valeurs humaines et chrétiennes qui ne sont plus très à l'honneur de nos jours : solitude et silence, ascèse et contemplation, intériorité et gratuité, simplicité et authenticité, paternité spirituelle et obéissance, renoncement et humilité¹⁴ ». L'image retenue par la tradition est celle de l'ermite au travail tressant des corbeilles à partir de feuilles de palmiers. Les anachorètes participaient à des travaux saisonniers comme les moissons.

Quelques femmes anachorètes priaient dans le désert. A l'époque, elles étaient perçues comme une représentation du démon. La plus célèbre fut Marie l'Egyptienne dont la légende reprend le thème de la pécheresse repentie qui devient une sainte. Afin de

¹³ *supra*, Regnault (1990), p. 92.

¹⁴ *ibid.*, p. 259.

perdurer dans la pratique, elles se sont le plus souvent travesties en homme¹⁵.

Existaient des reclus enfermés des années dans des grottes, des cabanes, des arbres creux ou des tombeaux, dans le silence le plus absolu, sans prononcer le moindre mot, parfois dans l'obscurité. La réclusion s'exporta en Syrie où elle fut pratiquée régulièrement. Dans ce pays, on trouva des stationnaires qui restaient debout les bras en croix ou levés des jours durant, en plein soleil ou sous les intempéries. Des stylites également, dont le plus célèbre d'entre eux est sans conteste Syméon (389-459) qui termina sa vie en haut d'une colonne de vingt-cinq mètres de haut, à prier sur une plateforme de quatre mètres carrés¹⁶.

L'anachorèse prend des formes multiples. Il y avait aussi des vocations familiales.

Dans le même temps, une autre figure emblématique illustra le paysage chrétien en Egypte : Pakôme (286-348), reconnu saint homme par les Eglises catholique et orthodoxe.

L'érémisme serait antérieur et initiateur du cénobitisme¹⁷, arguant du fait que les *kellia*, c'est-à-dire les cellules en grec, en furent les prémisses. Il n'en est rien. C'est Pakôme qui, le premier, érigea et

¹⁵ cf. Spetsieris Joachim, *Sainte Photinie l'ermitte* (La lumière de Thabor), Lausanne, L'Age d'Homme, 1992.

¹⁶ cf. supra, Lacarrière (1975), p. 172-195.

¹⁷ discours généralement tenu dans le milieu érémitique contemporain et dans les monastères.

institua les premiers monastères, la première clôture, et la première règle dans le contexte copte égyptien. Pakôme était païen. Baptisé tardivement, il resta sept années disciple d'un ascète auprès duquel il expérimentera le jeûne et les privations de sommeil. L'essentiel était de rester éveillé, à veiller. Le repos et le sommeil s'effectuaient en position assise ou accroupie. « Les prières se faisaient debout, immobile, les bras en croix¹⁸. » Selon la tradition, un jour que Saint Pakôme priait dans un village abandonné, il entendit soudainement la voix d'un ange l'enjoignant d'établir là sa demeure : « La volonté de Dieu est que tu serves les hommes pour les appeler à lui¹⁹. » Obéissant, il fonda son premier monastère avec la vie commune comme élément fondamental, la communauté dirons-nous, du latin « *coenobium* ». Neuf monastères verront le jour.

Finalement, avec l'ampleur des mouvements initiés simultanément par Antoine et Pakôme, l'Égypte devient comme une «seconde Terre sainte» avec ses pèlerinages.

Jean Cassien vers 385 et Pallade d'Hélénopolis en 390 vinrent visiter ces ascètes renommés. Leurs témoignages, avec le succès de l'ouvrage *Vie d'Antoine*, la venue à Rome d'Athanase en 339, sans oublier les écrits d'Evagre Le Pontique, Arsène et Macaire l'Égyptien dit le Grand, aideront à faire connaître

¹⁸ supra, Lacarrière (1975), p. 80.

¹⁹ supra, Bouchet (1996), p. 16-17.

l'enseignement regroupé dans les apophtegmes de ces Pères d'Égypte, dénommés les Pères du désert. Sous l'empereur romain Julien l'Apostat (322-363), il existe des ermites chrétiens en Italie. En Gaule, dans les années 360, Martin fonde une communauté érémitique à Ligugé, près de Poitiers. En 410, Honorat trouve son lieu de désert dans les îles de Lérins. A la même époque, le moine Jean Cassien s'installe à Marseille.

« La substitution des cénobites aux ermites semble avoir été lente à s'opérer²⁰. » Le foyer monastique principal se maintiendra en France. Entre les années 500 et 700, de nombreuses règles de vie furent proposées. Celle de Saint Benoît de Nursie (480-547), un temps ermite, restera dans l'histoire du monachisme occidental la référence de base pour de nombreux ordres, dont les bénédictins et les cisterciens.

« On vit bientôt des solitaires, vivant non loin d'un monastère bénédictin et dirigés par l'Abbé ou l'un des moines²¹. » Vint ensuite la fondation de deux ordres dits semi-érémitiques, en clôture, sous l'impulsion de Saint Romuald (952-1027) pour les camaldules, et de Saint-Bruno (1030-1101) pour les chartreux.

Lors de l'expansion clunisienne au X^{ème} siècle, en « réaction contre la vie embrigadée et tellement

²⁰ Anson Peter Frederick, *Partir au désert. Vingt siècles d'érémisme*, Paris, Cerf, 1967, p. 75.

²¹ *ibid.*, p. 86.

communautaire²² », l'appel au désert réapparut. Cependant, le plus souvent entourés de disciples, les anachorètes formaient des communautés qui adoptaient par la suite la règle de Saint Benoît. Ailleurs, au XIII^{ème} siècle, les ermites chrétiens du Mont-Carmel en Palestine furent chassés. Certains s'installèrent à Chypre, en France ou en Espagne. Là aussi, avec le temps, les communautés se formèrent en monastère jusqu'à la scission des Carmes déchaux. Ces derniers établirent leur premier «désert» en 1592 en Nouvelle Castille, avec une église au centre d'ermitages séparés, comme lors des premiers siècles de notre ère. Ces sites érémitiques, établis en groupement d'ermites dénommé « laure », s'égrainèrent en Europe. En 1854, après la Révolution française et les guerres napoléoniennes, il ne resta plus qu'un unique lieu de désert, près de Rome²³. L'historien Jean Sainsaulieu, spécialiste incontournable de l'érémisme des XVII^{ème} au XIX^{ème} siècles, écrira que « La révolution (française) marque la fin d'une époque dans l'érémisme comme dans la civilisation²⁴ ».

Charles de Foucauld (1858-1916) revivifiera en partie

²² supra, Anson (1967), p. 127.

²³ depuis, des nouveaux «déserts» furent établis. Un des plus cités est celui de Roquebrune-sur-Argens, près de Fréjus, en France, fondé en 1948.

²⁴ Sainsaulieu Jean, *Les ermites français* (Sciences humaines et Religions), Paris, Cerf, 1974, p. 320.

l'attrait du désert en suscitant quelques vocations vers les années 1950. D'autres facteurs auront un impact sur la résurgence de l'érémisme contemporain en occident. Par exemple, la rénovation monastique édictée lors du Concile Vatican II en 1965 fut mal acceptée par certains moines : ils demandèrent à prier dans la solitude, hors de la clôture communautaire. Cette période de l'après-guerre est assez mal connue. On dénombre en France, en 1989, 118 ermites (39 hommes, 79 femmes). C'est le seul chiffre fiable publié²⁵. Il n'y a pas de distinction entre membres d'une laurie et ermites isolés.

Voici résumée une histoire de l'érémisme, informative sur les prédécesseurs des ermites catholiques contemporains occidentaux.

Concernant cet ouvrage en particulier, sur la vingtaine de contacts individuels établis, huit témoignages saisissants et instructifs ont été sélectionnés. Par définition de sens commun, l'ermite vit seul, il prie, et converse peu. L'auteur a rencontré des hommes car, pour une raison méthodologique et anthropologique compréhensible par toutes et par tous, il était initialement prévu de rester près d'eux, en contact direct, lors de la prière et des activités quotidiennes. Comme nous le verrons à la lecture de cette monographie, l'approche n'a pas toujours été

²⁵ Comité Canonique Français des Religieux, *Vie religieuse, érémitisme, consécration des vierges, communautés nouvelles* (Droit canonique), Paris, Cerf, 1993, p. 163.

possible. Rester alors à proximité ou dormir sur le lieu même de pratique d'une femme ermite isolée aurait été un challenge sinon un défi encore plus complexe à relever.

Le récit de la rencontre avec chacun de ces ermites pourra vous interroger jusqu'à peut-être vous rebuter, voire vous révolter. Celui-ci pourra également vous étonner jusqu'à peut-être vous épater, voire vous fasciner. Ces personnages édifiants doivent être remerciés pour avoir entrouvert la porte de leur cœur²⁶, un cœur qui aspire à une relation d'amour avec Dieu.

Garder l'anonymat est une garantie pour eux de pouvoir continuer en toute quiétude leur itinéraire parfois semé d'embûches, parfois comblé de joie et de grâce. Ces huit ermites nous offrent de multiples confidences sur leur parcours de vie, leurs errances, et leurs félicités : qu'ils ne soient pas jugés ; que d'aucuns n'essaient pas non plus de les repérer géographiquement ou biographiquement pour les stigmatiser. Vivre esseulé et isolé, en prière, est un véritable parcours du combattant que peu d'êtres humains sont capables de réaliser au sein de notre société post-industrielle et informatisée.

²⁶ Ez 36,26 : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. »

Tous, sans exception, méritent le plus grand respect²⁷.

Terminons par un bon mot d'une sœur ermite :

« Car l'expérience du désert est bien un combat pour la vie avant d'être un repos. Evidemment, l'équilibre de notre personne ainsi que le travail nécessaire pour gagner notre vie ne sont pas à négliger. Là, chacun doit trouver une formule. Mais l'équilibre normal du solitaire est la prière, elle-même tendant à prendre la majeure partie du temps d'une journée ; sinon, il n'y a pas de vocation érémitique. Le travail, l'équilibre doivent être cherchés en fonction de la prière et non l'inverse²⁸. »

²⁷ lire les magnifiques témoignages parus en édition et presse francophones : Bonnet Serge, Gouley Bernard, *Les ermites*, Paris, Fayard, 1980 (246 p.) ; De Muizon François, *Dans le secret des ermites d'aujourd'hui* (Récit), Montrouge, Nouvelle Cité, 2001 (222 p.) ; Bevilacqua Carlo, *Le choix du silence*, dans *la Croix*, 22-26 juillet 2013, 39637-41, p. 20-21 (1-4), p. 22-23 (5).

²⁸ Une Sœur Ermite, *Le buisson ardent de la prière* (Christus, 42, Essais), Desclée de Brouwer/Bellarmin, 1976, p. 177.

1. Père Silvain, obéissant et sage.

Après avoir vécu trois années souvent seul dans un lieu-dit en forêt, j'effectue des retraites monastiques chrétiennes catholiques. Pendant deux mois, l'été, je vais prier dans cinq monastères différents, tel un pèlerin, en France. Au cours de ces pérégrinations religieuses, je vais me recueillir au sanctuaire de Lourdes. Lors de mon séjour dans le premier monastère, je rencontre le Frère Marie-Bernard, prêtre, la quarantaine, une voix d'ange. Lorsqu'il chante en solo, je reste saisi, happé par cette voix qui résonne à l'infini dans la nef de la chapelle, et qui fait vibrer mon corps. « Cette voix est un don de Dieu, un don qui m'est donné pour mes frères et sœurs », énoncera-t-il. Cette année-là, je reprenais contact avec mes racines chrétiennes, après avoir suivi de manière active et assidue les enseignements d'un maître bouddhiste zen Sōtō pendant huit ans. Dans le même temps, je vivais un événement personnel douloureux que je gérais au mieux. Toujours est-il qu'un échange verbal avec un religieux pouvait m'aider, dans le sens où je pouvais expliciter mon vécu du moment et, par là, progresser dans la résolution de ma souffrance. J'étais plutôt à l'écoute, dans l'acceptation, à accompagner le mouvement de la vie, à rester ouvert à toute suggestion. Pas de charge héroïque contre les moulins à vent. Je demandais par l'intermédiaire du Frère hôtelier de rencontrer un moine. Marie-Bernard fut choisi.

Durant mon séjour de deux semaines, nous aurons deux entrevues d'une heure chacune environ. Empathie de sa part, sincérité pour ma part. Une rencontre ponctuée de silence, de regards, soit debout face à face ou assis sur un banc dans le parc adjacent. Pas de conseils inutiles, de l'écoute, et quelques mots toujours emplis de pragmatisme. C'était le moment pour moi de capitaliser de la confiance, à défaut de la consolider. A moi d'avoir confiance en la vie, en ce qui me dépasse et que je ne peux saisir : Dieu. Ma conversion tardive, disons plutôt renouvelée car je suis baptisé catholique depuis l'enfance, commençait.

L'année précédente, quoique je puisse faire pour m'en empêcher, dès que je passais devant une église, je devais y entrer. J'étais comme amené, emporté, poussé, je dirai même conduit à y entrer. Je restais là, assis, sans rien faire, ni même prier : juste être là. Je ne pouvais pas y échapper. Même si j'essayais de m'y extraire, j'étais comme ramené devant l'église. C'était plus fort que moi. Parfois je rageais. Je ne comprenais rien. Je ruminais. Pour la première fois de ma vie, j'avais la sensation de ne plus rien maîtriser du tout. Je me sentais comme guidé comme un vulgaire pantin, comme une carcasse vide qui se laisse empoigner et jeter au gré de l'humeur de...mais de qui, ou de quoi ? Je commençais à comprendre : était-ce bien cela que l'on nomme en chrétienté l'appel ? Frère Marie-Bernard m'aida à mettre des mots, me ramenant en fin de compte à quelques sentences «magiques», limpides à entendre, plus complexes à assimiler : fraterniser,

partager, se donner, aimer, se laisser aimer. J'étais sur un chemin de foi, un chemin qui m'exposait à plus de questions que de réponses. Ce n'était pas la chevauchée fantastique du baroudeur que j'étais avant qui se répétait. C'était plutôt la contemplation d'une immensité insaisissable où je me sentais isolé et perdu, sans repères.

Des années plus tard, je reprends contact avec Frère Marie-Bernard par lettre. C'est la période au cours de laquelle j'ai décidé, par choix, de suspendre toute activité professionnelle salariée et de poursuivre des études universitaires, accueilli comme laïc dans un séminaire catholique. Il me répond quelques mois après : quelle n'est pas ma surprise d'apprendre qu'il séjourne dorénavant au désert, c'est-à-dire dans un lieu érémitique. Lui qui rayonnait visiblement en communauté et qui offrait sa voix pour tous, le voici maintenant à prier en réclusion. Quel changement, quelle transformation !

Depuis une année, je m'intéressais fortement à l'anachorétisme, à ces ermites qui renoncent au monde social habituel. Acharné et obstiné que j'étais, j'allais consulter des ouvrages dans les bibliothèques. La lecture intensive était devenu mon quotidien. J'avais vécu deux semaines dans une Chartreuse ouverte aux laïcs. Deux semaines également en ermitage dans un site géré par une moniale. Je prévoyais de m'isoler dans un chalet en moyenne montagne et de vivre pour de bon la solitude, en prière. Frère Marie-Bernard n'avait pas été informé. Coïncidence ? Pur hasard ?

Fin mars de l'année suivante, je lui annonce que je vais réaliser un mémoire sur les ermites chrétiens catholiques contemporains, dans le cadre d'une faculté de théologie. Comme son vécu érémitique est trop récent, je lui demande de me proposer un contact de sa connaissance qui pourrait me faire part de sa pratique de terrain. Quinze jours après, par sa réponse écrite, il m'enjoint de contacter un religieux : « [...] sur le désert. Il saura t'en parler avec profondeur et expérience. »

Après ces péripéties, je vais rencontrer le Père Silvain.

Il s'agit d'un moine, prêtre, la soixantaine.

Après un essai d'un an dans un ermitage (« Là, j'ai su que c'était ça », me dira-t-il), il rejoint un lieu de désert, une laurie où vivent dans la solitude quelques Frères. Il y restera six années pleines.

Le Père Silvain est de vocation dite tardive. Précédemment salarié, spécialisé en sciences de la terre, il a aussi la fibre artistique. Il se passionne pour la photographie. Parfois, il peint. Il est un fervent marcheur en montagne. Partir seul en randonnée lui convient très bien.

L'année où je le contacte, sa hiérarchie monastique lui a sommé, à son grand regret, de superviser dans un pays d'Europe centrale la rénovation et l'agrandissement d'un monastère. A terme, l'objectif avéré est de pouvoir recevoir une dizaine de moines en clôture, et de proposer un hébergement avec réfectoire pour d'éventuels retraitants séculiers. Il

est également prévu de mettre en place une école de prière, ce qui d'après lui prend beaucoup de temps et d'énergie. Père Sylvain a de nombreuses activités en chantier : il n'a pas vraiment le temps de s'ennuyer ! Cela change complètement de l'oraison, de la solitude et du silence au milieu de quatre-vingts hectares de forêt. Aidé par quelques moines, il coordonne tous les travaux. Le temps prévu pour cette tâche, au profit de la communauté, est de trois ans environ. Bien entendu, le rythme de prière n'est pas occulté : ce sont des moines avant tout. Pour le Père Sylvain, la prière est le médium essentiel, incontournable. Par la louange au Fils, il souligne à plusieurs reprises que seul le Christ mène à Dieu, en citant le passage des évangiles : « Nul ne vient au Père que par moi (Jn 14, 6). »

La rencontre a lieu un jeudi, à une cinquantaine de kilomètres de son monastère en travaux. Il est venu passer quelques jours de repos dans une cure paroissiale. Au calme, il peut s'adonner à l'écriture. A mon arrivée à 10h30, un prêtre m'accueille. La soixantaine, chemise noire, col romain, haute stature, d'apparence calme, portant au cou une large chaîne avec une imposante croix argentée. Un court instant, j'ai cru qu'il était évêque. Il me propose de m'installer dans un fauteuil au salon. Il s'assoit sur un canapé en face de moi, et me pose des questions. Qui suis-je ? Que fais-je ? Où ? Quel est mon projet ? Pourquoi ? Interloqué, je montre ou plutôt ne dissimule pas ma gêne, mon embarras. Je réponds certes tranquillement

mais, dans l'interaction, je me demande ce que je fais là. Surtout, je m'interroge : à quel jeu ce membre du clergé est-il train de procéder ?

Rétrospectivement, j'ai l'impression vivace qu'ils avaient prévu un sas, un test pour connaître et sentir préalablement qui j'étais, et si ma quête était suffisamment intègre et pertinente pour initier une entrevue. Le prêtre fut rapidement rassuré, sans d'ailleurs que je fasse quelque effort pour aller dans son sens. Je me suis découvert, comme d'habitude, naturellement, sans cacher non plus mon émotivité. Au bout de dix minutes, guère plus à mon avis, et un léger temps de silence, le prêtre se lève, m'indique que le Père Silvain est à l'étage, seul dans sa chambre, qu'il écrit sur son ordinateur, et qu'il va pouvoir me rencontrer. J'attends quelques minutes, assez longuement me semble-t-il. J'entends le moine descendre les escaliers. Il me rejoint dans le salon. Je me lève, nous nous saluons brièvement, il s'assied non loin de moi sur une chaise.

Habillé en civil, polo manches courtes couleur bleu-ciel, il attaque de but en blanc son argumentaire. Pas le temps pour moi de reparler des conditions de notre échange, et du contenu possible. Dans l'instant, je décide ne pas sortir mon matériel audio, pourtant indispensable, afin de ne pas dénaturer ses propos par la suite. En grande écoute, tout en l'observant attentivement, je prends de quoi noter et le pose sur la table basse. Notre ermite continue de parler avec un débit assez rapide. Il entre directement dans le

vif du sujet. Si je manque le principal de sa pensée, l'interview est exsangue. Pour le moment, entrons dans la relation, et rien que cela.

C'est lui qui fait, et qui dit, avec assurance. Sans tergiverser.

Il ne conçoit pas la vie d'ermite sans la présence de Frères autour de lui, non loin de lui, et pour lui. Il n'y a pas d'érémisme possible sans le regard de l'autre. Pour le Père Sylvain, seul le Frère permet le renvoi de notre propre image. Seul le Frère protège de la solitude. Par un partage de vécu, le Frère départit de l'illusion.

Son argumentation, ses assertions sont directes, sans appel. Manifestement, voici la quintessence de son expérience. Il n'a pas traînaillé pour l'exprimer, et il eut été dommage de ne pas être de suite pleinement à son écoute. Je n'ai pas eu le choix : à moi de garder bien précieusement en mémoire ses paroles, d'autant que je sentais en lui une profondeur spirituelle portée par la mélodie des mots, sans que je puisse l'expliquer. Il avait manifestement décidé de partager à découvert. J'étais tout ouïe. Ce qu'il énonçait depuis le début allait *a contrario* de tous mes présupposés. J'avais lu par exemple que les Carmes allaient dans ce sens, mais je l'avais archivé comme épiphénomène. Je cherchais bien naïvement ce que je dénommais de véritables ermites, à savoir un religieux, un moine qui vit idéalement seul, en autarcie, en quête de Dieu, et en silence. En l'espace de quelques minutes, ma

connaissance certes imparfaite de l'érémisme était mise à l'épreuve de manière radicale.

Le Père Silvain continue d'étayer sa pratique en soulignant que l'anachorèse, de source grecque, veut dire « retourner en arrière », c'est-à-dire revenir au lieu de Dieu. La durée temporaire dans la solitude ne peut excéder trois semaines à un mois, soit dans une cellule de monastère, soit dans un ermitage sur le site de la laurie. Cependant, vivre ainsi est complexe car il y a les contingences inhérentes à l'espace monastique. L'accompagnement centré sur l'anachorète exige que les Frères soient présents pour les réalités pratiques, et par une présence en prière. Selon son expérience, trois semaines semblent la durée de séjour idoine. Pour le Père Silvain, il y a dorénavant de moins en moins de moines qui arrivent à le supporter. J'apprends alors que mon informateur, le Frère Marie-Bernard, n'a pas pu résister à cette exigence : il a préféré quitter le lieu érémitique, pour rejoindre sa communauté monastique.

Après avoir demandé la permission au Père Silvain, je commence à coucher quelques notes sur papier, tout en restant concentré. Le phrasé est structuré, les idées correctement explicitées, les mots choisis. Je sens chez lui une facilité à exprimer ce qui lui paraît pertinent dans sa pratique. Il se réfère à l'histoire monastique et érémitique, « la tradition », dira-t-il.

Il m'explique qu'au temps des *kellia* en Egypte, autour de la chapelle étaient érigés des ermitages occupés

par un *Abba*, c'est-à-dire un Père-supérieur faisant office de directeur spirituel, et par ses disciples. De nos jours, pour le Père Sylvain, si l'on s'instruit de l'expérience des anciens, les seuls véritables ermites sont les Chartreux et les Camaldules, ces derniers offrant la possibilité d'être reclus totalement. L'érémitisme en solitaire, seul et isolé, n'est possible qu'à une condition, celle que le moine soit rompu à la vie de prière après des décennies de vie cénobitique : voilà son constat imparable, difficilement négociable.

De manière générale, Dieu est le vouloir et le faire, se référant à Saint-Paul : « Car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir (Ph 2, 13). » Voici l'unique méthode, par l'acceptation. Afin de pouvoir s'extirper de l'évitement et de toute résistance, il est nécessaire de mourir à soi-même tous les jours. Sans contestation aucune, l'heure du détachement et du dépouillement a sonnée. D'aucuns doivent s'engager à renoncer à leur ego démesuré. Au fur et à mesure que le prétendant lâche, Dieu se donne. A l'image de Job, ce héros biblique, il s'agit véritablement d'« une brisure de volonté propre ». Chacun, chacune doit accepter d'être heureux, là où Dieu nous veut.

Pour le Père Sylvain, il faut impérativement passer de l'être psycho-physique, c'est-à-dire le moi charnel, au moi spirituel, c'est-à-dire ce qu'il dénomme la personnalité profonde. Dégagé des contingences temporelles, l'être croyant s'abandonne. La foi est

une certitude irrécusable. Tout en ne saisissant pas la totalité, chacun doit faire confiance en Dieu afin qu'Il l'instruise. C'est appréhender une science, sans comprendre. Si doute il y a, le moine s'extrait du champ de l'abandon. Comme l'affirment les coptes, ajoutera-t-il, le doute est la maladie de la foi. Assurément, Dieu se montre par les événements ou par une voix intérieure : Dieu, le métronome, appelle ses brebis.

La respiration lente, le dos bien droit pour ne pas rester engoncé dans le fauteuil, je l'écoute d'une oreille attentive. Il expose ce qui se révèle être le fleuron de son vécu et de sa vision du monde. Exit les émotions vécues au début de l'entrevue, d'autant que le prêtre, hôte des lieux, a aimablement quitté la pièce dès l'entame de notre conversation. Un peu crispé tout de même, je transcris la plupart de ses phrases, en gardant mon regard fixé dans sa direction.

La vie de moine est prière, une relation d'amour à Dieu. Pourtant, lui-même, dans ses invocations, se met en communion avec Saint Joseph, l'humble époux de la Vierge Marie et patron des artisans : par exemple, lorsqu'il a fallu trouver un financement pour rénover et agrandir le site de la laure. En prière et au cours de ses activités quotidiennes, il se dit « accompagné » par Marthe Robin, cette mystique unie à Dieu, à l'origine des Foyers de Charité. De plus, pour le Père Sylvain, l'oraison et la contemplation de nuit ont leur importance. Lorsqu'il était ermite, responsable de la laure pendant six années, il institua pour ses frères

un office quotidien d'une heure, chaque nuit à 0h30, au grand dam de ces derniers qui ont vraiment mal accepté cette décision unilatérale.

Aucun doute pour lui que le Seigneur propose une juste place, celle qui apporte le bonheur, l'équilibre et la joie dans la vie avec le divin. S'il y a vraiment cohérence, il y a indubitablement équilibre psychique. Le tout gravitant autour de l'amour, car aucun individu ne peut vivre sans amour. Dieu nous y entraîne. L'ermite fait don de soi. Cette attitude d'être est à l'antithèse du narcissisme. Tout est piloté compte tenu de l'amour de Dieu.

Dans sa quête, l'ermite ne s'arrête pas en chemin. Il va au bout, vers l'extrême, tel un sacrifice. La phrase que le Père Sylvain va fortement accentuer de la voix, à me faire tressaillir, est celle-ci : « L'ermite, il entre dans la tombe. » Il veut dire par là que l'anachorète s'engage pour la vie : on entre en érémitisme sans penser à en sortir. Inéluctablement, le « je meurs maintenant » permet d'être complètement disponible à Dieu. Importance primordiale du « ne rien faire ». Dans l'absolu, il s'agit d'acceptation plénière, intégrale, irrévocable. Pas de volonté.

Il apprécie la vie sociale, les autres, le monde. Manifestement plein d'allant et se sentant intérieurement jeune comme à vingt ans, il se présente comme un être « pas farouche », pour citer son terme exact. Il ne rechigne pas à rencontrer autrui.

Cependant, le désir de prier au désert est irrésistible, « viscéral » dira-t-il. Sa figure référentielle biblique est celle du prophète Elie, aussi bien social que solitaire, quoique avec Elisée dans la montagne. Quant à son référent érémitique, il convoque le plus souvent Saint Macaire, un disciple du renommé Saint Antoine le Grand.

A ma question de savoir s'il existe un appel distinct vers l'érémitisme, il répondra que le désert, soit pour lui une cellule en monastère ou un ermitage en laure, est un lieu de sanctification. Se référant à la Constitution conciliaire *Lumen Gentium*, il ajoutera qu'invariablement, chacun, chacune, tout le monde est appelé à la sainteté, quel que soit son statut, ermite ou non, laïc ou non. D'où l'utilité, pour le Père Sylvain, de canoniser sans retenue ces derniers : homme et femme peuvent tout aussi bien vivre en couple et en sainteté.

Par ailleurs, il découvre que les prêtres de la génération actuelle prient à toute heure. Pour le reste, la génération des années soixante-huit à soixante-dix se termine, tant mieux !

L'entretien approche de son terme, ce même jour vers 15h30, soit cinq heures après mon arrivée. Entre-temps, à l'invitation du prêtre qui le recevait pour quelques jours, nous sommes allés manger dans un restaurant italien non loin de la cure. Echanges cordiaux, dans la bonne humeur et sans exaltation : un moment de quiétude. Je l'ai ressenti comme cela. Lors du départ,

notre ermite-conducteur de travaux temporaires me communiquera son adresse électronique personnelle, pour compléter notre entretien si besoin est.

Le Père Sylvain ne m'a posé aucune question. Il ne m'a pas prodigué de conseils. Sur mes fiches, j'ai noté en toute fin que j'avais l'impression générale d'avoir conversé, échangé avec un sage. J'avais d'abord écrit trop rapidement « maître » mais, le concernant spécifiquement, le concept « sage » est plus approprié. Je n'ai pas eu la sensation qu'il dialoguait avec un disciple ou un apprenant. Quand j'ai évoqué mon parcours, de façon plus individuelle voire intime, il a su m'écouter. De mon point de vue, il était indiscutablement dans la relation d'être à être. Le sage n'est-il pas celui qui sait parler de cœur à cœur ?

2. Père Sanchérib, savant et combattant.

A presque soixante-dix ans, ce moine bénédictin et prêtre se présente comme ermite. Il réside depuis une trentaine d'années dans un pays d'Europe centrale, non loin d'un village en altitude. Une quinzaine de minutes à pied sur un sentier de marche sont nécessaires pour accéder à son ermitage. Son lieu de vie devait être très retiré à l'époque. Celui-ci est dorénavant entouré de quelques pavillons résidentiels, à deux ou trois cents mètres. Toutefois, le long du chemin, prés et arbres divers se côtoient pour donner l'impression que le site est isolé du monde.

A son arrivée dans la région, lorsqu'il prospectait les paroisses environnantes à la recherche d'un possible lieu de réclusion, le Père Sanchérib n'a pas été bien accueilli. Il a bataillé ferme pour trouver un ermitage. D'après ses dires, en plus de leur réticence à accepter un étranger, les villageois étaient très circonspects d'accueillir un prêtre comme lui à la recherche de la solitude. Les gens du voisinage, les autochtones en général, auraient préféré qu'il s'investisse dans la tâche pastorale. A l'époque, se retirer du monde, loin de toutes et de tous, n'était pas du tout compris. De nos jours, certains le rejettent encore. Faveur lui fut offerte de vivre dans cet espace de deux bâtiments, des anciennes écuries, qui n'étaient au départ que vieilles pierres, toits précaires et murs ouverts au vent froid, sinon glacé. Une dizaine d'années de travaux

ont été nécessaires pour aménager un endroit viable, protégé des intempéries et des regards.

Dur labeur et grande fatigue en perspective qui peuvent expliquer ses problèmes de santé actuels : il les a lui-même évoqués. Il est vrai que notre saint homme paraît physiquement usé, avec le visage tiré, les yeux quelque peu vitreux, le dos légèrement courbé, le pas nonchalant. Il donne en effet une impression de lourdeur, à presque se traîner. Il révèle aussi son immense tristesse d'avoir perdu il y a un an le jeune Frère qui partageait avec lui son temps d'érémisme. Tel un ancien et son disciple, ils vivaient et priaient ensemble dans ce même lieu. Quand il évoque ce souvenir pénible, j'ai cette impression saisissante de percevoir en lui comme un déchirement. Son Frère de prière a rencontré Dieu au seuil de la mort et, toujours selon ses dires, uniquement à cet instant. Cela ne suffit manifestement pas à calmer cette blessure, à apaiser sa peine : cette appréciation se ressent dans sa gestuelle, son attitude et son verbe. Il l'exprime d'ailleurs sans retenue avec une douleur qui transparaît à chaque mot prononcé. Grâce lui soit accordée pour ce témoignage émouvant.

Un autre Frère d'une trentaine d'années vit actuellement avec lui dans une pièce mitoyenne. Lors de ma visite de 11h à 15h ce lundi-là, je n'ai pas su si ce séjour était à titre temporaire ou pas.

Tout de noir vêtu, un capuchon sur la tête, le Père Sanchéril suit le rite orthodoxe byzantin. Il est

pourtant catholique latin ambroisien, mais c'est la tradition orientale, plus particulièrement celle des Pères du désert, qui est l'axe central de sa vie érémitique. Son référent principal est sans conteste Evagre le Pontique. Car selon lui, pour s'engager dans un chemin de foi en profondeur et en solitude intérieure, seule la tradition des anciens reste la base incontournable. Celle-ci ne doit surtout pas être modifiée. Pour cette raison inaltérable, le Père Sanchérib déclame que la plupart des ermites actuels devraient être répertoriés « sous la lettre F, dans un interminable chapitre intitulé Faillites ». Il opère le distinguo entre les « vrais ermites » qui vivent selon la tradition évoquée ci-avant (la seule possible, car tout a été écrit en ce temps-là) et les « nouveaux ermites », religieux ou laïcs à l'attitude déconcertante. D'après lui, seul le monachisme orthodoxe respecte intégralement la véritable tradition.

Auparavant, avant son installation en ermitage, le Père Sanchérib a connu la vie cénobitique lors d'une quinzaine d'années vécues dans une communauté monastique où sont célébrés parallèlement les rites latin et byzantin. Dans cet espace de prière, afin de recréer assurément l'unité chrétienne, on y trouve une église orientale, un centre œcuménique, et une église pour les célébrations latines. Lors d'une retraite individuelle effectuée chez les sœurs de Bethléem, de l'Assomption de la Vierge et de Saint Bruno, il prit la décision de prier dans la solitude et de s'isoler. Je n'ai pas demandé plus d'explications sur le moment.

J'ai préféré attendre pour en parler ultérieurement. Mais cela ne put être possible. Quoique moine bénédictin, ce Père devenu dès lors ermite a continué, par choix, dans la tradition orientale byzantine. Il revêt l'habit traditionnel orthodoxe, et accepte la sainte présence d'icônes à son ermitage. Dans la pièce où il m'a aimablement reçu, un endroit exigü et bas de plafond, tous les murs fourmillent d'images diverses et de crucifix. Un rangement vitré contient la sainte huile. Là, une petite table avec une chaise. A côté, des étagères murales où sont soigneusement rangés de très nombreux ouvrages. Il y fait sombre. J'ai la sensation bizarre de m'installer dans une salle de musée. Le décor est planté.

Voici comment je peux relater notre entrevue sur place. A peine arrivé, accueilli par le Frère, son compagnon d'ermitage, je suis ensuite conduit par le Père Sanchérib dans son lieu de vie, à quelques pas de la porte d'entrée de la propriété. Le Père s'assied sur la chaise attenante à la petite table. Pour ma part, il m'invite à m'asseoir à deux mètres de lui sur une chaise droite, ancienne, pas vraiment confortable quand on y reste bien sagement comme je l'ai fait plusieurs heures d'affilée. Nous n'avons pas le temps d'entrer en relation, ne serait-ce que par le regard ou une attitude bienveillante. Pas de moment de silence non plus. Le Père Sanchérib commence à parler, sans discontinuer. Comme s'il avait «besoin» de parler. Autant dire que je me sens submergé, noyé, sous un flot de paroles. Encore en

sueur en ce mois d'août après la marche à travers le village et sur le sentier montant jusqu'à l'ermitage, je contrôle ma respiration. Mais je reste bouche bée. J'ai même du mal à écouter. J'entends certes mais je n'écoute pas. J'essaie tout de même de réfléchir à la manière de réaliser une interview appropriée dans ces conditions. Impossible de sortir mon enregistreur audio, comme cela avait été préalablement proposé lors d'un précédent courrier. Pas de prise de notes non plus. Je garde les yeux fixés sur lui, dans une attitude qu'il pourrait percevoir d'écoute, et je reprends mes esprits petit à petit. La sueur perle de moins en moins sur mon visage. J'accepte le toucher humide de mon tee-shirt sous la chemise. Je respire enfin. Je souffle enfin.

Son discours préliminaire dure vingt bonnes minutes, peut-être une demi-heure. Voici les données informatives dont je me souviens le plus expressément : l'ermite côtoie chaque jour ses anges et ses démons ; ce vécu singulier ne se raconte pas ; l'appel de Dieu non plus. A lui de faire valoir cet argument rédhibitoire qui n'appelle aucune contestation : « C'est comme avec sa femme. On est avec elle et on ne sait pas décrire pourquoi c'est avec elle. » Quant à connaître son cheminement, il me préconise de lire Saint Antoine : son chemin à lui est le même. Edifiant !

Que puis-je faire ? Que puis-je dire ? Il est vrai que dans le courrier qu'il m'avait adressé en réponse à ma lettre de contact, il avait bien spécifié : « J'hésite fort à accepter l'invitation de participer à votre enquête, car

il y a une chose dont l'ermite (et le moine en général) ne doit jamais parler, à moins que ce soit devant son père spirituel, c'est «sur ce qui nous arrive dans notre cellule de la part des anges ou des démons» (Evagre). Bref, ni les grâces, ni les chutes sont un sujet de conversation. » Certes ! En revanche, pourquoi me recevoir ? La réponse est aussi dans sa lettre : « Pour ne pas avoir l'air d'être d'accès difficile, chose qui est interdite à l'anachorète (Evagre), je veux bien vous recevoir pour un colloque qui prendra peut-être une autre tournure que vous ne l'attendez. » Là, pour le coup, c'est gagné de sa part : je suis décontenancé. D'autant qu'il me demande à de multiples reprises de lui donner des nouvelles de mon informateur, celui qui m'avait conseillé de prendre contact avec lui. Il s'agit d'un moine d'obédience franciscaine qui a initié une communauté dite du renouveau charismatique. J'avais rencontré ce Frère furtivement une fois lors d'une messe paroissiale ; il avait pris connaissance de mon projet par lettre ; il avait répondu en m'informant que le Père Sanchérrib était « très sérieux et profond ». J'avais peu à dire sur lui, sinon rien. Au Père Sanchérrib de surenchérir ! J'étais dans une impasse. Reviens en moi la même interrogation : que faire, comment faire ? Surfant sur sa question de savoir ce que je faisais actuellement au séminaire, je décide de raconter ma vie. Je lui fais part de mon intention, et il agrée, visiblement ravi. Me voici donc à expliciter mon histoire dite sainte : les rôles sont inversés. Ai-je eu à ce moment-là une écoute attentive sinon

bienveillante de sa part ? Ce n'est pas l'impression que j'en ai gardée. Toujours pas de moments de silence non plus. Je fus même souvent coupé, entrecoupé : mon récit de vie était sans cesse interrompu.

Quel contraste avec le stage en clôture monastique d'un mois que je venais juste d'accomplir dans une abbaye cistercienne ! L'avant-veille de mon départ, le Père-Abbé m'avait proposé de témoigner au Chapitre en racontant mon parcours de vie et ma quête existentielle. Que d'écoute ! Que de communion ! Dans ce temps présent, en relation avec notre ermite, point de tout cela. J'étais médusé. Surtout qu'il s'agissait du deuxième ermite que je rencontrais. L'entrevue se révélait peu constructive. Mes illusions et mes présupposés fondaient comme neige au soleil. Je n'étais pas plus avancé dans ma démarche pour connaître son cheminement, ne serait-ce que l'organisation de sa vie quotidienne, tout simplement. A deux reprises, je lui posai explicitement la question sur son emploi du temps : à chaque fois, il éludait.

Il me submergeait de références bibliographiques, de citations à répétition. Manifestement se dévoilait à lui mon ignorance complète de la tradition orientale. Pour caricaturer, en deux heures, la moitié du temps de l'entretien, je me suis senti devenir l'avorton incroyablement ignorant qui devait apprendre la tradition pour savoir poser les bonnes questions. Il attendait, semble-t-il, que je reconnaisse et approuve son modèle. Extrapolons alors que l'échange aurait pu être possible. Comme il ne voulait pas s'épancher

sur les questionnements de base, à savoir la manière dont il mettait en pratique ses bons principes au quotidien, je revenais toujours à la case départ. En clair, je me sentais très mal à l'aise et je ne pouvais être ni relativement naturel ni décontracté.

Cependant, j'observais au fur et à mesure qu'à parler sans discontinuer comme il le faisait, il avait imparablement dérogé à sa règle explicite de ne pas se raconter.

Nous avons continué dans une relation de communication où il avait le rôle du savant et de l'érudit et, de mon côté, à son écoute attentive, j'endossais le rôle de novice ou d'étudiant, ou plutôt de simple laïc qui, pour dire vertement les choses, ne savait pas de quoi il parlait. Pour faire bonne figure, j'écoutais un maître, et je pris résolument le parti de me taire.

A la réflexion, cela m'amène à me poser la question suivante : pour quelle raison a-t-il un disciple, alors qu'il se présente « vrai ermite », et qu'il dit prier strictement dans la solitude et le silence ? Sans pouvoir l'affirmer, je crois déceler en lui le regret de ne pas avoir de nombreux disciples. Si l'enregistrement audio avait eu lieu, la transcription de ce qui a été verbalisé aurait probablement aidé à confirmer ou infirmer plus avant mon hypothèse. C'est, j'ose l'avancer, comme s'il voulait être le maître voire le savant qu'on consulte. En résumé : celui qui sait.

En m'énumérant ses nombreux écrits et ses lectures

diverses, en me présentant des ouvrages de sa bibliothèque et ses traductions multiples (il parle l'italien et le français en plus de sa langue maternelle, traduit le grec, le syriaque, et apprend une autre langue ancienne), j'ai eu l'impression qu'il ne se sentait pas reconnu à sa juste valeur. Je ne lui ai pas demandé d'inventorier une bibliographie pour ma recherche en théologie : il l'a pourtant effectuée à partir des ouvrages édités par Bellefontaine, dans la tradition orientale. Je lui ai montré la liste que j'avais élaborée. Sur les trente-sept ouvrages, il en connaissait quatre (Sainsaulieu, Vlachos, Driot et Winandy). Pour lui, indiscutablement, je m'étais fourvoyé.

Sa critique acerbe des « nouveaux ermites », pour reprendre exactement ses termes, est révélatrice. Il a le verbe caustique envers ces soi-disant religieux qui séjournent quelques semaines en ermitage, et qui écrivent ensuite un ouvrage ou un article intitulé « j'ai écouté le silence ».

Par ailleurs, il n'a jamais évoqué les femmes ermites.

A un moment donné, vers 13h30 environ, l'autre Frère, tout de noir vêtu, barbe noire, est venu nous annoncer que le repas était servi. J'ai sorti une tome de Savoie (plusieurs kilos) de mon sac. Lors d'un entretien téléphonique, j'avais proposé de lui amener ce dont il avait besoin. Sa réponse fut qu'il n'avait le désir de rien. J'ai réitéré ma demande. Il a alors acquiescé et formulé qu'il souhaitait un fromage à pâte dure qui se conserve. J'ai pris acte. A l'ermitage, sur l'instant,

il m'a remercié de ce don. Puis, dans la cuisine qui se trouve dans un appartement mitoyen, il m'a dit qu'il l'acceptait car c'était moi qui avais insisté. Sans sourire aucun, il m'a semblé heureux de le ranger dans le réfrigérateur, enveloppé tel quel dans du papier journal.

Assis face à face, en silence (ce fut le seul moment de silence au cours des quatre heures d'entretien) et après le bénédicité, nous dégustons une soupe de légumes, puis une salade composée avec du fromage et des oléagineux. Le Père Sanchérib fait sonner la clochette de table. Selon la tradition, le silence est rompu. Nous échangeons quelques banalités. Tandis que j'évoque mon vécu récent en monastère cistercien, il s'étonne que tous les repas se fassent dans le strict silence des moines. L'autre Frère (j'ai peine à dire disciple ou stagiaire car je n'en ai pas eu confirmation) dessert ensuite la table et apporte une tisane. Nous buvons et terminons par une prière.

Retour dans la pièce où j'ai été accueilli : une marche d'une dizaine de mètres tout au plus, à l'air libre. Au sortir de la cuisine, j'arrive à visualiser une autre maison en contrebas qui, selon l'ermite, s'avère très humide, ce qui ne permet pas de recevoir des visiteurs pour la nuit. Autour des deux habitations, il y a pléthore de verdure, arbustes, plantes aromatiques, fleurs. Difficile d'y déceler un jardin, et je n'ai pas posé la question. J'ai suivi l'habit noir, rien de plus. Je goûtais l'air extérieur et j'appréciais les couleurs de la

nature. Mon œil furetait ici et là. Ce bol d'air dont je m'abreuvais avec délectation fut vraiment très fugace. A ce moment précis, je dois dire que je ne conjecturais pas sur l'entretien qui allait se poursuivre.

Aussitôt rentré, le Père Sanchérrib reprend sa logorrhée et me réitère qu'il pensait que je connaissais bien mon informateur. Il l'avait connu au tout début lorsque celui-ci avait fondé une communauté. Ensemble, ils avaient vécu une retraite spirituelle dans la solitude. Le Père Sanchérrib l'avait conseillé et avait, selon ses dires, balisé son chemin. C'était il y a plus de trente années et, depuis, ils ne s'étaient pas revus. Une de ses interrogations était de savoir si le Frère en question avait grossi. Il m'a dit avoir répondu à un appel téléphonique il y a bien longtemps, et qu'il recevait régulièrement une lettre de liaison de la communauté. J'ai eu l'impression qu'il avait accepté de me voir pour obtenir plus particulièrement des nouvelles récentes et personnelles de ce Frère. La répétition des mêmes questions m'amène à cette proposition.

Pour la première fois, je sortais de quoi noter et écrivait les références des quelques ouvrages dont il m'avait conseillé la lecture. Incidemment, je repris la discussion, sans chercher d'informations utiles.

Comme je le fais naturellement, j'accueille l'autre, lui laisse l'espace et, s'il le veut bien, il peut s'aventurer à s'exprimer de manière sincère, à se dévoiler sans effort. Ici, point de cela, le Père Sanchérrib est resté sur la défensive. Son maître-mot : ne pas parler de

soi, selon la tradition. Principe contradictoire avec sa volubilité du moment qui l'amène de toute façon à se découvrir. Comme dans sa lettre : « Me voilà déjà en plein dans une conversation comme vous me le demandez. » J'ai pensé que, vu sa notoriété dans le milieu érémitique, il a dû être échaudé pendant et après de nombreuses entrevues avec des confrères, des laïcs, des journalistes ou des curieux.

A un moment donné, je l'ai pris pour moi : je me suis jugé incapable de réaliser une bonne interview et d'entrer en relation avec lui. Pire encore, j'allais passer à côté d'une possible rencontre spirituelle. Je reste d'ailleurs convaincu aujourd'hui qu'il y a de la lumière en cet homme. Au fur et à mesure des heures qui s'égrenaient, j'ai dû convenir que c'était lui qui voulait délibérément ne pas se livrer, se découvrir, presque comme s'il voulait se protéger. Même le fait de lui raconter ma vie et mon «histoire sainte» avec force détails n'a en rien modifié le déroulement de notre entretien. Je sentais là un homme abattu, désabusé. Le fait qu'il ait évoqué si gravement le décès de son disciple peut ne pas y être étranger. La problématique du détachement et celle de l'acceptation s'affichent ici de manière saisissante.

J'ai attendu, recueilli des bribes, des informations parcellaires, insuffisantes pour me donner une idée précise de sa dynamique de vie.

Avec toutes les réserves d'usage, puis-je énoncer qu'il n'y a pas de joie chez lui ! Il ne parle pas de son cœur

priant. Il n'évoque pas le combat qui l'étreint, de ce combat cher à Evagre, certainement parce qu'il y est sans cesse immergé. Son corps est visiblement fatigué et ce depuis de nombreuses années : j'ai pu recouper cette information par une autre source. Il garde une acuité intellectuelle certaine, c'est indéniable. Il parle de textes, d'auteurs, de tradition et, somme toute, par ses mots, montre un certain immobilisme. J'ai eu en face de moi un érudit, un savant, avec un langage final plutôt qu'une ouverture possible à notre espace-temps actuel, deux mille ans après l'arrivée du Christ. Comme s'il était enfermé dans un système, un modèle d'ascèse et qu'en dehors de cela, point de salut. J'ai plus largement entendu des principes anachorétiques que la parole de Dieu. Où se niche le religieux, l'aspiration spirituelle ? Où rayonne la joie d'être incarné, vivant, en quête ou à l'écoute de Dieu ?

Après bientôt trente années d'érémisme, à suivre les principes édictés par la tradition orientale, se révèle par devers lui une impression de s'engager dans une quête de savoir et de se montrer érudit. Reconnaissons qu'il est profondément dans la réalité humaine habituelle, commune. Serait-ce par orgueil ou vaine gloire comme l'explicitent Cassien et Evagre ? Je ne tenterai pas une quelconque interprétation car je n'ai pas assez d'éléments. La lecture de ce qui précède et l'impression générale dégagée lors de ces quatre heures d'entretien le laissent supposer.

Pour être honnête, j'ai l'intuition que cet homme souffre presque en continu. Il est dans le combat, seul

dans sa cellule : ce sont, comme nous l'avons vu, les mots d'Evagre auxquels se rallie le Père Sanchérib. C'est tout à fait respectable, bien évidemment. Que de résignation et de courage faut-il mobiliser pour continuer malgré tout ! La vie dans la solitude fait émerger des écueils qu'il semble malaisé d'accepter, d'apaiser, d'éradiquer. Par son attitude et son discours crypté, il m'a gratifié d'une excellente leçon de vie. Qu'aurais-je fait, comment aurais-je réagi si j'avais dû prier seul dans un ermitage en montagne, comme je l'avais un temps décidé ? Avec le temps, il est quasi certain que j'aurais été désemparé, désorienté sinon complètement égaré. Je suis un misérable ver pèlerin.

Vers la fin de l'entretien, le Père Sanchérib s'est quand même « lâché », si je puis parler ainsi. Il a mis en relief une rupture nette de son verbe habituel. Ce fut le seul moment où il s'est incontestablement dégagé de ses références anachorétiques orientales et de ses connaissances savantes diverses. Pour lui, les ermites sont tous différents, dans la démarche, la lutte, le but. Leur point commun est celui de la fidélité dans le service, tout orienté vers et pour le divin, notre Père à tous. En conséquence, l'objectif avéré est bien d'aspirer à un état de prière qui perdure tout au long de la journée. La rencontre dépend uniquement de Dieu au moment où Il le choisit. Affirmant une fois encore que le Seigneur se montre, à la condition exclusive que le récipiendaire devienne ermite selon la tradition, la seule possible, celle qu'il promet.

A la seconde où il s'est aperçu que je prenais note furtivement de ses dires, il a fait volte face. Il a coupé court à son discours. Mon départ n'en a été que plus vite proposé par lui, avec amabilité et fraternelle courtoisie. L'entretien était irrémédiablement clos.

Avant de quitter l'ermitage, il m'oint le dos des mains et, avec la même sainte huile, m'appose un signe de croix sur le front, en me faisant remarquer que « c'est de la vraie ». Il me raccompagne au portail d'entrée, je le remercie vivement. Il me souhaite bon chemin.

A ce jour, son souvenir marquant reste indélébile. Lorsque j'observe ma propre misère intérieure, je puise quelques ressources pour toujours progresser, en me souvenant de la persévérance et de l'abnégation que le Père Sanchérib déploie chaque jour, lui l'ermite qui tutoie les anges et les démons.

3. Père Joseph, cultivé et simple.

Lors de ce périple destiné à rencontrer des ermites catholiques contemporains occidentaux, pour la troisième fois, je traverse une frontière différente. Me voici en moyenne montagne au volant de ma voiture après avoir roulé successivement sur des autoroutes, des axes à quatre et deux voies, et enfin des chemins vicinaux. J'arrive chez le Père Joseph un mois d'automne vers midi. Jusqu'à 20h environ, j'y serai accueilli. Après avoir dormi la nuit à l'hôtellerie d'un sanctuaire situé à une douzaine de kilomètres, je retournerai à l'ermitage le lendemain matin, pour la journée de dimanche. Mon départ aura lieu ce deuxième jour vers 20h, après Vêpres et souper, juste avant Complies.

Lors de la troisième semaine de mon récent stage monastique en clôture, le Père-Abbé et le Maître des novices m'ont informé qu'ils connaissaient un moine-ermite. Jusqu'alors, je n'avais pas parlé de mon travail sur l'érémisme. Je n'étais pas venu pour cela. Je voulais connaître la vie monastique de l'intérieur au sein d'une communauté, et savoir si cette vie de prière me conviendrait à moyen terme. Le fait d'avoir été souvent retraitant laïc en monastère m'avait donné envie de passer de l'autre côté de la barrière, et de m'asseoir pour un temps sur une des stalles en bois patinées par les moines depuis des siècles. Dire que je n'ai pas un jour pensé à demander s'ils connaissaient

un ermite serait mentir. Allez savoir pourquoi ou comment, l'occasion s'est présentée, et j'avoue avoir reçu cette opportunité comme une bénédiction.

Je contacte le Père Joseph par courrier. Huit jours après, je n'ai toujours pas de nouvelles. J'obtiens son numéro de téléphone mobile, sachant qu'il se rend disponible uniquement entre 13h et 14h. Malgré le rythme soutenu de prière et de travail au monastère, je téléphone de nombreuses fois et sur plusieurs jours : pas de réponse, pas de répondeur, ligne morte. Je demande à un moine de me confirmer le numéro. La semaine passe. Trois jours avant mon départ du monastère, nous conversons au téléphone. Il m'explique qu'il a bien reçu ma lettre, qu'il ne va pas souvent relever le courrier, et qu'il n'est pas friand de téléphone. J'apprendrai plus tard qu'il attendait l'aval de son Père spirituel avant de concrétiser le rendez-vous. Initialement, le Père Joseph ne voulait pas me rencontrer. C'est son accompagnateur, avec qui il s'entretient une fois par mois ou parfois tous les quinze jours, qui a décidé de la pertinence de me recevoir : notre ermite a obéi, tout simplement. Nous convenons d'un jour de visite. La consigne est de lui téléphoner dès mon arrivée à la ville proche, à vingt-cinq kilomètres de son lieu de vie, dans la vallée, afin qu'il me donne les indications nécessaires pour atteindre une bourgade sur les coteaux. Il m'attendra sur le bord de la route. Nous ferons ainsi le jour dit.

Son ermitage se situe dans un lieu retiré, peu accessible. A partir d'un chemin vicinal, au départ duquel se trouve la boîte aux lettres, nous empruntons ensemble à vitesse lente un chemin à une voie, non carrossable, pendant près d'un kilomètre. Après de nombreuses manœuvres, je gare mon véhicule dans le sens du retour. Le reste du chemin s'effectue à pied pendant dix bonnes minutes, à grimper sur un étroit sentier pédestre. Nous traversons un hameau à flanc de colline très boisé où sont érigées une dizaine d'habitations, en ruine pour la plupart. Le silence règne. Un couple âgé, venu passer un weekend de repos dans une maison qu'ils ont rénoverée, se prélassent au soleil. D'après le Père Joseph, ils viennent peu souvent et ils respectent sa vie d'ermite. Nous les saluons. Notre route continue jusqu'à la lisière de la forêt. J'entraperçois alors un refuge montagnard bâti avec de vieilles pierres schisteuses un peu argentées. Voici l'ermitage du Père Joseph, sans vis-à-vis, caché par la verdure luxuriante environnante. Le long chemin, cet endroit, l'attitude accueillante et toute en discrétion de mon hôte, tous ces paramètres me conviennent parfaitement. Intuitivement, je sens déjà qu'une belle rencontre se profile à l'horizon.

Il y a une cinquantaine d'années, la vallée était peuplée d'environ dix mille personnes. De nos jours, moins de mille habitants y vivent, le plus souvent occasionnellement. Il n'y a pas de perturbations liées à la modernité comme le passage, même lointain, de

véhicules sur les routes environnantes. Seule en bruit de fond, en sourdine, coule l'eau vivace du torrent en bas du coteau.

L'ermitage est une ancienne étable datant de l'année 1886. L'eau de pluie est récupérée dans trois tonneaux en plastique de deux cents litres. Il y a l'électricité. Le terrain est très pentu. Notre ermite a aménagé un minuscule jardin en terrasse de dix mètres carrés environ. On trouve quelques plantes aromatiques, tels la sauge, le basilic et la menthe. Quelques pieds de tomates et de haricots verts. Quelques laitues, des courgettes. Des orties qui servent à préparer un purin destiné à lutter contre les pucerons : culture biologique oblige. En contrebas, une parcelle d'une quinzaine de mètres carrés de terre herbacée recèle en son sol des plants de pommes de terre.

L'hiver, la bâtisse est chauffée à l'aide d'un poêle à bois. Cinq à six stères environ sont nécessaires pour passer bien au chaud la saison froide. Une des tâches indispensables du Père Joseph sera le bûcheronnage dans la forêt toute proche. Il a l'accord des propriétaires forestiers de ramasser les branches et les arbres tombés ou cassés. Il coupe à la tronçonneuse des billots de bois et des bûches de cinquante centimètres de longueur. Il les fend et les range soigneusement sous abri pour le séchage. Avec le fort dénivelé du terrain, cela lui demande des efforts physiques intenses et une gestuelle le plus souvent acrobatique. Il se plaît dans cette nature au milieu des chênes, des châtaigniers et autres frênes. Le travail

manuel, comme nous le verrons, fait partie de ses occupations érémitiques au même titre que la prière. Il s'y complaît sans visiblement rechigner malgré les contraintes topographiques. Comme il l'énonce de manière synthétique et empirique, il y a « risques, sueur et peine ». Peur de se blesser gravement. En revanche, ça le maintient en forme.

Le grenier où était entreposé naguère le foin est devenu sa chambre et, attenant, un oratoire d'environ sept mètres carrés a été aménagé. On y accède par l'extérieur, par un escalier en bois. Cette chapelle est le lieu spécifique pour célébrer la messe. Plusieurs icônes et un crucifix sont accrochés au mur. Je dénombre une bonne douzaine de porte-bougies, un lectionnaire, un banc où peuvent s'asseoir le prêtre et deux personnes, ainsi qu'un tapis au sol. La pièce est peu éclairée : seule une petite fenêtre laisse percer la lumière du jour. C'est un endroit dépouillé, avec une ambiance générale que j'ai senti adaptée au recueillement. Le premier jour, je suis allé prier seul pendant le temps de sieste ou de repos, après le repas de midi. Le lendemain matin dimanche, revêtu de sa chasuble, le Père Joseph a célébré la messe. Il m'a proposé la première lecture. Il y eut un long temps d'oraison, en silence, presque sans bouger. Avec, bien entendu, l'Eucharistie.

Au rez-de-chaussée, à l'entrée, se trouvent les toilettes avec un évier. Il n'y a pas de salle de bain, pas de douche : une cuvette lui suffit pour les ablutions. Un couloir mène ensuite à une pièce unique en « L » composée de deux espaces de vie. D'un côté, le coin

cuisine d'environ trois mètres carrés avec un évier, un réchaud à gaz et un réfrigérateur. De l'autre, le coin à vivre sur douze à treize mètres carrés avec un buffet pour entreposer la vaisselle et la nourriture, une table de repas, un poêle à bois, un scriptorium, un lieu de prière, deux chaises, et enfin un rangement-étagères avec quelques ouvrages, fardes et autres liasses de papier. Le sol est en pierre de taille. Les poutres au plafond sont apparentes. La cloison intérieure en plaques de plâtre, qui délimite l'entrée, est peinte en blanc. Les deux petites fenêtres de soixante centimètres de côté environ sont protégées de l'extérieur par des moustiquaires pour repousser les serpents et surtout les loirs. Le Père Joseph s'évertue à pratiquer la chasse aux fourmis.

Autant l'intérieur donne une réelle sensation de fraîcheur, autant l'humidité y règne à profusion. Ce dernier point gêne considérablement notre ermite. Comme il l'annonce avec une expression de visage visiblement chagrinée, il demeure dans une cave.

Accessible de l'extérieur et juste avant la porte d'entrée, un réduit de cinq à six mètres carrés lui sert d'atelier. Père Joseph entrepasse tronçonneuse, faux, bêche, pioche et autres outils. Sont rangées soigneusement boulonnerie et diverses pièces de rechange : il y a tout un arsenal de travail pour le bûcheronnage et le jardinage. Avec les inévitables bricolages pour l'entretien de la maison, ces tâches sont incontournables lorsqu'on doit vivre dans la solitude.

Point de télévision, radio, et encore moins de liaison Internet. Pas de ligne téléphonique fixe non plus. Seule dérogation : un téléphone cellulaire à usage limité, comme nous l'avons déjà remarqué. Quant aux nouvelles du monde et aux apports théologiques, il est abonné à deux hebdomadaires diocésains. Pas d'animaux de compagnie, pas de chien de garde non plus car, comme le reste dira-t-il, « c'est une façon de se remplir de nouveau ».

A l'arrivée à son ermitage, je pose mon sac dehors, sur l'herbe. Nous prenons le temps de respirer et de contempler la nature, le site, le jardin. Il m'invite à découvrir la pièce à vivre. Le repas est quasiment prêt : il ne reste plus qu'à le réchauffer. Nous parlons peu, tout occupé qu'il est à terminer la préparation des plats. Je choisis cet instant pour lui offrir deux fromages fermiers.

De mon côté, intérieurement, c'est le grand calme. Cela veut dire que l'interaction avec le Père Joseph est probablement juste : je me délecte de cette aubaine. Je rencontre un ermite empreint me semble-t-il de simplicité, loin des foules, retiré dans la forêt, dans une maison traditionnelle en pierres, vivant en quasi autarcie avec le juste nécessaire. J'aurais voulu être ermite, je n'aurais pas choisi meilleur endroit : cela me vient spontanément à l'esprit. De plus, il me reçoit «comme le Christ», en Frère, comme le préconise la règle bénédictine. Par son accueil fraternel, je ressens de la joie douce. Cet ermite m'émeut déjà. Moment

saisissant par excellence.

Les cheveux courts, le front dégarni, une légère barbe, le regard franc et direct avec les yeux bien ouverts, une taille moyenne, la posture d'un homme dynamique, jeune, émotif par instant, un débit de paroles rapide et sec au premier moment puis plus posé ponctué de temps de silence, rayonnant enfin (je m'en rendrai compte au fur et à mesure du séjour) un enthousiasme intérieur, peu démonstratif, sans sourire surfait ou rire béat : voici le portrait instantané de notre personnage, habillé ce jour-là d'une longue chemise de toile marron foncé avec capuche et d'un pantalon léger couleur bleu de travail, les pieds nus chaussés de sandales en cuir. Puis-je ajouter qu'il se décrit un peu rude voire frustré, comme les gens de la vallée. Comme eux, il parle le patois régional : voici la raison pour laquelle il me dit être bien accepté.

Végétarien, il ne boit que de l'eau, excepté le dimanche où il s'octroie une gourmandise : un café après le repas de midi.

A vivre avec lui pendant deux jours, j'ai pu noter qu'il était très organisé, propre, soigneux, méticuleux parfois. A converser avec lui, l'heure n'est pas si grave : en trois heures et demie d'entretien enregistré par exemple, son verbe fut ponctué de quelque vingt rires spontanés. Qu'il est doux de partager un chemin de foi avec autrui sans porter le masque sérieux ou la mine défaite qui caricaturent généralement les paroissiens dans ou à la sortie des églises catholiques ! Pas toutes, me direz-vous.

Le Père Joseph, moine-prêtre, est âgé de quarante-trois ans. Il est ermite diocésain depuis maintenant quatre ans.

Né dans une autre vallée non loin de l'ermitage, élevé au sein d'une famille de croyants catholiques, il va suivre comme c'est l'usage les cours de catéchisme. Ses parents l'amènent à la messe le dimanche. Il fait sa communion solennelle et sa confirmation mais il ne s'engage pas en paroisse. En revanche, chez lui, seul, il prie : « Tous les jours, je pense, quand j'étais enfant, je priais d'une façon enfantine mais je priais quand même. » Vers l'âge de quinze ans, par choix personnel, il fréquente les groupes dits de vocation. Il lit et relit surtout les Evangiles. Il émet au vicaire d'alors l'idée de vivre comme lui, comme les prêtres d'obédience catholique latine romaine. Sur le conseil de ce même vicaire, il participe à quelques rencontres paroissiales.

À l'âge de dix-neuf ans, il entre au séminaire où il restera cinq années, avant d'être envoyé étudier à la capitale pendant cinq autres années. Entre temps, il devient prêtre et, après ses études, il revient en région pour accomplir une activité pastorale durant deux années. Titulaire d'un doctorat en théologie biblique, spécialisé en narratologie sémiotique, il enseigne à l'Institut des Sciences religieuses d'une Faculté catholique et chez des salésiennes, pendant plus de cinq ans. Au cours de cette période, il est aumônier des étudiants. Il décide ensuite d'un changement de parcours radical : plus enclin à la prière et la contemplation, il choisit

d'entrer dans un monastère. Comme tout postulant, bien qu'il soit prêtre, il est accepté comme modeste et humble novice. Trois ans après : prise d'habit de profès simple. Quatre années plus tard, il présente ses vœux perpétuels. Quel parcours !

Le Père Joseph a pu s'installer dans son ermitage actuel au tout début de sa deuxième année en monastère. Lorsqu'il a effectué sa première profession de foi, il a fait vœu d'obéissance en tant qu'ermita auprès de l'évêque de son précédent diocèse. Administrativement, le Père Joseph est moine rattaché au monastère, et ermite diocésain. Comme il l'évoque sans détour, l'évêque a préféré « le garder dans le système » et, de fait, lui a octroyé un revenu régulier pour survivre. Ce magnifique cadeau lui est offert par l'Eglise, et par tous les croyants. Pour lui, ce n'est pas un dû. L'autorité ecclésiale justifie sa décision en argumentant que cet ermite offre une possibilité de visite sur place, qu'il prie assidûment pour l'Eglise, et qu'il accueille toute personne en confession. Pour l'autorité ecclésiale, il s'agit d'un ministère au même titre qu'un autre, même si celui-ci est particulier. A ce titre, il bénéficie de subsides complémentaires sous la forme d'une aide alimentaire, par exemple l'approvisionnement en pâtes et en pain.

Sa vocation est singulière. Adolescent, il ambitionnait de devenir vétérinaire. A une jeune fille qui avait l'intention de devenir infirmière, il exprime son souhait de partir ensemble en mission. Pour lui

et pour elle, c'était une façon optimale de ne pas gaspiller leur vie, et de travailler tout en priant. Tout jeunes qu'ils étaient, à leur enthousiasme quelque peu naïf du début va se substituer une réalité plus ténue et moins conciliante de la part de leur environnement familial et social. En fin de compte, le projet avec ce noble élan humanitaire et religieux ne se réalisera pas. A dix-huit ans passés, m'annoncera-t-il, décision fut prise de devenir prêtre.

En terme de vocation, celle de devenir un ecclésiastique, ou pour une femme celle de s'engager dans les ordres, « c'est avant tout la vocation d'être chrétien, de se laisser aimer du Seigneur, de se conformer au Fils. C'est être divinisé par l'Esprit : c'est ça la vocation, la véritable vocation ». Pour entériner une telle décision, mourir à soi-même devient inéluctable : « Il faut choisir de ne pas se marier, de ne pas avoir de relation avec une femme, avec une épouse, ne pas avoir de filles, de fils...et ça, tout cela, c'est déjà mourir. » Le vœu d'obéissance, c'est aussi mourir. Même s'il a dû se colleter avec ses pulsions de jeune adulte et abandonner plusieurs projets, il s'avoue heureux d'avoir réalisé ce parcours. Maintenant qu'il réside seul, il peut célébrer l'Eucharistie, à l'inverse d'amis qui ne peuvent pas l'effectuer chaque jour car ils ne sont pas prêtres. Il se sent privilégié.

Pour revenir à son histoire sainte, avant d'entrer au séminaire, il pensait déjà à la vie anachorétique. Rétrospectivement, il admet avoir eu un attrait plus monastique car il ignorait qu'il fut possible d'être un

ermite au sein de l'Eglise, canoniquement parlant. Il est vrai qu'à ce moment-là il se sentait plus attiré par une vie à la François d'Assise. Cependant, pour lui et pour tous ses confrères d'alors, s'engager dans la vie paroissiale était un itinéraire implicite dans le contexte éducationnel, culturel, social et religieux de la région. Etant donné que la présence de Jésus-Christ était fondamentale dans sa vie quotidienne, il était tout aussi essentiel de l'annoncer aux autres. Dans cette disposition d'esprit, il décide d'entrer au séminaire. Pour toutes les années à venir, il garde néanmoins le désir d'une forme de vie contemplative.

Notre ermite insiste : il n'est pas devenu un ministre du culte pour aimer les gens, les paroissiens. Il a choisi d'être prêtre car il se sentait aimé par le Seigneur. Quoi de plus naturel de se donner entièrement à Lui ! En retour, dans le don sans attente, aimer Dieu et le servir sans relâche vont vite devenir son credo principal sinon unique au cours de sa vie de prière.

Bien entendu, en son temps, il a accompli avec bonheur sa tâche pastorale. Lors de son année de diaconat, il fut visiteur de prison. A cette époque, il commence la lecture des Pères du désert et il s'intéresse à la philocalie. Qui plus est dans l'ermitage où il se trouve actuellement ! Car, pour tout savoir, cette maison de pierres en forêt appartient au séminaire dans lequel il a été formé pendant cinq ans. Avec quelques compagnons prêtres, il y viendra ponctuellement et lira avec eux des textes sur la spiritualité orientale.

Pendant ses temps de congés, de un à deux mois

l'été, il séjourne seul, dans la solitude, isolé du monde paroissial habituel. Graduellement, année après année, une manière de vivre originale, un mode de prière adapté et conforme, la quête d'une relation duelle avec le Seigneur ont pris forme.

Bien plus tard, pour connaître la vie religieuse, il part en stage d'été dans un monastère. Il appréhende la compagnie des frères, la vie cénobitique en général. Tout compte fait, il se sent attiré par la vie anachorétique, c'est indéniable maintenant. Sa trajectoire se confirme. La contemplation spécifiquement dédiée à Dieu lui convient. Pour être avec Lui le plus possible. Il s'engage alors assidûment dans la lecture des œuvres de la tradition, celle des premiers siècles après la venue de Jésus, le Christ.

Le Père Joseph en parle à son Père spirituel qui le suit depuis l'âge de vingt ans, dès le séminaire. Il demande explicitement à son évêque de devenir ermite, allant jusqu'à lui signifier frontalement que, si cette forme de vie érémitique n'est pas autorisée dans son diocèse, il la cherchera ailleurs. Notre ermite est prêt à tout, du moment qu'il puisse se rapprocher du Seigneur. Bien plus tard, compte tenu notamment de l'approbation de son accompagnateur, l'autorisation par l'évêque (bénédictin) lui sera donnée. Ainsi, en préparation à cette vie de prière en réclusion, le Père Joseph se retrouve au sein d'une communauté trappiste : « Enfin, il y avait vraiment une coupure », conclura-t-il. L'organisation monastique servira véritablement de cadre référentiel pour l'emploi du temps journalier, la multiplicité des

offices, le protocole lors des célébrations, et la manière de prier avec ou sans les moines. Grâce au charisme d'un Frère du monastère, il découvre la spiritualité de Thérèse d'Avila. Cette dernière devient un de ses trois référents de base avec Isaac le syrien et les Pères du désert. Sa vie prochaine d'ermite prend ossature sur ces piliers. Le cadre est posé. Après un an de vie au monastère, le Père Joseph aménage finalement à l'ermitage, « dans la solitude et en silence » pour reprendre la formule la plus couramment usitée. Il a toujours senti au plus profond de lui une impulsion vivifiante pour la vie monastique. Aujourd'hui, il met en œuvre son désir incoercible de « vivre avec le Seigneur d'une manière la plus expérimentale et la plus personnelle possible », dans un lieu isolé, éloigné de toutes et de tous.

Pour résumer son attitude quotidienne actuelle, son objectif avéré est d'être en état continu de prière consciente. Il se réfère, comme ses confrères, au psaume 109, verset 4 de la Bible : « Moi, je ne suis que prière. » Toutes les activités deviennent pour notre ermite un support d'intercession, lors des repas ou lors de tout travail manuel. « Même pendant la vaisselle », ajoutera-t-il. Par la prière, il se sent accompagné. Quelquefois, il lui arrive d'être perplexe, dubitatif même : « Le Seigneur est avec moi, mais moi, où je suis ? » Que réalise-t-il vraiment et comment ? Sa vie à l'ermitage est, pour reprendre ses propres termes, basée sur la privation de fantaisies et autres bagatelles

pour être totalement avec le Seigneur. Il ne souhaite pas avoir l'écran mental submergé de pensées parasites. Au quotidien, il se rend compte qu'il est toujours disponible à Dieu. Il n'arrive cependant pas à faire abstraction de ses propres évitements, de ses relâchements, et de ses péchés. En dissipant ses imperfections et ses illusions récurrentes, il peut constater la miséricorde de Dieu. Notre ermite prend conscience de sa propre misère intérieure, et il reçoit l'amour gratuit et inconditionnel de Dieu. Il éprouve « une expérience évangélique » : il l'affirme, avec force. Lors de ces temps d'introspection au cours desquels il se révolte parfois contre lui-même, le Père Joseph revient à la prière. Il attend, il se calme, puis il demande à Dieu d'avoir pitié de lui. Il lui confirme qu'en son cœur, il demeure toujours et encore sous la crainte. Voici en quelques mots son discernement actuel, une découverte qu'il explore en ce moment avec l'accompagnement de son Père spirituel. En isolement, notre ermite la saisit et l'assimile compendieusement. Il ne regrette pas son choix, une vie de l'extrême qui l'aide à discerner.

Ce qui importe au Père Joseph est d'être avec Dieu. Tout peut arriver pourvu qu'ils soient ensemble, Dieu et Lui. Cette dynamique duelle est une synergie incompressible qui provient du Seigneur : « Il ne faut pas croire que celle-ci soit à notre portée », énoncera-t-il. La grandeur du Seigneur est avant tout une générosité qu'il nomme baptismale : « Au plus

profond de mon corps, c'est une présence en l'homme qui est créée pour être divinisée. »

Il se convertit véritablement de tout son être. Lorsqu'il était prêtre, il prêchait la Parole aux paroissiens. Il catéchisait les laïcs. Dorénavant, il proclame la valeur du témoignage, plutôt que l'objectif pastoral. Il n'exhibe pas de vertus supposées. Ses gestes de charité chrétienne restent discrets. Il ne se force pas pour paraître dans la joie. Il n'a pas le sourire convenu des prétendus satisfaits de leur chemin de foi. Il se présente brut de forme, sans fard.

En jetant le masque, en se référant au Nouveau Testament, il a compris qu'il est plus productif de chercher Dieu dans le cœur, en le priant, et en le sanctifiant. Le Seigneur vit au plus profond de son être, par la foi. En contemplation pendant ou en dehors des offices, dans le silence, les yeux fermés, en cherchant à amener son attention sur la personne de Jésus à un niveau plus subtil que ses paroles, il laisse venir et se laisse nourrir. Dieu le fait en chacun et chacune de nous quand il le veut. Ainsi, à converser sans détour avec le Père Joseph, nul doute que la prière effective est celle qui provient de Dieu, et uniquement celle-là. Voici l'unique et véritable adoration.

Avec cette ouverture du cœur, comment organise-t-il les activités quotidiennes ?

Sa journée débute...le soir, à l'ancienne. De 18h à 19h : Vêpres. Puis a lieu le souper, suivi éventuellement d'une lecture sainte ou d'une courte promenade tout

en cherchant à maintenir le recueillement. A 20h, Complies, avant d'aller s'allonger et dormir. Réveil à 3h45. De 4h à 5h30, Office du matin, c'est-à-dire premier et dernier Vigiles selon la division ancienne. Un temps pour le petit-déjeuner, avant de s'enrichir par la *lectio divina*, la lecture sainte, surtout biblique, de 6h jusqu'à 7h. Après l'heure de Prime, intervient l'Eucharistie, de 7h20 à 8h. La messe est célébrée face à l'autel, à la chapelle. Tous les autres offices sont chantés dans la pièce à vivre, au coin prière. De 8h à 9h, ce sera de nouveau la lecture, patristique cette fois-ci, sur les Pères de l'Eglise. Parfois, il effectue des traductions de textes. 9h : Tierce. A 9h20, le plus souvent il s'affaire à un travail manuel, tel le bûcheronnage ou le jardinage. Il peut également investir ce temps pour un travail intellectuel. Il prépare son repas avant 12h10, heure de l'office dénommé Sexte. 12h30 : repas et vaisselle, avant de s'octroyer une pause d'une heure au cours de laquelle il peut tout aussi bien faire la sieste ou marcher un peu pour relever le courrier par exemple. 14h : None. 14h20 : travail intellectuel ou manuel à l'intérieur ou à l'extérieur, selon le climat. La journée se termine par une lecture, plus théologique, de 17h à 18h. Les vingt-quatre heures sont bouclées. Excepté le dimanche où l'Eucharistie a lieu après Tierce, ce sera le même programme le lendemain, et tous les jours suivants.

Cet emploi du temps, avec les sept offices et l'Eucharistie, est suivi à la lettre, scrupuleusement. Les Vêpres et l'Office du matin sont les deux piliers.

La durée des Heures mineures (Prime, Tierce, Sexte, None) est d'environ vingt minutes chacune. Concernant la lecture sainte, les Evangiles sont lus directement en grec afin d'être au plus proche du texte ancien. Pour la lecture patristique, les textes ne sont pas toujours disponibles dans ce langage. Pour résumer, toutes ces activités très codifiées s'enchaînent avec cohérence les unes après les autres : cette configuration méthodique est essentielle « pour briser la volonté ».

Une fois par mois, il programme ce qu'il dénomme une journée « rupture de rythme ». Il part en promenade dans la montagne avec l'objectif d'être tout du long en recueillement, à réciter en continu la prière de Jésus : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, prends pitié de nous pécheurs. » Dans sa pratique religieuse, c'est la tonalité la plus orientale. Ce jour-là, il célèbre la messe le matin, après le réveil. Il zappe les heures mineures pour la bonne cause, celle de se rapprocher plus encore du divin. Ne pas suivre le cycle habituel de ses activités érémitiques lui permet d'observer son comportement, minute par minute. Il reste concentré sur sa dynamique continue de prière.

Chaque projet différent entraîne des pensées qui viennent perturber son temps de prière. Ces préoccupations diverses viennent s'immiscer entre lui et Dieu : « Il faudrait enlever d'abord les mauvaises pensées, puis les pensées tout court, même celles qui sont bonnes : c'est mieux encore. » Pour illustrer sa

réflexion, il prend l'exemple de son projet actuel de changer d'ermitage. Il a trouvé un site dans une autre vallée, encore plus isolé, surtout moins humide car plus dégagé et moins souvent à l'ombre. Avec l'accord de son évêque, il a mis en place une association sans but lucratif qui gère les éventuels dons des paroissiens. Le Père Joseph a investi ses fonds propres. Il ne souhaite pas en être le propriétaire, car un ermite doit être détaché des contingences matérielles. Un laïc résidant dans la capitale régionale gère ses revenus, s'occupe de son compte bancaire, et effectue les diverses démarches administratives. Il n'empêche que ce projet génère en lui des pensées, des désirs, voire des soucis.

Trois fois par an, sur ordre du Père-Abbé, il vient séjourner une semaine à son monastère de rattachement.

Tout compte fait, le Père Joseph ne sort pratiquement pas de son lieu érémitique. Sa visite principale reste celle qu'il rend périodiquement à son Père spirituel. Une fois tous les dix jours, si nécessaire, il procède aux achats de victuailles à la ville. Tous les deux mois, il va s'approvisionner à une association catholique pour les aliments de base.

Le Père Joseph dit limiter les contacts et les sorties au maximum. Il préfère être le moins possible dérangé, happé par l'extérieur : même par la nature ou les icônes. Il n'a de cesse de n'avoir rien d'autre à faire que prier. Il accepte quelques visites à l'ermitage, le samedi uniquement, excepté au cours du grand carême et

de l'avent. Il s'agit de personnes qui viennent pour un accompagnement spirituel ou pour se confesser. D'après ce que j'ai compris, les visites sont plutôt rares. Le plus souvent, il s'agit d'anciens paroissiens connus lorsqu'il était prêtre dans son diocèse d'origine.

Lorsqu'il va en ville, notre ermite peut passer saluer les membres de sa famille, les parents principalement. Ils ont eu récemment de sérieuses difficultés, probablement de santé. Il est conscient que « c'est tout à fait dans la tradition de prendre quelque recul par rapport à sa parenté d'origine, parce qu'ils ont tendance à toujours te dire comment faire ». Il est nécessaire de garder en tête qu'il n'a pas de famille. Pour lui, ne pas en avoir, c'est être « ni marié à une femme, ni marié à la paroisse ». A chaque prêtre d'accepter d'être célibataire et, tout particulièrement, vivre ce manque, le garder, le sauvegarder, sans chercher un moyen de compensation. Même le Seigneur, par la rencontre et la relation singulière, ne doit pas devenir un foyer de substitution. Le Père Joseph préserve une ouverture affective vers les autres car il considère l'amitié comme une vertu. Son cercle relationnel est par exemple composé d'anciens camarades de lycée et de séminaristes. Avec un de ses amis, ils s'appellent entre eux « frère » et les enfants l'appellent « oncle ». La tentation est forte de recréer une ambiance familiale et de s'en nourrir. Il en est conscient et guerroie pour s'en extraire, comme lors du combat spirituel cher à Evagre le Pontique et à Cassien.

Sur un chemin de foi, il considère que l'ermite en

particulier ne peut faire l'économie de cette lutte qui étreint l'être, pour éradiquer toutes les corruptions qui tuent le désir de Dieu. Père Joseph le résume d'une manière dramatique, empreinte de justesse : « L'ermite est quelqu'un qui s'enlève beaucoup de choses, et puis pleure et dit : ah mais est-ce que Dieu me suffit d'abord vraiment ? » Lui-même n'explique pas ce qu'il met concrètement en œuvre. Toujours est-il qu'il se décrit tel un spartiate esseulé lors d'une épopée homérique. Paradoxalement, il témoigne que ce combat à la seule gloire de Dieu lui fait parfois ressentir une certaine sérénité, comme un grand calme après une rageuse bataille. Ce qui l'amène à déclamer que, quelles que soient les contraintes inhérentes à la vie d'ermite, il ne souhaite pas changer de place.

Comme je l'ai exprimé auparavant, le Père Joseph rayonne d'une joie intérieure. Il affiche aussi sa détresse : « On est ici pour observer combien de fois tu cries quand tu te sens seul. Alors parfois, je crie parce qu'il y a des manques. Et puis je pleure. Et je me répète : il manque ça, il manque une personne, des personnes, des amis, des copains, des copines. Et puis tu pleures parce que tu as pleuré pour ça. » Avec ce constat sans appel : « Je n'ai pas l'illusion de dire que c'est à cause de ceci, que c'est à cause de cela. Non, ici je peux dire : non, c'est à cause de moi. »

Le Père Joseph se présente et se revendique ermite, car l'Eglise le reconnaît canoniquement comme tel. Ce n'est pas parce qu'un moine réside seul et isolé

au milieu des bois qu'il est de fait, et encore moins de droit, un ermite. Un anachorète est celui qui fait partie d'une Eglise, d'une tradition, et qui est aidé, accompagné, guidé par les autres. La communauté des moines, ses amis prêtres, son Père spirituel et quelques paroissiens font inextricablement partie prenante de sa pratique singulière. Le Père Joseph explicitera que, même dans une extrême solitude, il ne se sent jamais tout à fait seul. Le Seigneur est là. D'autres personnes prient. Il n'a jamais été aussi proche des gens depuis qu'il vit en anachorèse. Lorsqu'il était en charge d'un ministère, il priait beaucoup « pour » les autres. Aujourd'hui, il prie « avec » les autres. Pour le Père Joseph, la nuance est de taille. D'aucuns disent qu'il est en dehors du monde social habituel. Selon lui, par la prière, et pour la sanctification de toutes et de tous, il partage amplement plus qu'avant.

Pour conclure cette féconde et réjouissante rencontre, à ma question de savoir s'il pouvait caractériser une spécificité de l'ermite, le Père Joseph répondra que « l'ermite est un moine qui a de la hâte », dans le sens eschatologique du terme. C'est celui qui a hâte d'être avec Dieu, celui qui a hâte d'être tout près de Dieu, celui qui sera enfin un jour à côté de Lui.

Concernant son itinéraire plus individuel, avec le recul, il perçoit une certaine linéarité de sa croyance depuis l'enfance. Sans pouvoir l'expliquer, il savait que le Seigneur était présent en lui de manière personnelle et qu'il recevait tout son amour. Même s'il y eut doute,

il n'y a jamais eu rupture au milieu de ce combat qui parfois l'étreint. Il n'y a pas eu un événement précis et soudain qui fut le catalyseur de sa vocation. Selon notre ermite, sa trajectoire bienheureuse fut comme un allant de soi, un amour intérieur qui s'est installé progressivement. Voici ce qu'il nomme la foi, celle qui grandit dans le cœur.

4. **David**, laïc joyeux et tracassé.

« Bonjour Luc, bienvenue Luc. Bonjour Luc, bienvenue Luc » : voici les premiers mots de David à mon intention lorsque j'arrive à son ermitage. Les bras grands ouverts, large sourire, il m'accueille chaleureusement. Cheveux et barbe blancs, trapu, d'apparence robuste et musclée, David est laïc, ermite diocésain catholique depuis vingt années.

Agé de soixante-dix ans, il vit retiré, éloigné de tous dans une petite vallée encaissée où poussent buissons divers, feuillus, chênes et hêtres sur un sol de roches. Le flanc des collines est parsemé d'énormes rochers. La terre alentour a parfois bien du mal à se fixer. Le dénivelé est raide et, en contrebas, on aperçoit l'inévitable ruisseau qui se transforme en rapide torrent lors de fortes pluies. A l'ouest, la vue est dégagée sur le plat pays avec, à l'horizon, des montagnes enneigées. A l'est, le versant abrupt des coteaux environnants laisse le lieu sous la pénombre toute la matinée.

Ce jour-là, j'arrive à 13h45, les vêtements trempés après avoir marché pendant plus d'une demi-heure sous une pluie vive et froide. Debout sur le perron de l'ermitage, je me déshabille entièrement. Me voici pieds nus, rhabillé bien sec avec pantalon léger de coton, tee-shirt et gros pull.

David me propose d'entrer sans tarder. Sur la gauche est aménagée la cuisine américaine ou disons plutôt, le

recoin cuisine : un mètre cinquante par un mètre, avec planche de travail, placards, et une taque de cuisson au gaz. La pièce à vivre attenante est tout de même un peu plus spacieuse : deux mètres par trois, avec poêle à bois, nombreux rangements, et une tablette murale. Les murs en grosses pierres sont doublés de lambris à l'intérieur. Il fait sombre et frais. Une unique fenêtre, côté cuisine, offre un peu de lumière. L'ermitage est approvisionné en électricité par un panneau solaire de quatorze watts. David s'assoit sur ce que je suppose être des rangements en forme de banc : j'apprendrai plus tard qu'il a tout simplement suivi la courbure de la roche et a réalisé son plan de construction à partir de ce que le sol et le rocher ont bien voulu lui permettre de bâtir. Quant à moi, je vais chercher la seule chaise, celle qui est dehors, sur le perron et sous l'auvent. Il y a un étage. L'escalier est étroit, pas plus de cinquante centimètres de large. En haut, coin couchage à même le sol, oratoire minuscule, et quelques rangements. L'ensemble a été conçu et calculé au plus juste, sur environ dix-sept mètres carrés, rez-de-chaussée et étage compris. Il a fallu à notre ermite presque quatre années pleines pour arriver au bout de cette construction. David m'informera plus tard qu'il s'agit d'un ermitage secondaire. L'ermitage principal est situé à quinze bonnes minutes de marche.

La discussion s'engage. Pas nécessairement sur les raisons de ma visite. Sur ma personne uniquement. Les yeux grands ouverts à me regarder bien en face, la voix forte, David veut résolument savoir de quoi

je suis fait : qui suis-je vraiment ? Quelle est ma dynamique actuelle ? Suis-je vraiment sur un chemin de foi ? Quelle est ma profondeur d'être ? Bien entendu, ce ne sont pas explicitement ses questions. En revanche, l'interaction langagière qui s'instaure entre nous le laisse supposer. Bien après, il me dira qu'avant de laisser place au tutoiement et à un accueil sans retenue aucune, il lui fallait discerner si j'étais oui ou non dans l'hypocrisie. Son constat, le soir, après une demi-journée vécue ensemble, fut sans appel : « Luc, tu es un homme vrai. »

Après trente minutes environ (pas facile à quantifier), le dialogue devient plus amical et relâché. Nous pouvons manger : le repas était prêt.

En début d'après-midi, ses idées-forces ne prêtaient à aucune discussion : « L'ermite n'a rien à dire. Il se tait. Il ne publie pas. » L'essentiel dans la vie d'un ermite est de « voir sa misère, pas de parler sur ce qui a progressé ». A ce point de la rencontre, je me demande si je ne vais pas avoir fort à faire pour en connaître un peu plus sur lui, son parcours, et sa pratique quotidienne. Pourtant, au fur et à mesure, je vais être ébloui par la simplicité avec laquelle il va raconter plusieurs pans de sa vie.

Sa mère, allemande, d'origine juive, a été dénoncée pendant la dernière guerre mondiale et envoyée à Dachau. Elle est décédée là-bas. Le voilà orphelin, dès la prime enfance. Son père ne l'a pas pris en charge.

David dira qu'il n'a pas eu d'instruction. Je n'ai pas su par qui il fut élevé, toujours est-il qu'à neuf ans, il est mis au travail : les bancs de la scolarité ne sont plus pour lui. Plus tard, bien plus tard, il se retrouvera berger en haute-montagne, avec plus de mille brebis à protéger lors de la transhumance. Il vivra avec bonheur seul, tranquillement, avec trois chiens. Une activité professionnelle qui requiert « attention et vigilance », ajoutera-t-il.

Cette activité atypique ne l'empêche pas de se marier. Avec son épouse tant aimée, il aura trois enfants : une fille et un garçon respectivement âgés de trente-huit et quarante-deux ans à ce jour, et la benjamine, une fille de vingt et un ans. Ce dernier enfant a son importance car elle fut conçue à la demande de la mère avant que David ne prononce ses vœux auprès de l'évêque. C'était la condition édictée par son épouse afin qu'elle lui permette de vivre dans la solitude, en ermite. Dès lors, depuis plus de vingt années, aux dires de l'intéressé, David est resté chaste.

Il me confiera qu'il eut quelques temps deux amantes, et qu'il vivait une semaine chez chacune, en alternance. Je ne sais plus comment ce sujet est venu. Il me raconta ses expériences amoureuses et libidinales de jeunesse avec détail. Bien entendu, je ne vais pas en raconter la teneur. Comme cela se partage parfois entre hommes, ce fut dit sous le sceau de la confidentialité et de l'amitié, dans le flot de notre dialectique ouverte et sans pruderie. Retenons, en revanche, que ces diverses évocations vont alimenter chez lui une

véritable souffrance, révélatrice de sa propre misère : « Que de beaux souvenirs, que de maladresses, que de relations gâchées ! », conclura-t-il. Il s'est ouvert à moi sobrement, sans manifestement en tirer gloire. Je le crois lorsqu'il me dit qu'il est resté chaste.

Un jour, une dame est venue le visiter à son ermitage pour s'informer sur sa quête religieuse. A un moment, il l'a enjoint de partir : il avait senti au fil des heures que celle-ci avait implicitement l'attitude de la femme qui n'aurait pas été contre le fait de s'allonger avec lui dans son lit. C'était trop manifeste chez elle. Notre ermite va jusqu'à s'exclamer : « Eh non, ça ne va pas recommencer comme avant ! » Subséquemment, quelle était l'approche spirituelle supposée de cette pécheresse ? Donc, exit. Vu son langage direct, son intonation de voix, et ce qu'il m'a raconté avant, je le crois aussi.

David se veut conduit par une aspiration religieuse sans faille. Ce qui l'importe avant tout, c'est de vivre avec Dieu, pour Dieu, et rien d'autre. S'il advient une rencontre, celle-ci doit être dorénavant de couleur et de justesse profondes, et pas autrement. Cette attitude épatante et résolue peut expliquer la raison pour laquelle, à mon arrivée, David m'a « mis à la question », si je puis m'exprimer ainsi.

Il y a trente ans, à l'âge de quarante ans, il s'interroge sur la pertinence de sa vie. Il part en pèlerinage à Lourdes, et demande un miracle. Il aimerait savoir quoi faire. Rien ne vient, même pas un indice.

Il temporise. Il attend encore. Il attend pendant quinze jours. Toujours rien. Un dimanche, il décide malgré tout de plier bagage. Ce jour-là, une femme âgée lui offre un chapelet. Il l'accepte. Sur le chemin du retour, tout en conduisant son «Combi», le chapelet dans la poche droite de son pantalon lui brûle soudain la peau. Il s'arrête, sort le chapelet, le tient dans ses mains, le regarde, l'attire à ses lèvres et, là, « Le baiser m'a été rendu. Je me suis mis à genoux et j'ai pleuré, pleuré, sans discontinuer », longtemps, très longtemps. Plus tard, il brûlera son chapelet afin d'éviter idolâtrie ou fétichisme.

Trois jours après, toujours sur le chemin du retour vers sa maison familiale, il entre dans une église lors d'un mariage. Il ne distingue pas la foule présente. Lors de l'élévation de l'Eucharistie, il voit, il perçoit l'hostie comme une lumière, comme un soleil de lumière. Dans l'instant, il se met à genoux. De manière indescriptible pour lui, il sent qu'il est dans un état de grâce.

En voiture, il se souvient avoir croisé le regard d'une jeune fille qui lui souriait debout sur le bord de la route. Pour David, notre ermite, cette dernière rencontre reste vraiment une image forte : c'était l'état de grâce qui perdurait.

Ce ressenti va demeurer pendant un an environ. Ensuite, ce fut le combat, une lutte à mains nues envers lui-même et contre Dieu, traitant parfois l'Eglise avec mépris. Ce sera « son temps d'acédie », cette forme de dépression spirituelle qui peut passer par l'ennui, la torpeur ou l'oisiveté, jusqu'à lui faire oublier sa soif

de Dieu. De ce combat, il en sort aujourd'hui, après dix ans de semi-érémisme et vingt ans d'érémisme.

Pourquoi dix années préalables de «semi-érémisme», pour reprendre son terme exact ?

Il lui a fallu trouver le lieu idoine : cinq hectares isolés, à l'écart de tout village. Tous les matériaux de construction ont été amenés à dos d'homme : ciment, parpaings, charpente, tuiles, lambris, plantations. Principalement des matériaux de récupération car il avait peu de moyens. Cet endroit est accessible par un véhicule tout-terrain qui peut se garer sur les hauteurs, près d'un pylône électrique, à plus de vingt minutes à pied, marche normale et sans charge. Avec du matériel à transporter, calculez largement une demi-heure de plus, compte tenu des inévitables arrêts pour se reposer. L'eau potable a été canalisée sur le terrain à partir d'une source pérenne. Un jardinet en terrasse a été aménagé, avec les incontournables tomates, haricots et autres courges que côtoient de nombreuses fleurs. Quelle chance d'avoir pu bâtir avant que le Plan d'Occupation des Sols national ait pu être mis en place ! A un an près, son projet n'aurait pas pu se réaliser.

Un petit oratoire à flanc de rocher a été construit : deux mètres cinquante par un mètre maximum, guère plus. De quoi y mettre une très étroite couchette et un minuscule coin prière avec une niche taillée dans la roche. Il s'agit avant tout d'un abri, et il est préférable d'être souple. On y tient le dos courbé à l'entrée,

et à genoux plus loin devant une icône et le Saint-Sacrement dans une custode. Je ne me souviens plus s'il y avait une fenêtre. Pas d'électricité : éclairage à la bougie. Grand silence. Claustrophobe s'abstenir. David y vivra au moins trois ans, au jour le jour, et sept années en plus, temporairement, le temps de bâtir son habitation. Tout près, il construira un cellier de cinq mètres carrés pour entreposer le matériel, et servir de cuisine. Tout en haut de la colline, il érigera une stèle d'un mètre de haut, sur laquelle trône une solide croix en fer forgé de même taille environ.

L'ermitage dit principal est à flanc de coteau, une cinquantaine de mètres plus bas que le sommet, directement agrippé à la roche et soutenu par des piliers en béton qui assurent la stabilité du tout. Son logis, tel un nid, est comme suspendu dans le vide : vue imprenable garantie sur la grande vallée lorsqu'on est sur le balcon. On y accède par un étroit escalier de pierres, de bois ensuite. Il s'agit d'un modeste pavillon à un niveau, de trois mètres cinquante par deux mètres cinquante, avec un toit à un pan et une unique grande fenêtre à deux battants donnant sur la forêt de la colline en face. A l'intérieur, à droite de la porte d'entrée qui est cadénassée, le visiteur découvre un lit une personne, près de la fenêtre. Tout à côté, un bureau avec étagères où sont rangés quelques ouvrages, et une chaise. Un poste radiophonique pour capter les ondes courtes est posé là, pour lui permettre de rester en contact avec le monde. Il capte et écoute toutes langues étrangères. Il a la fibre mélomane. Avec un lecteur de

disques compacts offert par ses enfants, il apprécie écouter de temps à autre de la musique classique. Il ne possède pas d'ordinateur, ni de téléphone fixe ou cellulaire. Pas de miroir non plus, me semble-t-il. Sur le mur du fond en lambris sont apposées quelques photos. Enfin, vus de la porte d'entrée, contre le mur de gauche, sont positionnés un poêle à bois avec sa réserve de bûches et un rangement-étagère avec une tablette. Sur cette dernière, il grignote parfois, boit son thé ou sa tisane, principalement une décoction de feuilles d'olivier. Assis sur un tabouret, il rédige sur cette planche rudimentaire ses pensées dans un cahier. Chaque matin, il écrit : c'est son charisme, dira-t-il. Le courant électrique est produit par un panneau à cellules photovoltaïques de cinquante watts. Le tuyau d'approvisionnement de l'eau fait un kilomètre de long. Le précieux liquide est recueilli dans un réservoir en plastique à l'extérieur. Lorsqu'il pleut longuement, la source charrie du limon : il est nécessaire de laisser décanter l'eau durant deux jours avant d'espérer la boire. Pour les plantations qu'il a effectuées avec succès au cours des années après avoir défriché, il utilisera l'eau du torrent par un système utilisant la gravité naturelle, en jouant avec débit et dénivelés. Le voilà ingénieur à ses heures. Ses plantations favorites : oliviers, figuiers, divers cactus, sans oublier de multiples fleurs aux couleurs chatoyantes. Sa plus belle réussite, il en est fier, est d'avoir fait pousser plusieurs mimosas, malgré le vent et le gel. Son lieu d'érémisme est situé dans une

vallée encaissée, peu ensoleillée. Pourtant, ça pousse. Aujourd'hui, nous sommes en été et, la pluie passée, il fait chaud.

Concernant les sanitaires, il n'y a pas de douche : cuvette et pichet d'eau de rigueur. Pas de toilettes non plus à l'ermitage, qu'il soit principal ou secondaire : les anfractuosités sont nombreuses, et les pierres masquent avantageusement toutes matières stercorales.

Des intempéries, il n'y a rien à craindre, vraiment. L'unique danger est le feu. Le jour où celui-ci s'est déclaré sur les collines, il est passé avec la force du vent d'une crête à l'autre, épargnant la vallée et ses bâtisses. Une année, par sa négligence lors de l'incinération de branches et de feuillages, le feu a pris à plusieurs arbres. Impossible de le circonscire. Ne sachant plus que faire, tremblotant, il a couru vers son abri, et il a prié. Le feu s'est arrêté.

Quant à la faune dite nuisible : quelques loirs et souris, rien de plus.

Au cours de ces dix années de semi-érémisme, il va construire un deuxième ermitage dit secondaire, où j'ai été accueilli. Quelle en est la raison ?

Voici celle qui me fut explicitée à demi-mot. David pensait à une époque qu'il pourrait accueillir un autre ermite. Les deux logis sont éloignés l'un de l'autre par un bon quart d'heure de marche. Il y a assez d'espace tout autour avec ces cinq hectares de terrain isolé. Un partage verbal et de prière aurait pu s'organiser de

temps à autre.

Souvenons-nous que notre ermite, après son état de grâce d'une année à l'âge de quarante ans, est entré dans une phase de combat qui a duré quelque trente longues années. Ce temps de lutte n'a pas été facile à vivre au quotidien, d'autant que David admettra n'avoir jamais été accompagné par un Père. Pour lui, le directeur ou l'accompagnateur spirituel ne peut être que le Seigneur : « C'est Dieu qui montre le chemin », assènera-t-il. Après une décennie d'érémisme, il se rend compte que cette vie particulière doit être menée résolument seul, dans la solitude intégrale.

Notre ermite David, pour des raisons pratiques, croise son épouse quotidiennement. Je force le trait car je sais qu'il peut se passer plusieurs jours sans qu'il ne la rencontre. Cette relation fait partie de son rituel de vie régulier. Presque tous les jours, sa femme, la soixantaine, longiligne, jupe longue, chaussée de tongs, très alerte physiquement, enseignante à la retraite, lui amène les victuailles à l'ermitage secondaire. Légumes frais principalement, un peu de vin à boire le soir après le repas, qu'elle dépose à même la chaise au dehors. Elle apporte l'éventuel courrier, et repart au « camp de base » (terme utilisé par elle) avec le sac poubelle contenant les immondices de la veille. Si l'ermitte David est présent, point de parole : c'est leur contrat. En cas d'absence, selon les circonstances, elle écrit un mot. Pour en avoir discuté brièvement et sincèrement avec eux deux, je les crois. Il y a une dérogation à cette règle explicite : une rencontre

chaque dimanche après-midi pour échanger, d'après David, sur la vie quotidienne de chacun ou pour lui couper, quand cela s'avère nécessaire, les cheveux et la barbe.

J'ai peu parlé de vive voix et seul à seul avec son épouse, excepté quelques mots lors de mon arrivée, tout en mangeant un morceau de tarte avec le traditionnel café chez elle. Son lieu de vie est excentré et retiré à plus d'un kilomètre d'un village. En chemin vers l'ermitage, elle est restée silencieuse. Elle m'a guidé, tout bonnement. Il y a de quoi se perdre : le chemin n'est pas, on s'en doute, balisé. Je l'ai suivi, sans un mot.

Pour résumer le type de relation qu'il entretient avec son épouse, David dira qu'elle fut d'abord son amante, puis sa femme, ensuite son amie, et dorénavant sa sœur.

Sans équivoque, David a aujourd'hui abandonné l'idée de vivre et de prier avec un compagnon ermite. L'ermitage secondaire lui sert dorénavant de point relais avec son épouse, ni plus ni moins.

Les autres visites, je l'ai compris tout en discutant avec lui, sont rares. Dernièrement, par exemple, pour l'anniversaire de ses soixante-dix ans, ses enfants ont débarqué sur ses terres. Un moine l'a visité il y a des années afin d'obtenir quelques conseils. Une maman avec ses deux jeunes enfants était venue, avec persévérance d'ailleurs car ils s'étaient perdus. Cette petite famille avait dû traverser un champ de ronce.

Leur moral était au plus bas lorsqu'ils sont arrivés. Ils sont repartis très vite. L'ermite David n'a jamais su la raison de cette visite.

Ah si, j'oubliais, il y a une présence quasi constante à l'ermitage : un chien de berger. Une chienne âgée de dix ans. Très indépendante, elle est là, toujours dehors, jamais à l'intérieur, jamais éloignée. Pour imager, quasi invisible. « Elle n'obéit qu'à moi », dirait-il. Les yeux grands écarquillés, celle-ci n'attend pas de caresses ou de nourriture. J'ai pu constater que c'est un excellent cerbère. Quand je suis arrivé le premier jour à une centaine de mètres au moins de l'habitation, je fus « accueilli » par la chienne bien campée sur ses pattes, immobile, barrant le chemin, sans aboiement. De quoi faire réfléchir plus d'un intrus ! Il n'y a pas de promeneurs par ici. Des chasseurs ? Je n'en suis pas sûr. Des braconniers, certainement. La zone est protégée, faune et flore comprises.

Cette première journée vécue ensemble fut dense en information.

Le soir arrivé, je lui demande si je puis rester une journée de plus. Je risque la question bien que je ne l'aie pas évoquée lors d'un contact épistolaire direct avec lui quatre mois auparavant, et d'un appel téléphonique à son épouse le mois dernier pour annoncer mon passage. A la demande de cette dernière, je vais retéléphoner la veille, pour confirmer ma visite. A ma question donc, David acquiesce. Banco alors, pour une journée de plus. Le lendemain, je solliciterai une

prolongation de visite. Le surlendemain également. Je vais repartir le matin du quatrième jour, à l'aube.

Après avoir reçu ma première lettre, il avait confié à son épouse : « Je ne comprends rien à ce mec, mais j'ai envie de le rencontrer. »

Repas du soir vers les 20h ce jour-là. David est un fin cuisinier. Exemple de repas : polenta et un plat cuit à l'étouffé comprenant oignons, tomates pelées, gros haricots rouges, une épaisse tranche de jambonneau avec épices variés dans un jus extra. Il y eut aussi du poisson frais cuit en sauce. David est végétarien. La viande, c'était pour me faire plaisir. Lors de mon séjour, il a toujours cuisiné. J'ai dû insister pour faire la vaisselle.

La nuit largement tombée, voici venu le moment du retour de David à son ermitage principal. Pour ma part, avant le coucher, bilan écrit de la journée : un excellent exercice de mémoire. Vous l'avez compris : pas d'enregistrement, ni de notes pendant les échanges. Le tout se déroule en relation fraternelle. Après m'avoir préalablement disons testé et observé dès l'arrivée, je dois dire que le jour même, et le lendemain, furent l'occasion d'échanger comme deux vieux compagnons de route. Quel régal ! Le terme « relation humaine » prend ici, à mon avis, tout son sens. Très vite, sinon de suite, je me suis senti à l'aise avec lui, et j'ai perçu que c'était réciproque. Il m'a fait confiance. Il s'est épanché, livré même.

Le deuxième jour, je croise notre ermite vers les 11h

du matin. Pour me laisser prendre du repos et goûter le lieu : c'est ce dont il me fera part. Nous officions ensemble au petit oratoire de l'ermitage secondaire, à l'étage. David proposera trois lectures. Il me tendra une hostie. Longue oraison ensuite. Nos discussions reprennent de plus belle.

Il m'apprend qu'il a fait le tour du monde pendant trois ans, entre dix-huit et vingt-un ans. Un parcours initiatique qui l'emmènera en Egypte (je connais), au Soudan (j'y ai vécu cinq ans), l'Érythrée (j'ai eu une compagne érythréenne pendant deux ans), l'Éthiopie, l'Inde (j'y ai séjourné quatre années) et ainsi de suite. Incroyable ! Soyez certains que ces quelques exemples de faits de vie communs nous ont permis de vite nous rapprocher.

Il fut quelques mois cuisinier à Berlin. Egalement une année homme de barre sur un cargo transatlantique. Comme j'ai été skipper-capitaine de voilier pendant deux ans, cela fut encore l'occasion de partager. Pas en vaine gloire. Plutôt à échanger ce que nous avions humainement retenu de ces expériences de vie. Il évoquera diverses activités, dans différentes régions : que de rencontres, que de solidarité, que de malveillance parfois ! Une saison, il fut même trappeur au Canada. Je ne vais pas mentionner tous les détails. Il s'agit de sa vie personnelle et intime. Elle fut partagée avec moi, non pour être, à mon avis, divulguée dans son intégralité. Parfois, il m'appelle « Frère ». Je pose des limites à la reproduction de son histoire de vie.

Notre ermite découvrait le monde et les êtres.

De retour, il s'affaire avec plaisir à son activité de berger, dans la solitude, avec le juste nécessaire, en haute montagne de mars à mi-août chaque année. Pendant presque vingt ans. Les derniers temps, un mois l'hiver, il offrira ses services en tant que jardinier, chez des moniales bénédictines : il avait été recommandé par un prêtre.

Le troisième et ultime jour, il arrive tout tonitruant et vociférant, tôt le matin, vers 6h30 environ. Heureusement que j'étais déjà levé et que j'avais bien déjeuné. Le changement d'énergie, du calme à la tempête (pour caricaturer), de notre ermite aurait été certainement plus embarrassant à accepter et à gérer si j'avais été encore plongé dans un sommeil profond et avec le ventre creux.

Pas content du tout, le David ! Le voilà qu'il déclame avoir trop parlé ces derniers jours, qu'il n'y a là rien de spirituel, qu'un ermite doit se taire, qu'il regrette, qu'il me présente ses excuses. Il n'a pas besoin de raconter sa vie : « L'important, c'est ce que tu es maintenant. » Il s'en veut, et me le fait savoir derechef. Il se dit « vidé ». Hier, il y eut une forte pluie toute la journée. Un temps à rester calfeutré sous abri.

Cet état grommelant va générer une décision irrémédiable, incontestable : aujourd'hui, pas de parloles, pas de palabres inutiles. Au programme : exploration de la nature environnante. De fait, nous partons en balade...cinq heures, sans jaspiner, à

marcher, descendre, monter, arpenter, crapahuter, escalader et...à suer, à inhaler bruyamment, parfois éructer...tout essoufflés, sans un moment de repos : un véritable rallye-raïd ! En récompense, nous avons tous deux le regard émerveillé devant le lit scintillant du torrent ou à l'orée d'une clairière entourée de feuillus. Visiblement satisfaits de faire corps ensemble avec cette vivante nature, celle qui ne parle pas et qui a tant à dire. Nous serons d'accord là-dessus, bien plus tard, lors d'un débriefing improvisé. Notre ami ermite va émettre une unique parole, lorsque nous atteindrons un de ses lieux de contemplation. Assis sur un rocher, les sens en éveil, il peut rester des heures, de une à trois heures. Il n'a pas ajouté d'autres commentaires.

De retour à l'ermitage, sans se concerter, la préparation et le repas se déroulent en silence. Après le bénévolat de rigueur, nous mangeons. Ambiance d'oraison. A mâcher consciemment chaque bouchée.

L'après-midi, sieste, chacun dans son logis.

Nous nous retrouvons vers 16h à l'ermitage principal. Il m'offre des ouvrages dont il dit ne plus avoir besoin (*Les œuvres complètes* de Sainte Thérèse de Jésus, deux écrits de Teilhard de Chardin, *Amour et silence* par Un Chartreux, *Sur les chemins de Dieu* d'Henri de Lubac, une vie de Sainte Bernadette de Lourdes, une vie de Saint-Paul, etc.). Il me fait cadeau de deux autres livres sur le Mont Athos dont un sur lequel, à ma demande, il écrit quelques mots. Voici sa dédicace, écrite dans l'instant : « A Luc, en souvenir de son trop bref séjour

dans mes ermitages. » Il signe : « David (ermite) », et note la date du jour. L'ouvrage concerné est *Pèlerinage au Mont Athos* de Frère Jean, un texte précieux dont j'aurai l'occasion de me délecter sans retenue lors d'une retraite monastique deux semaines plus tard.

Il me fait lire plusieurs extraits de sa prose. Depuis vingt ans, il a rempli une vingtaine de cahiers grand-format. Le style est fluide, le vocabulaire expressif avec des mots que j'ai senti choisis, à délayer les idées plutôt que d'être concis, le verbe poétique, parfois allégorique, souvent grandiloquent. Une argumentation en général structurée. Un flot d'écriture, sans aucune rature, d'où transparaît l'imprégnation spirituelle de son auteur. Comme il le dit : « C'est l'Esprit qui écrit, guide, conduit la main. » Si ouvrage il y a un jour, il sera posthume. Pour l'instant, « surtout pas d'ego et pas de marketing ».

Ce qui est énoncé ou écrit, lorsqu'il est repris par d'autres, est habituellement dénaturé sinon extrait de son contexte religieux : il en est convaincu. Un jour, il avait accepté que l'on rédige un article sur lui dans un grand quotidien. Bien mal lui en a pris car, selon ses dires, peu d'éléments retranscrits correspondaient à la réalité spirituelle de son engagement. Tout, ou presque, était enjolivé. Il avait dû demander un droit de rectification. Depuis, il n'accepte plus cette mascarade.

Il revient à ce qu'il avait exprimé le premier jour : l'ermite n'a rien à dire. Il se tait. Il ne publie pas.

Le soir, avant de me coucher, lors de mes prises de notes, je mentionne que David m'a reçu «comme le Christ», qu'il s'est ouvert et s'est donné comme jamais. A ce jour, à la lecture de ma production écrite, à me remémorer tous ses dires et ses attitudes, à l'empreinte que laisse rétrospectivement son souvenir en ma mémoire, ce constat est indéniable, inexorable. David souhaite se maintenir en communion avec les êtres et avec Dieu, le Dieu universel. Il se dit marial, et se réfère constamment au Fils : « Le Christ vit en moi, je me sens aimé de Jésus-Christ. » A l'opposé de sa période d'acédie, au cours de laquelle il ressentait du dégoût quand il lisait le mot « Christ ». Pour décrire sa personnalité et son comportement d'antan, il dira qu'il était « un abominable pécheur égoïste ». Il a fallu à tout prix briser, effacer, rabaisser, minimiser l'ego. Etant donné que « Là où est le démon, Dieu n'est pas loin », il n'a jamais hésité à se battre et à se démener sans peur : voilà sa force, sa pugnacité sans limite. Il fait sien le fameux mot transmis par Saint Silouane l'Athonite : « Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas. » Il le répètera souvent. Aujourd'hui, assurément, il se sent pacifié. « Je peux mourir à la seconde », conclura-t-il.

David se revendique autodidacte. Il a acquis un savoir en lisant et en apprenant des mots dans le dictionnaire. Pendant de nombreuses années, il a appris les Evangiles par cœur. Dans la discussion, il cite des passages, par exemple, Luc 9, 62 : « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre

au royaume de Dieu. » Il a lu les écrits des Pères de l'Eglise. Il apprécie Baudelaire : tout en émotion, il me récitera quelques poèmes.

Désormais, il préfère faire fi des ouvrages. Il n'a pas envie que sa mémoire soit trop encombrée. La lecture ne lui apporte plus grand-chose. L'essentiel est ailleurs. Seule la Bible est la Parole.

On ne doit pas analyser ce qu'on est. Il est préférable de laisser agir. Avec deux attitudes en particulier : ne pas être en attente, et remettre son esprit entre les mains du Seigneur, en absolue confiance. « La confiance, c'est la foi », déclamera-t-il, en citant Mathieu 14, 31 : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Il prie au minimum cinq fois par jour. Vigiles à 4h du matin, et Complies le soir juste avant le coucher. Une oraison contemplative, matin et soir. Agenouillé, parfois allongé, dans son petit oratoire (souvenez-vous de sa première bâtisse), il implore le Sacré-Cœur et il communie. Notre laïc David ne s'en cache pas, il prie pour Jésus présent dans toutes les religions : orthodoxie, judaïsme, islam, bouddhisme notamment. A chaque repas, bénédicité oblige. Il n'a jamais eu d'extase : pour lui, « c'est du sensible ». Dieu est hors de portée des sens.

Lors du premier appel téléphonique à son épouse, j'avais demandé si je pouvais amener quelque chose d'utile. Sa réponse fut ferme : « L'ermite n'a besoin de rien. » Cette réponse correspond bien à David. Selon ses dires, il n'évite pas les tentations. Il ne les fuit pas. Il va vers celles-ci comme vers la déferlante, afin que

le bateau ne dévie pas de sa route : cette métaphore lui est venue lors d'un rêve. Il n'accepte pas de don d'argent. Il l'a exprimé froidement à un ami qui lui offrait quatre cents euros : « Je n'ai besoin de rien. » A lui de se référer une nouvelle fois aux Evangiles, en annonçant que les apôtres n'ont manqué de rien à la suite de Jésus.

Quant à sa plus jeune enfant, étudiante, elle passe ses journées de congés universitaires d'été à trier des légumes chez un maraîcher. Dernièrement, elle écrira à son père, au dos d'une carte postale : « Ta présence discrète et rassurante m'a construite et permis de trouver un équilibre rare et précieux. »

Notre honorable ermite est pessimiste sur le monde. Par exemple, il s'insurge contre la propriété privée : la terre appartient à tout le monde.

Sa santé le tracasse. C'est son souci majeur du moment. Il s'astreint à une sieste régulière en début d'après-midi après le repas, et à une longue marche quotidienne. Sans oublier le travail de bûcheronnage et la réfection régulière des multiples terrasses et divers sentiers qui jalonnent le territoire. Ces activités manuelles devraient maintenir sa musculature en état mais, depuis quelques années, il souffre d'une arthrose à l'épaule droite suite à une entorse mal soignée. La douleur est intense au point qu'il ne peut plus écrire longuement comme il en a l'habitude. Ce handicap, avec la main qui se crispe, va l'empêcher de mettre en œuvre son charisme. Je suppose que ce n'est pas évident pour lui de l'accepter. Parfois, la mémoire

lui fait défaut et ça le désespère. Il fulmine même. Par exemple, avant de regagner son ermitage principal, il réfléchit longuement afin de ne rien oublier. Pour l'anecdote, un jour à midi, il oubliera ses lunettes de soleil. A l'observer et à l'entendre en fin d'après-midi, ça n'avait pas trop l'air de le faire rire. C'est une contrariété actuelle, une de plus, pour cet ermite ordonné, méthodique et soigneux qui apprécie que chaque chose soit rangée à sa juste place.

Lui, l'homme joyeux et en paix, auparavant une force de la nature, se sent donc décliner physiquement. Il me confiera que cet état de fait va naturellement l'amener « à ne plus faire et à laisser faire ». Etant donné qu'il est toujours fougueux et persévérant, nul doute qu'il restera ermite en ce lieu jusqu'à la fin de sa vie. Dans l'immédiat, probablement va-t-il s'organiser pour accroître ses temps de prière et de contemplation, et ainsi s'effacer irrémissiblement en Dieu.

Le lendemain matin, lever matinal, à l'aube.

Départ à 7h, avec comme guide le très respectable David, afin que je sois mis sur le bon chemin. La chienne est là aussi. Pendant une bonne dizaine de minutes, nous marchons ensemble, en silence. A l'emplacement prévu, celui à partir duquel j'ai peu de chance de me tromper, il m'énumère les quelques repères nécessaires pour arriver à bon port.

Nous nous saluons brièvement. Un rire de concert, spontané. Puis, sans que cela paraisse surfait, comme si cela devait être naturel, notre ermite appose ses

mains sur mon crâne, les deux pouces joints sur le front. Avec un des pouces, il marque un signe de croix en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Je réponds : « Amen. » Sans attendre, je le quitte. Quelques secondes après, alors que je ne m'y attendais pas du tout, les larmes coulent et coulent, sans sanglots. Je lui fais signe avec le bras gauche, sans me retourner. Je continue mon chemin.

Cinq minutes plus tard je crois, je me sentais léger. J'avais le pas souple. J'avais le sentiment d'avoir vécu une riche rencontre et, en même temps, rien ne m'importait. J'étais comme hors pensée contrariante, à humer et savourer le fait d'être bien vivant, seul, baigné dans un doux silence, au milieu de la nature. Tout était si calme. La paix. Une grâce.

J'arrive à la voiture, les vêtements secs : un contraste avec le jour de mon arrivée à l'ermitage, sous une pluie battante. Tout en conduisant, je me retrouvais vite en interaction avec le monde social habituel et mes repères communs, familiers, somme toute bien fades.

5. Père Joël, vaillant et miséricordieux.

Me voici dans un lieu monastique, un espace de prière où vivent actuellement le Frère Sédécias, un moine d'une soixante d'années qui a quitté son monastère d'origine il y a trente ans, et le Père Jérémie, un clérical du même âge, ici depuis trente-cinq ans. Ils n'appartiennent à aucun ordre et suivent une règle qui leur est propre. Le monastère est enregistré auprès du diocèse.

Celui-ci fut fondé par un prêtre au début des années soixante-dix, à partir de quasi-ruines en pierres du quinzième siècle. On aperçoit une inscription gravée datant de 1671.

Le site avait été déserté à l'entre-deux guerres. Il a fallu défricher, rebâtir, et planter. Le jardin aménagé en terrasse est une pure réussite. Cultivé selon les critères de l'agriculture biologique, les plantes potagères de saison et autres primeurs côtoient de nombreuses variétés végétales. Les couleurs se marient pour le plus pur plaisir des yeux. Il y a là pléthore de légumes, en nombre suffisant pour la consommation de la communauté et de ses hôtes. Les multiples fleurs qui attirent les coccinelles embellissent la chapelle jour après jour. Tout autour également, on dénombre une douzaine de ruches et une plantation d'oliviers. La récolte d'olives et de miel amène quelques subsides bienvenus pour aider la communauté à survivre. Car la vie de tous les jours est résolument chiche, sinon précaire. Il n'y a pas de gaspillage. Le juste nécessaire

est sans cesse de rigueur, à l'image de la chambre qui m'a été proposée, sans superflu : paillasse, pichet d'eau et cuvette en émail pour les ablutions, un pot de chambre avec couvercle, éclairage à la bougie, un poêle à bois rudimentaire, une fenêtre qui ressemble à une meurtrière, murs en vieilles pierres, plancher en bois, une niche dans le mur avec un crucifix et un minuscule vase en terre cuite. Je m'y suis senti bien. Sans être dans le cliché «baba-cool écolo», j'apprécie fortement. Cela relativise le confort dit moderne. Il ne s'agit pas de pauvreté. C'est l'archétype de la vie simple et nourricière, compte tenu des disponibilités sur place.

En cet endroit retiré, loin de tout village, un épais silence règne sur douze hectares de verdure.

Du jeudi matin au dimanche à l'aube, je vais rester trois jours à suivre les différents offices, méditer, lire, écrire, me promener, travailler. Pour me rendre utile, à leur service, je vais défricher à la houe un lopin de terre envahi par les ronces. Le Frère m'emmènera réparer et réamorcer le tuyau d'approvisionnement en eau qui arpente la colline sur un kilomètre et quatre cents mètres pour être précis. La crépine est située en amont d'un torrent encaissé au fond d'une vallée aux versants très abrupts. Pour y accéder, on traverse un enchevêtrement d'arbousiers, de chênes verts, d'oliviers, et de très nombreux ronciers. Les sangliers défoncent les sentiers et les rares parcelles cultivées. Les écureuils et autres rongeurs percent le tuyau d'eau

pour se faire les dents. Les fuites abondent et leur réparation est une exigence récurrente depuis vingt-cinq ans. Il s'agit de l'eau pour le jardin. Concernant l'eau potable, celle-ci provient d'une autre source, très proche du monastère. Quant au lieu d'aisance commun, toilettes et douche au confort sommaire, ceux-ci sont situés près de la bergerie où sept brebis et un bœuf se repaissent. Généralement, pour la survie de la communauté, les agneaux sont vendus à des particuliers.

Ce monastère s'est révélé au fil des années comme un territoire propice à des retraites dites érémitiques. Deux ermitages ont été aménagés à cet effet pour l'accueil de retraitants qui souhaitent vivre temporairement en prière dans un cadre environnemental des plus paisibles. Ceci dit, dans les milieux religieux habituels, d'aucuns présentent les deux membres de cette communauté comme des ermites. C'est la raison pour laquelle je me suis retrouvé à cet endroit. Mes hôtes sont médusés : cette image d'ermite qui perdure, malgré leur mise au point maintes fois réitérée, est infondée. Le Frère Sédécias, responsable de cette communauté restreinte, me l'avait confirmé mais il était disposé à m'accueillir. Il m'écrivait : « Par contre autour de nous, dans un rayon de vingt kilomètres, il y a quelques ermites avec qui nous sommes en communion. »

Incorporés dans leur règle de vie monastique, cinq courts chapitres sont réservés à la vie anachorétique. Retenons pour mémoire que, même s'il est

« imprudent de se livrer à la vie solitaire sans avoir appris, avec l'aide de nombreux frères, à lutter contre le démon, contre les vices de la chair et des pensées, l'Esprit du Seigneur ne nous conduit pas tous par le même chemin ». De leur point de vue, il est possible de s'immerger entièrement dans la vie érémitique sans passer par le creuset de la vie en communauté. Cependant, d'après cette même règle, il est préférable que ces ermites soient rattachés à une famille religieuse, impérativement accompagnés par un Père spirituel.

Cette vie de prière et de solitude n'empêche pas qu'« aux plus grandes fêtes de l'année, les ermites peuvent être conviés à participer à la liturgie commune, au repas familial, à la joie de tous ». Dans ce contexte, celui des solennités au sein du monastère, je vais rencontrer le Père Joël. C'était le 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge Marie.

A mon arrivée, je ne savais pas que la rencontre allait s'organiser de cette manière. Je pensais me rendre directement à l'ermitage de ceux qui accepteraient ma visite. Je m'accommodais de cet état de fait. Pour mon plus grand plaisir car, pour l'occasion, nous ferons une prière de nuit à 1h45 : une messe très recueillie, avec une trentaine de personnes au moins dans la chapelle de vingt mètres carrés. Ensuite, en petit comité, nous irons savourer un repas gargantuesque préparé et offert par un couple de laïcs. Cette nuit-ci, à la table traditionnelle en bois placée non loin

de l'incontournable cheminée, la «place du pauvre» restera libre. Il n'y eut pas non plus de pèlerin de passage. Quant au Père Joël, arrivé depuis la veille, il sera mon voisin de table. Nous n'échangerons pas de paroles, ou si peu : surtout quelques regards et un sourire. Concernant l'ambiance générale, j'ai retenu l'expression d'un moment de joie et de partage, sans exaltation ni hystérie. Nous étions dix à table. Le Père Joël se contentait d'écouter ou d'acquiescer.

Précédemment, pour les grandes cérémonies, il y avait au minimum quatre à cinq ermites. Depuis quelques années, ce n'est plus le cas. De nos jours, dans cette région en tout cas, ils sont soit vieillissants, soit décédés. Il n'y a pas de relève. Seuls deux d'entre eux prient encore, non loin : le Père Joël, et un moine qui vit dans la solitude sur l'autre versant de la colline. Le Frère Sédécias avait informé ce dernier de ma visite et lui avait fait lire ma lettre. La décision de cet ermite fut directe, sans appel : il n'avait pas à raconter son histoire. Le Frère Sédécias me parut gêné que son confrère refuse de témoigner. J'ai tout à fait accepté, de suite, sans ronchonner. Sa réponse négative est en elle-même une information significative. Je n'ai pas insisté.

Il y a quelques années, un moine-prêtre d'un monastère bénédictin renommé en France était resté deux ans dans un ermitage de la région. Il avait pris l'habitude de venir régulièrement célébrer la messe à la chapelle. Il modifiait la liturgie réglée par la communauté

et avait des demandes précises et répétées pour réformer sans cesse. Cela n'était plus dans l'esprit du lieu. La communauté lui en a fait part de manière suffisamment explicite. Ce religieux n'a pas continué son expérience érémitique.

En fin d'après-midi du jour de l'Assomption, après cette messe nocturne et ce repas de fête, le Frère Sédécias vient toquer à la porte de ma cellule et m'informe que le Père Joël est prêt à me rencontrer. Heureuse surprise ! Jusqu'à ce moment précis, rien ne prédisposait à ce que je puisse avoir cet échange. Je n'en avais pas discuté avec lui directement. Sur son conseil, j'avais laissé faire le Frère Sédécias. D'après le déroulement que j'ai pu reconstituer des événements, il avait informé le Père Joël la veille. Ce dernier avait réservé sa réponse pour plus tard. Pendant le repas de nuit, nous n'avions pas abordé le sujet. Toujours pas de réponse le matin non plus. L'après-midi s'écoulant inexorablement sans nouvelle aucune, je m'étais tout simplement rangé à l'avis que je n'obtiendrais pas d'interview.

Je ne me fais pas prier. J'y vais même à l'instant, habillé comme je suis, en pantalon de coton africain, sweet-shirt et...pieds nus. Pas de papier, pas de stylo, encore moins d'enregistreur audio. Notre ermite est prêt : saisissons cette opportunité sans tarder. Je marche à la suite du Frère Sédécias. Me voici rapidement devant la porte du Père Joël. Je frappe. Il m'enjoint d'entrer et de m'asseoir sur l'unique chaise. Lui est déjà assis

sur le rebord du lit, visiblement attendant ma venue. L'entretien va durer une heure.

Le Père Joël est âgé de soixante-quatorze ans. Entré à vingt-quatre ans dans un monastère bénédictin, il vivra la vie cénobitique, moine et prêtre, pendant une vingtaine d'années. Il se dit proche de l'esprit des Frères de l'abbaye de Cîteaux, en raison de l'importance accordée au travail manuel. Pendant plus de trente ans, depuis la fin des années soixante-dix jusqu'à aujourd'hui, il sera ermite dans un authentique ermitage occupé depuis le dix-septième siècle, à vingt kilomètres de là. Isolé au début, ce lieu d'histoire et de vieilles pierres taillées à la main est dorénavant entouré de maisons résidentielles et d'un camping. Ce n'est plus le lieu idoine d'antan.

Seul souvenir de jeunesse évoqué : les cinq à six années de « ferveur » lorsqu'il pratiquait l'alpinisme. Il élude toute la période monastique pour parler de sa vie érémitique. Il me dira aussi assez vite qu'il part dans quelques jours s'installer dans une maison de retraite : son départ effectif est en fait prévu dès le lendemain, une information incidemment délivrée par la communauté lors d'une conversation.

Jusqu'à ce jour, se présentant lui-même comme ascète et pauvre, il vivait principalement d'un artisanat réalisé à l'ermitage et des honoraires de messe. Dernièrement, il célébrait encore deux messes chez des moniales et parfois ailleurs, occasionnellement,

à la demande de l'évêque ou d'un prêtre local. Tout particulièrement cette dernière décennie, la rentabilité de son travail manuel a vite périclité. De même que les quelques émoluments pastoraux qui deviendront portion congrue, depuis cinq à six années. Dans le même temps, sa santé physique a été malmenée et son équilibre psychique quelque peu ébranlé. Le voilà aujourd'hui fatigué, éreinté, épuisé.

Pendant quasiment toute sa période d'érémisme, soit environ quatre-vingt-dix pour cent du temps, il va vivre ce qu'il dénomme le combat spirituel. Il souligne que cette lutte ne vient jamais tout de suite. Aux prémisses de son temps de solitude, isolé qu'il était, tout s'annonçait pour le mieux. Plus tard, jour après jour, il se retrouve « à escalader péniblement », d'autant que, petit à petit, il prend conscience de l'existence du démon. Avant, dira-t-il, il l'acceptait théologiquement, sans trop y croire. A présent, nul doute que le tentateur existe, nul doute que les forces démoniaques soient vivaces. Il déclame que le mal, c'est-à-dire les souillures et les perversités qu'il entretient au quotidien, est généré par le diable en soi. Fort de ce constat, il va endurer de longues années de questionnements, voire d'errements. Lors des premiers moments où il a décidé de suivre sa vocation, jamais il n'aurait pu imaginer vivre et résister de cette manière.

« Quelle force nous amène à cela ? », devisera le Père Joël. Certes, selon lui, c'est l'Antéchrist, celui qui détient le pouvoir de Satan. En revanche, je sens son

embarras à pouvoir tout à fait l'admettre lorsqu'il a réagi par une incompressible colère envers Dieu, l'Eglise et même le Pape. Ce fut l'exutoire libérateur pour apaiser sa nervosité et son impuissance. Tant est si bien qu'une année, il séjournera en continu à la communauté du Frère Sédécias et du Père Jérémie. Cette pause salutaire va perdurer pendant dix-huit mois. A cette époque, ce devait être une période d'intense souffrance car, pour résumer sa dynamique, il énoncera ce terrible constat : « J'ai été insupportable pour eux certainement et je ne leur ai même pas raconté ma vie. »

Depuis cinq à six années, il vit une véritable embellie, telle une renaissance : « Tout a changé », déclare-t-il. Le voici pacifié, plus tranquille, après tous « ces grincements ». Il avoue que cette longue période de combat fut en fin de compte positive. Il est devenu miséricordieux, envers soi et envers les autres. Pour reprendre un autre terme qu'il a employé, il ressent désormais de la compassion. Il n'hésite pas à expliciter crûment qu'« il faut avoir vécu dans la merde pour comprendre et accepter l'autre dans la merde ». Ainsi la vie lui paraît-elle plus pleine, plus riche parce que fort justement plus ouverte sur les autres. Depuis la mise en œuvre de cette restauration intérieure, il a décidé d'accueillir à l'ermitage des visiteurs venus expressément pour échanger, s'épancher, parfois se confesser. Ce qui n'était pas le cas avant cette transformation radicale. Il cite en exemple Charles de

Foucauld qui, d'après lui, s'est ouvert aux autres à la fin de sa vie, en particulier au moment où il est tombé malade.

Il n'accepte pas de participer à des réunions périodiques d'ermites car ces derniers se retrouvent comme dans un club de bons vieux copains. Il n'apprécie pas cette ambiance soit disant fraternelle et quelque peu infantile : pour lui, ses confrères perdent l'esprit même de la vie érémitique toute canalisée vers la prière dans la solitude. Il raconte que, sur les cinq moines qui quittèrent avec lui son monastère d'origine il y a trente ans pour vivre esseulé et isolé, trois d'entre eux sont décédés. Le dernier Frère vivant, âgé de plus de quatre-vingts ans, est décrit comme un érudit qui passe son temps à divulguer son savoir entre les conférences, les cours et autres supports médiatiques. D'après le Père Joël, depuis plusieurs années, ce moine qui s'affichait solitaire s'est assagi. Quant à la relève improbable des ermites, il conclura que la réalité économique, à savoir la nécessité d'un travail productif suffisamment rémunéré, décourage ceux qui se lancent dans l'aventure.

Tenter l'expérience dans un lieu isolé sans acquérir préalablement un vécu substantiel en communauté monastique n'est absolument pas recommandé. Pour notre ermite le Père Joël, la vie cénobitique est indispensable, car celle-ci permet d'assimiler un rythme de vie et de pratique religieuse quotidienne. Compte tenu des multiples offices et de la charge

de travail dévolue à chaque moine, une discipline contraignante va s'imposer naturellement, jour après jour, année après année. Voici le cadre unique, une trame certes exigeante, qui offre une potentialité de relation duelle avec Dieu. L'ermite peut s'investir pleinement dans la prière, et rien que cela.

Dans ce contexte, l'accompagnement d'un Père spirituel a une importance primordiale au cours du cheminement chaotique de l'ermite. Il est celui qui va témoigner, enseigner et conseiller. Le Père Joël prendra l'exemple d'une femme ermite qu'il a bien connue : une personnalité trop entière d'après lui pour vivre en *coenobium*, en communauté. Judicieusement guidée, certainement par notre ermite, elle s'est progressivement adoucie. Au fur et à mesure des rencontres et des lectures, « instruite des réalités de Dieu », elle fut « modelée ».

A son avis, les femmes sont plus contemplatives et concrètes. Les hommes sont extravertis, démonstratifs, plus difficile à vivre dans la solitude stricte.

Il a écrit un ouvrage dans les années quatre-vingts, à diffusion restreinte, édité en langue anglaise : ce dernier point sera répété deux fois, me permettant de déceler par son intonation et sa gestuelle une certaine fierté à être reconnu et lu. Dans les années quatre-vingt-dix, il publie un opuscule de neuf pages sur l'érémisme : celui-ci m'avait été préalablement fourni par la communauté le jour de mon arrivée. Cette dernière décennie, il a préféré rédiger une unique

feuille recto-verso qui récapitule la quintessence de son vécu en prière et dans la solitude. Pour ces écrits divers, je ne cite pas les références bibliographiques précises afin de respecter mon engagement de préserver l'anonymat.

Pour le bonheur de toutes et de tous, voici quelques citations que je me permets d'accoler les unes aux autres, sans transition aucune. Ces phrases-clés soigneusement choisies résument sa pensée actuelle, forgée de main de maître par de longues années de pratique en ermitage :

« Il y a un combat long et rude à mener contre ces puissances de tristesse, de découragement, de colère, de violence cachée, d'ambition inavouée, d'orgueil tenace, d'égoïsme mesquin qui hantent le cœur de l'homme. »

« L'homme est un «mutant» qui n'a jamais fini de dépasser son animalité. Il faut du temps pour éliminer cette boue malsaine qui souille la source de Vie dans l'âme, du temps afin de retrouver un visage vraiment humain. »

« La liberté spirituelle passe par l'ascèse, celle de la continence sexuelle (il n'y a d'amour vrai que chaste), le jeûne et la frugalité marquée : c'est alors s'ouvrir à la communion dans le sacrifice de soi et ainsi accéder à la joie d'aimer. »

« L'ermitte affronte la mort à soi-même, la mort de ce mauvais «moi», hargneux, mesquin, replié sur lui-même. Il doit détruire sa forteresse intime pour que vive en lui un Autre : le Christ. »

« Que sait un homme qui n'a pas souffert, n'a pas été humilié par l'injustice, accablé comme l'ont été Job et le Christ lui-même ? Seule l'expérience personnelle de la pauvreté, de l'isolement, de la maladie, du vieillissement, des humiliations, des échecs, des conflits insolubles, peut nous faire découvrir concrètement la détresse des autres. »

« L'ermite, éloigné du monde, est un jour ramené au monde : rien ne lui demeure étranger de cette aventure splendide et tragique de l'histoire des hommes. »

« La joie envahit celui qui a pris le risque de s'ouvrir à l'Esprit. »

Des informations intimes seront révélées de vive voix par le Père Joël. Je préfère les garder confidentielles. Elles font référence au combat de la chair.

A la toute fin de l'entretien, il me dira : « Vous êtes un bon intervieweur car j'ai dit des choses que je n'avais jamais dites. » Puis, après un temps de silence : « Tu sais attendre. »

Ce furent ses derniers mots. Je ne le reverrai plus. Le lendemain, à l'heure du petit-déjeuner communautaire, il était déjà parti.

Le soir, sur mes fiches, j'écirai le concernant : « Du verbe, un regard, une attitude digne sans se dérober, comme une mise à nu qui mérite profond respect et ample gratitude. »

6. Stanislas, laïc libre et appliqué.

En une brève description, voici cet ermite d'exception, personnage atypique, haut en couleurs : âgé de cinquante-sept ans, laïc, d'éducation chrétienne catholique ; prédilection pour la solitude depuis l'enfance ; internat au Petit Séminaire pendant trois ans, études secondaires ; quitte « le nid parental » à dix-huit ans ; études en histoire de l'art, collaborateur dans un musée, vingt années traducteur indépendant pour des maisons d'édition, deux ans cuisinier dans un monastère ; quête d'un ermitage à l'âge de cinquante ans ; se présente intellectuel, écrivain, chercheur, et « ermite expérimental » ; projet de laure avec solitude, paix, et espace-temps pour le partage.

A la lisière d'une forêt, à cinq kilomètres d'un village, desservi par une route peu fréquentée, cet ermitage isolé bénéficie d'un emplacement privilégié pour une vie de réclusion. Le plus proche voisin réside à sept cents mètres. Les chevreuils viennent de bon matin brouter l'herbe et s'abreuver de rosée. Les oiseaux sifflotent et nichent dans les arbres environnants. Au loin, on aperçoit un troupeau de brebis laitières. Parfois un chien aboie. Le grand silence est roi. Nous voici devant une bâtisse datant du dix-huitième siècle, plantée sur le faite d'une colline surplombant cent trente hectares de verdure. Lieu idyllique qui est en revanche une proie facile pour des visiteurs indéliçats qui sont déjà venus s'inviter pour dévaliser

l'ermite en son absence.

Depuis quelques années, l'ermitage a été complètement rénové. De la pièce unique et traditionnelle attendant à une vaste étable, les trois cents mètres carrés couverts sont devenus une confortable maisonnée avec salle à manger et salon, cuisine, cagibi, trois chambres, bureau, sanitaires avec douche, grande buanderie et un large auvent qui abrite terrasse, bois de chauffage et garage. Les murs extérieurs sont dorénavant crépis. L'intérieur ressemble à une résidence des plus classiques avec un ameublement au style plutôt urbain agencé sur un sol carrelé. Rien à voir avec une maison de campagne où trônent cheminée ancienne et mobilier de brocante sur un sol usé par les sabots des fermiers. Ce lieu cossu dans son ensemble est très confortable pour une vie érémitique. L'hiver, il fait bon vivre avec un chauffage adapté.

Notre laïc Stanislas dit suivre un rythme monastique, souvent bouleversé car il reçoit de nombreux visiteurs de juin à septembre, parfois jusqu'en octobre. Son emploi du temps et ses activités diverses sont le fruit de ses propres décisions. Il se lève habituellement entre 6h et 6h30 pour prier et méditer d'abord, pour déguster son petit-déjeuner ensuite. A 8h30 au plus tard, il se dirige vers son bureau pour entamer ce qu'il dénomme son « activité centrale », l'écriture, jusqu'à 11h30. Sa prose est manuscrite. Il ne possède pas d'ordinateur. Vient ensuite le temps de la préparation et de l'ingestion du repas, sans

oublier une prière préalable, un mazagran de café, et l'inévitable vaisselle. Notre ermite est strictement végétarien, fumeur invétéré, et grand buveur de café. Après une sieste réparatrice, il procède de nouveau à son occupation favorite, la narration, de 14h à 17h30. En fin d'après-midi, son dîner est léger avec principalement les restes de midi et une salade. Le soir est spécifiquement consacré à la lecture, pendant plusieurs heures, jusqu'à minuit environ. Avant le coucher, de manière systématique, il prie et médite. S'approprier un emploi du temps préparé et pensé à l'avance est essentiel pour tenir dans la durée. Pour Stanislas, lorsqu'on a fait le choix de devenir ermite, il est préférable de maintenir une forte discipline intérieure, de respecter un rythme de prière fixe, et de s'engager dans une activité principale ciblée, l'écriture par exemple. Cette dernière est son projet de travail qui, insistera-t-il, n'est pas effectué dans un but lucratif. Il lui est arrivé une fois de rédiger gratuitement une série d'articles pour un périodique régional.

Le dimanche, il va privilégier la lecture aux dépens de la rédaction. C'est surtout « un jour où l'être humain est de fait orienté beaucoup plus vers le cosmos, vers l'ensemble de la création » : il se place alors dans ce qu'il nomme l'axe vertical. Ce jour-là, Stanislas va à la messe chez les Sœurs d'un proche village, et participe au repas proposé par les Frères du prieuré voisin. Lors de l'Eucharistie, il communie. Pour lui, ce n'est pas contradictoire avec son approche religieuse pluraliste :

« Je serai juif avec les juifs, je serai bouddhiste avec les bouddhistes, chrétien avec les chrétiens : ça ne me pose aucun problème. » Chaque repas devrait être une communion entre tous, toutes obédiences confondues.

Il prie au lever, avant le petit-déjeuner, et au moment de midi. Il clôture sa journée en se recueillant. Peu de paroles. Plutôt un vocabulaire gestuel, comme une lemniscate par exemple, cette courbe sans fin en forme de chiffre huit. Notre ermite s'installe en oraison, assis ou agenouillé, les mains jointes sur le front. Il s'adresse intérieurement à toute la création, à ce qui est vivant, et à Dieu. Stanislas demande que tout soit béni, et il demande pardon. Il sollicite l'intercession du divin pour réconforter ses amis ou les membres de sa famille qui sont en difficulté. Il récite le «Notre Père». Sa prière est chrétienne parce qu'il a été éduqué de cette manière : « Je ne sais pas faire autrement », affirmera-t-il. Lors de ces moments, il dit recevoir et percevoir en son corps des énergies terrestres ou cosmiques : « Je le sens, c'est comme ça, je ne peux pas l'expliquer. »

Après les invocations, vient la méditation qui, pour lui, est une attention sur la respiration. Il utilise un mantra pour accéder à un état de concentration sans pensées. « On crée un vide », dira-t-il. Parfois, il entame une contemplation sur un concept, par exemple « bonté » ou « santé ». Le midi, pour sa prière non classique, il médite sur la nourriture. Il remercie les animaux,

les plantes, tous les êtres humains qui ont finalement produit ce qu'il mange. Il se sent entouré et protégé par les chênes alentour car, pour lui, ce sont des êtres à part entière. Les arbres n'ont rien à voir avec un végétal, une verdure sans âme. Ce n'est pas un hasard si, sous ces rouvres, est organisée chaque année au mois de juillet une messe catholique qui réunit une soixantaine de paroissiens : c'est une tradition dans la région.

Le temps global consacré quotidiennement à la prière et à la méditation est estimé à une heure. Idéalement, ces deux pratiques récurrentes devraient devenir une attitude, une manière d'être sur terre dans son vécu quotidien. A faire fi des postures corporelles habituelles. Cependant, il n'arrive pas à se concentrer longtemps car de nombreuses personnes viennent le visiter. Il souffre de la pression sociale.

Lors de mon séjour de quatre journées, nous n'avons jamais prié ensemble. Pas de bénédicité avant le repas non plus. Il hésite devant moi. J'ai réussi à lui extirper le geste de la lemniscate. Pas d'offices habituels selon le rite catholique romain. Pas de bible sur la table ni sur le bureau : celle-ci est à disposition dans la bibliothèque. Un crucifix dans ma chambre. Un grand poster de la représentation du Bouddha dans le salon. Pas de Père spirituel non plus qui pourrait lui apporter un cadre référentiel ou des garde-fous : « Un directeur spirituel, je n'en ai pas. J'en ai sous forme de livres, d'auteurs », me confiera-t-il. La psychanalyse

qu'il a entreprise pourrait être une forme de direction spirituelle. A un moine qui lui demandait « êtes-vous suivi ? », il répondit : « Oui, je suis suivi par Dieu. » Stanislas le laïc converse librement avec deux amis prêtres, en général deux fois par an. Il programme un entretien trimestriel avec la Mère-Abbesse toute proche. Il rend une visite de courtoisie deux à trois fois par an au Père-Abbé du monastère propriétaire de l'ermitage. Ces différents contacts lui suffisent pour poursuivre benoîtement sa vie d'ermite.

Comment ai-je obtenu ses coordonnées et quel a été le déroulement de nos rencontres ? Obtenir un entretien avec un ermite n'est pas évident. Pouvoir l'interviewer dans le cadre d'une rencontre fraternelle l'est encore moins. Ce sont les raisons pour lesquelles j'ai souhaité vous exposer l'approche relationnelle avec le narrateur Stanislas, des prémisses jusqu'à la réalisation de l'entrevue finale.

A l'époque, mon lieu de vie était dans un séminaire catholique. Je côtoyais des scolastiques, des abbés et des étudiants laïcs inscrits dans diverses facultés. J'y ai connu là un moine. Au fil des mois, nous avons établi une relation amicale ponctuée d'échanges le plus souvent brefs et espacés dans le temps. Sept mois après avoir fait connaissance, je l'ai accompagné à son abbaye : un weekend tous les quinze jours, ce religieux retourne régulièrement au sein de sa communauté. En tant qu'hôte-retraitant, je suis hébergé dans une cellule monastique. Lors d'une

visite en clôture, il me présente à ses confrères. L'un d'eux me communique les coordonnées d'un ermite. Ce dernier vit dans un autre pays européen. Contact est pris avec lui par courrier. J'explicite mon parcours de vie et l'objet de ma demande : la réalisation d'une monographie traitant de l'érémisme chrétien catholique contemporain. Je décris succinctement ma problématique de recherche, à savoir appréhender ce qui amène un être à prier et demeurer en réclusion. Je lui propose de me raconter son histoire sainte, c'est-à-dire partager le récit de sa vie et, plus précisément, son parcours religieux. Je m'engage à respecter l'anonymat, tout en lui demandant d'accepter que ses propos soient enregistrés. J'ajoute que j'ai moi-même effectué de courts séjours érémitiques, et que ce vécu fait partie de mon chemin de foi. Pour terminer, je sollicite une rencontre, à sa convenance. Sa réponse par courrier postal ne tarde pas. Quinze jours après, je reçois une lettre dans laquelle il écrit : « En principe, je suis d'accord avec un entretien enregistré puisque votre projet me semble intéressant, sérieux et sincère ; il mérite de l'appui. » Il me communique l'adresse d'un autre ermite, et me propose quelques références bibliographiques. Il me fait part que lui aussi a été influencé par le bouddhisme et que cela le rassure par rapport à la communication à venir. Il me demande de le joindre par téléphone. Notre communication a lieu plusieurs jours après. Il me propose un rendez-vous préalable dans un mois, juste avant sa visite chez les moines de l'abbaye qui l'avait accueilli une année dans

leur ermitage. Son souhait est que notre entretien se fasse sous l'optique du partage entre deux expériences de vie, et non pas à sens unique comme souvent. J'acquiesce, plus pour ne pas le contrarier outre mesure car, pour l'instant, il n'y a pas d'engagement définitif de sa part d'accepter l'interview finale. Je reste prudent. Nous convenons qu'il me téléphonera à la fin du mois pour confirmer la date et le lieu de notre entretien préliminaire. L'ermite Stanislas m'appelle comme prévu, et me propose un rendez-vous dans un café de la capitale. Il m'explique la route à suivre pour y accéder. Cet entretien dit de contrat aura lieu au jour, lieu et heure convenus, soit deux mois et demi après avoir obtenu ses coordonnées. Deux jours après, je lui confirme ma visite à son ermitage prévue dans trois mois. Je le remercie vivement d'avance pour son accueil, et lui exprime que j'ai apprécié nos échanges. Un mois après, il me rappelle pour me proposer un changement de date. Pas de palabres inutiles. Mon passage aura lieu une semaine avant. J'arrive sur son site érémitique, sans avoir confirmé. De bon matin, il m'avait laissé deux messages téléphoniques. Apparemment, il n'avait pas l'air sûr que je vienne. Je lui ai laissé un message vers midi pour le rassurer, lors d'une pause. Ce jour-là, j'avais environ six cents kilomètres à parcourir en voiture. Mon heure d'arrivée à l'ermitage : 15h.

Comment s'est déroulé l'entretien préliminaire dans ce café ? Je préfère être dans le descriptif à raconter moult

détails car le tout permet, à mon avis, d'appréhender au mieux la personnalité et la quête de notre ermite. Arrivé quelques minutes en avance au point de rendez-vous convenu, je m'installe dans la salle intérieure. J'attends avant de commander une boisson. Je reçois un appel téléphonique de Stanislas, l'ermite. Il est assis en terrasse, en conversation avec un ancien collègue du musée d'à côté qui passait par hasard. Après lui avoir indiqué mon emplacement, il me fait signe à travers la baie vitrée avec un regard direct, un léger sourire, une attitude que je ressens calme. Je lui réponds d'un geste. Quelques minutes après, il s'installe à ma table, nous commandons un café tout en discutant.

Contact facile au premier abord. Il entre de suite dans le vif du sujet. Il souhaite des informations précises sur mon projet de recherche. Je me présente succinctement, et je réitère les idées précédemment énoncées lors de mon premier courrier. Il se dit fort intéressé. Il me parle brièvement de lui et me demande que j'explicite, si je le veux bien, ma conception personnelle du religieux. Il sait que je me suis investi dans une pratique bouddhiste : assurément, ce point particulier attise sa curiosité.

L'échange se fait tranquillement, avec des pauses, des moments de silence. Le tutoiement vient rapidement, après dix bonnes minutes. L'entretien va durer une heure et demie environ. Au bout d'une demi-heure, nous passerons en terrasse car, selon ses dires, mon interlocuteur ne peut se passer de cigarette.

Je m'étais peu sur mon retour inattendu au christianisme. En revanche, je l'informe de mes récents vécus lors de séjours en tant que retraitant dans divers monastères en France, Suisse et Belgique. Je sens que je peux commencer à expliciter mon parcours de vie à l'étranger et mes activités professionnelles diverses, tout en racontant mon chemin de foi qui est passé, disons-le, par vingt années de renoncement religieux. Il est manifestement à l'écoute et à un moment, le voici qui se met à converser de manière volubile et précise. Il m'apprend qu'il n'est pas moine, qu'il a séjourné en ermitage dans un chalet près d'une abbaye, qu'il écrit beaucoup, qu'il accueille des visiteurs à son ermitage actuel, que depuis l'enfance il ressent la nécessité d'être loin des autres, qu'il apprécie la compagnie de sa mère dans une église, qu'il a suivi une psychanalyse pendant cinq années et qu'il souhaite la reprendre maintenant, qu'il a une petite pension d'invalidité suite à une maladie grave, et bien d'autres informations encore. D'autre part, Stanislas se considère libre penseur et souligne le fait de ne pas « se rallier » à une religion particulière. Bref, la confiance s'est installée et, dorénavant, c'est moi qui suis en grande écoute.

La discussion va bon train. Il me parle notamment de sa correspondance avec le Dr Jacques Vigne concernant la psychologie spirituelle, de ses voyages en Europe, et de ses expériences dites mystiques sans me les décrire. A cet instant précis, nous nous mettons à discuter d'une rencontre possible à son ermitage

pour cet été. Je réitère ma proposition d'obtenir son histoire de vie avec les faits marquants qui ont été constitutifs de son parcours pour devenir ermite. Je lui confirme que ses propos seront enregistrés et qu'il serait plus adapté pour ma recherche de concevoir une visite sur plusieurs jours. Il en convient assez rapidement d'autant qu'il y a certaines expériences, me dit-il, qu'il n'a jamais pu raconter. Je lui garantis l'anonymat et, s'il me le demande, la confidentialité pour certaines informations trop intimes : pour lui, « ces cache-misères » n'ont pas de raison d'être. Nous convenons d'une date pour mon passage chez lui. Nous nous quittons, en échangeant notre envie réciproque de nous revoir.

Lors de cet entretien de contrat, je me suis engagé, impliqué. J'ai exprimé des idées voire des sentiments. Après avoir explicité mon parcours de vie et ma recherche intérieure, Stanislas s'est senti en confiance et il s'est ouvert. Nous étions véritablement en relation. L'entretien s'est bien déroulé. Il n'y a pas eu de pierre d'achoppement. L'ambiance était sérieuse, plus par son fait. J'ai apprécié sa capacité à échanger, à donner son point de vue, à exprimer ses demandes, et à décider. Cet ermite ne semble pas asocial. Bien au contraire, il apparaît ouvert à l'autre, prêt à en découdre avec la transmission de son récit de vie qu'il souhaite le plus objectif possible. Il ne souhaite pas tomber dans l'écueil habituel de la chronique individuelle qui fait la part belle au narrateur.

Aussi, l'été suivant, vais-je recueillir son histoire exhaustive et une description de son quotidien érémitique, lors de trois entretiens réalisés sur trois jours consécutifs. Le premier aura lieu sous un chêne, et les deux autres sous un auvent pour se protéger du soleil. La durée moyenne de chaque entretien sera de deux heures environ.

Mon arrivée se fera le dimanche, veille du premier entretien. Nous précisons de nouveau les conditions et le contenu de l'interview à réaliser. Pas nécessaire de garder l'anonymat. Il le dira plusieurs fois. Pas de clause de confidentialité non plus. Lors d'un enregistrement audio, au cours du deuxième entretien, il énoncera : « De tout ça, je n'en ai jamais parlé à personne ici, ni aux moines, ni aux Sœurs, ni aux Frères. Je te le dis à toi, tu peux l'utiliser comme tel dans ton mémoire. » Quant au déroulement pratique des journées, le matin sera réservé au silence, à la lecture ou à la promenade, chacun vivant ce moment tel un temps de retraite en clôture monastique. Repas de midi ensemble. Petite sieste possible et entretien enregistré en début d'après-midi, avec pauses si nécessaire. Le soir, avant et pendant le repas, discussion informelle sur ce qui a été exprimé lors de l'entretien et partage de nos expériences de vie avec réflexions et questionnements éventuels. Excepté ce tout dernier point, nous avons suivi cet ordonnancement.

L'ambiance était calme. De temps en temps, je l'ai quand même perçu tendu. Quant à ma manière d'être, Stanislas s'est très vite rendu compte que je savourais le silence avec une attitude méditative et que je m'adaptais tranquillement à la vie de son lieu. Je me suis laissé «glisser dans le moule» comme j'en ai l'habitude lorsque je séjourne dans un monastère. J'étais donc recueilli, en prière, et disposé à accepter son rythme de vie quotidienne sans lui faire trop remarquer ma présence. Mon interlocuteur m'en sera gré et me l'exprimera le lundi midi au repas.

Stanislas est ordonné, méticuleux même, parfois à l'extrême. Il a cette nécessité de maîtriser le déroulement de ses journées jusqu'aux activités courantes quotidiennes comme la vaisselle. Il a organisé le temps voire l'espace, a décidé du lieu précis de l'interview, et a cherché en quelque sorte la perfection. Tout a été agencé tel qu'il le voulait. Il a pris ces entretiens au sérieux. Il bénéficiait d'une écoute attentive, il pouvait enfin s'exprimer sans retenue, il mettait tout en œuvre afin que la logistique soit adaptée au mieux. Il avait mitonné ce qu'il allait dire : à lui de préparer un plan pour mieux structurer son intervention, de répertorier ses idées principales sur plusieurs feuilles. Quelques notes seront prises à la volée au cours de l'entretien afin qu'il puisse y revenir après si nécessaire. Des pauses aussi d'une dizaine de minutes pour s'octroyer un temps de repos physique et mental. Rien n'était laissé au hasard. Il n'y eut aucun moment d'improvisation.

Tant et si bien que notre relation s'est établie le plus simplement du monde car je suivais le rythme planifié. Reçu comme dans une plaisante auberge, je m'adaptais avec bonheur : l'accueil, les repas préparés par lui et sur son insistance, chambre propre avec draps, serviettes de bain, coin bureau, bouteille d'eau. Nul doute que cette prévenance était fraternelle et chaleureuse.

Loin d'être démonstratif, Stanislas restait cependant sans exaltation ni grande joie apparente. Parfois il me paraissait un peu froid. J'ai remarqué qu'il n'appréciait pas faire deux choses en même temps, et que cela le dérangeait vertement quand le programme convenu à l'avance allait être modifié. Tout est vraiment maîtrisé, calculé, pensé, écrit même. Il vaut mieux aller toujours dans son sens. Il sait où il va et il se débrouille bien adroitement afin que tout soit réglé comme il le conceit. Dans le vécu quotidien, je ne suis pas sûr que cela soit facile à vivre à longueur de journée pour un compagnon, une compagne ou une personne de passage. Stanislas a argumenté qu'il est assez vite fatigué et qu'il compense cette indisposition physique par une gestion de tous les instants lors des activités quotidiennes. Par cette attitude, reconnaissons que l'autre a peu de place.

Pour résumer, je me suis senti dans l'ensemble à l'aise parce que ma dynamique d'aventurier de l'existentiel est d'être conciliant et de m'adapter docilement. Toutefois, je reconnais que le mardi soir, à l'écoute attentive de tous ses dires depuis deux journées et

demie à sa cadence, j'ai noté sur ma fiche d'entretien que j'étais «atomisé».

Son style locutoire est précis. Tous les mots sont choisis. Son verbe produit un sens, une cohérence. Il parle relativement doucement. Il laisse la parole au silence. Il prend le temps de respirer. Il allume et rallume parfois à l'excès une cigarette roulée. Bien assis droit sur sa chaise, il a le regard direct, rarement fuyant. Accoudé sur la table, il s'octroie un temps de réflexion pour mieux exprimer sa pensée ou retrouver les souvenirs avec les sensations du moment. Peu d'hésitation. Son discours est clair, limpide, comme si celui-ci avait été préalablement pensé, intégré, mâché, incorporé. C'est « un chercheur de l'intérieur » comme il se définit. Il formule les résultats de sa recherche. Pas de place à la fantaisie. Pas de franches rigolades. Peu d'humour. Le ton est grave. Les pensées s'enchaînent. Tout semble être fermement maîtrisé. Voici un être réfléchi. Un être qui explore son histoire et, par delà son propre mythe ou roman personnel, le mystère de l'homme. Telle est sa quête.

Il exècre ce qu'il dénomme la morale étouffante et les dogmes restrictifs qui canalisent. Comme il le dit si bien : « Je voulais être moi-même. » Le maximum est mis en œuvre compte tenu de cette perspective. De même pour son approche spirituelle : celle-ci ne peut être que transversalement religieuse, et individuelle. Il évoque les intuitions et les expériences mystiques. Manifestement, depuis plusieurs années, il peaufine son argumentaire, il n'hésite pas à se remettre en

question, il s'approprie tous les jours un temps de lecture d'ouvrages transdisciplinaires. Son approche intérieure a fait l'objet d'une psychanalyse. Notre ermite est un adepte de l'écriture, celle qui lui permet de transcrire en mots intelligibles ses pensées les plus complexes. Il explore le contenu de son écran mental, et il progresse dans la compréhension de son être. Il consigne aussi bien ses idées du moment, par exemple le rapport écologie et spiritualité, que ses rêves nocturnes. Il tient à jour ce qu'il nomme un « cahier biographique » où il revient sur les événements du passé, à reconstituer son récit de vie. Il rédige un « cahier ésotérique » car il travaille avec la numérologie, le tarot et le Yi King. Un « cahier psychanalytique » également : il admet continuer sa psychanalyse seul. En plus, un « journal des rêves ». Enfin, il écrit un « journal ordinaire » du vécu quotidien. Il dispense la majeure partie de son temps à remplir ses cinq cahiers de base. D'aucuns peuvent comprendre que son verbe et la syntaxe soient particulièrement bien pensés et pesés.

Concernant son récit de vie, voici le résumé chronologique de ce parcours singulier tel que Stanislas l'a présenté lors de nos entretiens successifs. Très jeune, il avait une prédilection pour la solitude. Il aimait jouer seul et s'occuper lui-même : cette caractéristique insolite, comportementale, va lui rester toute sa vie. Il n'appréciait pas la compagnie, lors des fêtes de famille par exemple. Pendant la période de ses

sept à neuf ans, il est inscrit dans une école primaire en pays francophone après avoir vécu plusieurs années en Allemagne. Sa mère est allemande, son père d'origine flamande : ils se sont connus pendant la guerre lors de l'occupation américaine en Rhénanie. Ses parents se sont mariés en 1948. Pendant les années qui suivirent, il fut victime d'une sorte de pogrom : « J'étais le fils d'une pute allemande », assènera-t-il. Il se souvient très bien avoir été pourchassé. Il avait peur. Il eut le nez cassé. On devait le protéger lorsqu'il allait à l'école. Depuis ce temps-là, il ne se sent pas à l'aise en groupe car il pressent que son intégrité va être menacée. En clair, « cette expérience traumatisante » a été constitutive de son souhait ultérieur de devenir ermite.

Agé de huit ans environ, tout en visitant une cathédrale, il reste « scotché » devant un tableau. Il distingue un vieillard à longue barbe assis dans une grotte avec petite table, croix et crâne humain : il saura plus tard qu'il s'agit de la représentation de Saint-Jérôme. Il interpelle sa mère qui l'accompagne et déclame : « Plus tard, je veux vivre comme ce monsieur. » Il a envie de découvrir l'intérieur caché des choses, celles qui sont enfouies en lui-même. Il se demande ce qu'est la vie, le mystère du vivant. Très tôt, Stanislas se pose la problématique de son identité : « Qui suis-je ? » La vie des saints l'attire. Il commence à lire des hagiographies. Il est fasciné par l'ascèse. Il rêve de la pratiquer dans une forêt, « à moitié sauvagement ». Il aspire à la liberté des ermites sans contrôle social, sans

morale oppressante, et sans obligation contrariante. Il va jusqu'à se promettre de ne jamais se marier ni de procréer. Il se dit qu'étant moine, il serait dispensé du mariage. Il n'envisage pas de « s'enchaîner » dans l'exercice d'une activité stéréotypée : avant tout, il veut être lui-même et non une profession. De neuf à onze ans, il s'est mis en retrait ; il s'est en quelque sorte claquemuré. Il fut qualifié d'asocial, mis dehors de l'internat du Petit Séminaire car il ne voulait pas s'intégrer à un groupe. L'uniformité horrible, le régime très autoritaire et répressif au possible, son individualité, ses différences dédaigneusement gommées, et tout ce traditionalisme dépassé le secouent terriblement. Son unique échappatoire : se réfugier dans l'église. Là, au moins, à se cacher des autres, il se sent en relative sécurité. A la fin de cette période d'obscurité incompréhension, il compose ses premiers vers, ses premières strophes. Une collection de deux cents poèmes, tantôt romantiques, plutôt mystiques et spirituels, où Dieu joue un très grand rôle.

Malgré cet élan poétique salvateur, Stanislas encaisse une dépression à l'âge de douze ans. Son entourage ne remarque rien. Il commence à écrire et rêve de devenir écrivain. Il souffre atrocement de la solitude, « comme un poids », dira-t-il. Paradoxalement, dans son processus d'individuation, afin de devenir lui-même, il a besoin d'être seul et de vivre dans le silence. Il ne sera pas du tout compris. Vers l'âge de treize ans, quelques doutes concernant la religion catholique apparaissent.

Une année plus tard, il décide d'abandonner la foi chrétienne, lui qui avait tellement mis d'espoir dans cette investigation religieuse. A quinze ans, le voilà qui s'implique dans le mouvement des Jeunesses Communistes. Deux ans après, il choisit l'anarchisme, et sera « très actif » au cours des événements de mai 1968. A dix-huit ans, il quitte l'environnement familial, avec l'envie de devenir entièrement indépendant, pour être libre. Solitude et liberté sont fortement liées. Ce fut une période douloureuse, à vivre seul. Il suit des cours de théâtre dans une ambiance libertine, et travaille dans des cafés et des bars de nuit. Stanislas devient végétarien et se découvre un intérêt pour la cuisine. Il préparera des repas dans un restaurant, pour des camps de jeunes également.

A vingt ans, le voici parti vivre une année dans les Cévennes, dans une ferme isolée. Avec l'éducateur Fernand Deligny qui s'inspire des travaux du psychologue Henri Wallon, il s'occupe d'enfants autistes en montagne. Hors des institutions et de la psychiatrie officielle, l'objectif n'est pas d'en faire des enfants dits normaux. Sa mission est de les faire participer à la vie par une interaction quotidienne qui peut devenir la meilleure des thérapies. Pour notre ermite, se pose la question fondamentale de saisir ce qu'est un être humain. Le plus souvent seul adulte avec des enfants qui ne parlent pas, dans des conditions matérielles précaires sans électricité, ni eau courante ni téléphone, cette quiétude environnementale et relationnelle est un événement capital dans sa vie.

Le silence lui faisait peur. Après ce séjour, il n'hésite pas à proclamer qu'il se verrait volontiers renouveler une expérience similaire, en solitaire.

L'année suivante est un véritable calvaire : une maladie rhumatismale grave l'amène à suspendre toutes ses occupations. Il part plusieurs mois en Espagne pour se reposer et revient, selon lui, guéri. L'année de ses vingt-trois ans, à la suite d'une intuition qu'il avait eue par une prévoyance divine, dira-t-il, il obtient un emploi de cuisinier dans un monastère. Ce fut pour lui une véritable jouissance de travailler seul : « J'avais mon petit royaume à l'intérieur d'une communauté monastique. » A l'âge de vingt-neuf ans, après avoir suivi des études en histoire de l'art, il est embauché comme collaborateur libre dans un musée. Il organise des visites guidées de collections, en attendant un emploi fixe. Fait spectaculaire s'il en est, au mois d'avril de l'année suivante, il est arrêté par la police criminelle à 6h du matin et inculpé de trafic de drogue. L'interrogatoire pendant trois jours restera une des expériences référentielles de sa vie d'homme. Innocent, il se demande qui a pu balancer son nom. Perturbé au départ, il se retrouve dans une cellule du genre prison médiévale, à l'apparence d'un couvent avec un long couloir et le juste nécessaire, presque comme dans un environnement propice à l'ascèse. Avec un silence à peine croyable qu'illumine parfois le chant d'un merle. Il demande feuilles et crayon, et commence à écrire. Le dernier jour de sa détention, tandis que le geôlier lui annonce qu'il est libre, il se

ressent comme dérangé dans son activité d'écriture. Il lui faut un certain moment pour accepter l'invitation à sortir de sa geôle. Stanislas a alors cette pensée étonnante, éblouissante : « J'aimerais être enfermé comme ça quelques semaines, quelques mois, pour pouvoir me concentrer, et écrire. »

Il devient travailleur indépendant et organise des expositions artistiques. Après une période critique de chômage, il part en Allemagne et décroche un poste de traducteur dans une maison d'édition. Lors de cette période, Stanislas réside dans un studio avec une vue splendide sur une chaîne de montagnes, et il travaille seul, avec pour compagnons stylos et papier : « Je me sentais comme dans une cellule, une hutte, isolé. » Les visites sont rares et il s'identifie à un ermite en ville. A trente et un ans, il éprouve, selon ses propres termes, une première expérience mystique très forte, lui qui se disait dorénavant non croyant. Lors d'une promenade dans un parc, il eut l'impression nette de se dissoudre : « Il n'y avait plus de moi, de pensées, de sentiments. Tout ce que je voyais devenait transparent. J'étais esprit et tout était esprit, même la matière. Je ressentais une forme de bonheur intouchable dans des situations humaines. » Au cours des vingt années suivantes, des expériences similaires surviendront cinq à six fois, toujours à un moment inattendu et uniquement quand il est seul. Forts de ces vécus dits mystiques, notre ermite Stanislas les classera en plusieurs catégories telles l'expérience de transparence, l'expérience de l'amour universel,

l'expérience d'unité et enfin l'expérience de présence. A l'âge de trente-neuf ans, il ressent une brutale et étourdissante envie de quitter la ville. Stanislas s'y sent stressé. Il déménage en campagne, dans une vieille maison d'un hameau de quarante habitants, dans la forêt, près d'un lac. Malencontreusement, six mois par an, il entend le bruit des tondeuses, des activités de bricolage et des tracteurs agricoles. L'heure est sans doute venue de réaliser son rêve d'enfance : vivre en ermite.

Il débute une psychanalyse qui va durer cinq années. Il reproche à ses parents de l'avoir conçu. Il n'a pas été le bienvenu sur terre. Il est cependant fortement lié à sa mère : « C'est mon repère absolu », tempête-t-il. Selon lui, elle a un caractère très ferme, résolu, une personnalité très autonome, une discipline de fer, une volonté de fer. Elle travaille seule, elle n'a pas besoin de quelqu'un d'autre : une attitude exemplaire pour notre ermite. Sa mère avait défié son frère aîné tué au tout début de la deuxième guerre mondiale : c'était son amour d'enfance, comme elle le répétait souvent. Stanislas se souvient produire de nombreux efforts pour ressembler à ce frère mort, pour en fait le remplacer, me confiera-t-il. Il en est conscient très jeune. Il s'imaginait demeurer toute sa vie au côté de sa mère, tel un partenaire marital. L'idée de devenir moine va bon an mal an s'imposer à lui. Il dévoile sans réserve aucune que le célibat et la chasteté lui permettront de rester fidèle à sa mère. Quant à son père, notre ermite le caractérise comme très faible,

sans aucun rôle actif pendant son enfance.

Stanislas s'investit à fond dans son travail. Il vit une période faste au cours de laquelle il dit s'épanouir en tant qu'être humain social. Cette embellie ne dure qu'un temps car il devient subitement malade. Une souffrance mystérieuse avec fatigue permanente, douleurs corporelles et manque de concentration. Sans revenus réguliers, il subit une catastrophe financière sans précédent. S'en suit une profonde dépression où, quand bien même en relation avec des amis, il expérimente malgré lui une nouvelle variante de la solitude. Un jour, âgé de quarante-quatre ans, quoique apathique et terriblement dépressif, remonte une nouvelle fois en son écran mental la représentation de l'ermite.

Stanislas débute la lecture révélatrice d'ouvrages mystiques chrétiens et musulmans. Il étudie le bouddhisme qui l'avait fortement impressionné. Il est captivé par une vie fertile en spiritualité. Cloué au lit par la maladie pendant des semaines, il a le temps de réfléchir et de passer au crible son existence passée et présente. Les médecins lui diagnostiquent une pathologie chronique et inguérissable. Vaille que vaille, il décide de partir vivre dans un monastère. Après une introspection, il se ravise : la clôture n'est pas pour lui car il souhaite garder sa liberté intellectuelle et religieuse. L'anachorète présent en lui a pris incontestablement le dessus sur son intention de devenir moine.

Au cours des trois années suivantes, Stanislas effectue

ses premières expériences concrètes, seul pendant deux semaines en ermitage. Il précise notamment : « J'ai dû vaincre beaucoup de peurs avant que la solitude ne devienne féconde. » Il prend conscience de ses illusions, avec les ambitions déraisonnables, les faiblesses, les colères et les reproches à autrui. Le voici confronté à ses propres démons intérieurs. L'imaginaire sexuel est là, bien présent, mais cette réalité ne le dérange pas du tout. Dans le même temps, Stanislas vit des moments qu'il qualifie de mystique. Cet état intérieur n'est-il pas dû à son état de santé, se demande-t-il. C'est la clé qui lui a ouvert des portes. Il remercie Dieu de lui avoir fait perdre la foi. Il découvre « le religieux authentique », c'est-à-dire un phénomène non-transmis ni par des autorités ni par des ouvrages.

Il ne supporte plus la ville et le bruit. La vie culturelle et sociale devient fatigante. Il emménage dans une autre région, en rase campagne. Les weekends et lors des congés, il entretient « une liaison de bonne entente » avec une femme cultivée et émancipée. Pas une vie au quotidien car, selon ses mots, il ne souhaite pas vivre une vie de couple symbiotique. Il préfère une alternance raisonnable avec la solitude. Après trois années de relation intime, son amie portant l'enfant d'un autre, ils se sépareront en paix et en amitié véritable : « C'est comme si j'avais besoin de ce coup pour transformer le projet de devenir ermite en décision inéluctable. »

Dans sa cinquante et unième année, il effectue son

premier voyage de recherche d'un endroit propice à la réclusion. Quatre autres voyages seront organisés dans plusieurs régions et pays, entre trois et quatre semaines chacun, étalés sur trois ans : « C'était vraiment un chemin initiatique », énoncera-t-il. Après le quatrième séjour, ne trouvant aucun espace de vie adapté, il se convainc que si Dieu le veut bien, la trouvaille tant attendue devrait survenir bientôt. Pendant une semaine, il est accueilli chez un anthropologue anglais. Avec lui et des amis, il part visiter la région. A la sortie d'une église, il découvre le dépliant d'un centre spirituel : il téléphone dans l'instant. Rendez-vous est pris. Le chanoine en charge l'informe qu'il existe une habitation isolée où l'occupant, un moine, se fait actuellement soigner en clinique. Ce dernier souffre d'une maladie virulente et il est probablement en fin de vie. Contact est pris avec le propriétaire : une congrégation religieuse, dans une abbaye. Rapidement, après un entretien avec le Père-Abbé, Stanislas obtient l'accord tacite de séjourner dans cet ermitage quand le résident actuel ne sera plus en mesure d'y rester seul et en continu. L'année suivante sera effectuée dans un chalet construit sur les terres d'un autre monastère. Six mois après, le moine étant décédé, le feu vert lui est donné pour s'installer dans son lieu de solitude actuel. Stanislas met véritablement en acte son rêve d'enfance, ce rêve qui, comme il le formule à sa façon, dépasse son existence individuelle. Il a aussi l'intention de fonder à moyen terme une laurie multiconfessionnelle. Fort de

cette résolution, il a tout de même conscience que la réalisation de ce projet va demander un financement conséquent.

Subsister au quotidien n'est pas évident. Seul, avec de modestes ressources, sans véhicule et avec une santé parfois chancelante, il reconnaît dépendre de l'aide occasionnelle des habitants de la région et de diverses accointances. Son constat est clair : « Sans ce réseau de sympathisants, je ne pourrais pas survivre ici tout seul. » Voici la principale raison pour laquelle il y a de nombreuses visites : les personnes qui l'aident pour le ménage, le potager, la pelouse et les achats de victuailles au marché, les frères handicapés d'un prieuré qui viennent pour converser, les voisins lointains qui sont solidaires, les chasseurs de passage l'hiver, les amis connus auparavant qui s'invitent lors de leurs congés d'été, etc. La liste de ce réseau est longue, tout à son bénéfice. Comptons une entrevue par jour, même hors saison. Ce qui l'ennuie le plus est d'écouter les tracas, les frictions, les préoccupations des uns et des autres. Avec des amis anglais, il fait partie d'un club de philosophes. Pour les gens du village, malgré toutes ces visites, il est reconnu selon ses dires comme ermite à part entière. Depuis son arrivée, à toutes personnes rencontrées, Stanislas se présente et se revendique vaillamment ermite. Tout en me racontant son histoire de vie, spécifiquement lors du dernier entretien, il tempérera quelque peu ses propos : « Etre reclus n'est pas un but pour moi. C'est un moyen, un véhicule. C'est une voie qui est

peut-être temporaire dans ma vie. Donc je ne suis pas arrivé à vivre mon idéal. » Il ajoutera : « Chacun a un ermite en soi, à l'intérieur de soi-même. »

Par son attitude, Stanislas m'a fait entrevoir une personne qui avait véritablement pensé sur son passé et son présent. Une personne qui m'a raconté son histoire singulière parce qu'il l'avait décortiquée. Une personne qui se devait de la raconter à quelqu'un. La rédaction active de son « cahier biographique » va, à mon avis, dans cette direction. Je suis venu au bon moment. Son histoire de vie, il me l'a délivrée et il s'en est libérée.

De son argument explicite de partage de nos expériences respectives, il est passé à un implicite où il se voulait lui, et uniquement lui, passeur d'une histoire qui a un sens et qu'il souhaitait transmettre. Stanislas est un ermite qui ne veut pas garder ni le fruit de ses cogitations, ni les vécus empiriques sur sa relation à lui-même et avec ce qui le dépasse. Pour preuve, ces quelques assertions prononcées lors du troisième et dernier entretien : « Je ne suis pas en dehors de la société. Je ne suis pas devenu ermite pour vivre dans un ciel sur terre. Ma recherche devrait pouvoir servir aux autres. Je dois quelque chose à autrui, à la société. » Dans un élan idéaliste et un brin mégalomane, il ajoute que son investigation religieuse et son expertise humaniste doivent « servir à l'évolution de notre espèce ». Sa démarche se veut pragmatique et intellectuelle afin de proposer *in fine*

des bases réflexives pour une tentative de décryptage de l'être humain, d'une vision du monde, sans éluder la question de la spiritualité.

En silence relatif et dans la solitude, la voie érémitique est productive pour approcher le mystère de l'homme. Comment suivre un appel qui a sa source dans l'enfance ? Comment mettre en acte dans le quotidien une vocation qui semble être prédestinée ? Comment être observateur de ses pensées et de sa vie active ? Comment analyser ses comportements et vivre par choix une ascèse particulière ? Comment réfléchir sur le sens de ses actions ? Comment appréhender une recherche spirituelle ? Comment associer vie sociale et engagement en solitaire ? Comment accepter et décrire ses expériences mystiques ? Comment développer et gérer une vie quotidienne et sur quel fondement ? Comment saisir ce qui nous échappe et qui dépasse nos capacités cognitives et perceptives ? Comment mettre en œuvre une trans-religiosité qui regroupe nombre de croyances, doctrines, philosophies et spiritualités diverses ? Ce sont les interrogations que Stanislas formule et sur lesquelles il passe son temps et son énergie par l'étude, l'écriture, et subsidiairement la prière. Ce sont les questions qu'un jour ou l'autre chacune et chacun se posent et, ici, dans son logement isolé, notre ermite laïc s'offre une chance d'y répondre. A l'écart de l'effervescence sociale urbaine, il se donne la possibilité de vivre une dynamique spirituelle et humaniste, sans faire l'économie d'une visite à sa réalité psychique et à ses attitudes. Il ne semble

pas avoir peur du challenge. Incontestablement, sa relation à l'indicible transite par une approche de son être intérieur et social. J'apprécie le questionnement. Sa démarche singulière en tant qu'homme et ermite a le mérite d'être estimable vu les écueils, les embuches, les obstacles, les résistances et la complexité à gérer ce qui ne relève pas du sens commun.

Le lendemain matin du dernier entretien, moment convenu par nous deux, nous nous sommes quittés sans effusion, comme si cela devait se faire ainsi. Je l'ai de nouveau vivement remercié avec une profonde reconnaissance pour son partage. Stanislas s'est ouvert de manière exhaustive et n'a pas hésité à révéler ses propres idées, sa vision du monde singulière. En fin de compte, il a beaucoup plus discoursé sur son parcours de vie que moi-même sur le mien. Il n'y a pas eu un partage d'expériences entre nous comme il me l'avait précédemment demandé. Pour le coup, par le fait que je sois tout à sa disposition, il s'est senti véritablement écouté et compris. Comme j'ai pu le noter à chaque intervention et le soir lors de nos discussions informelles, c'est ce qu'il désirait avant tout. Le travail avait été réalisé comme il se doit et, à partir de là, il n'y avait rien à ajouter. Ce fut un au revoir à mon sens fraternel, sans exaltations sentimentales, sans mièvrerie sensiblerie ni vives émotions. Dans le calme surtout. Ne sachant ni l'un ni l'autre si nous allions nous revoir un jour.

Avec le recul, je reconnais qu'il fut un habile tacticien

pour obtenir une synthèse de sa vie délivrée dans l'action avec moi, une reconstitution certainement plus aisée à exprimer de vive voix avec un interlocuteur réceptif qu'à rédiger directement soi-même. Cette interaction adaptée l'a semble-t-il aidé à s'épancher exhaustivement. Comme il me l'a précisé à plusieurs reprises, il a pu exprimer tout ce qu'il voulait. J'ose dire qu'il s'est offert un cadeau thérapeutique. Sur sa demande, je lui ai fait parvenir la transcription complète des entretiens. En juste retour, le voici avec du grain à moudre récolté de manière rigoureuse et soignée, pour mieux explorer son espace intérieur. Tout en séjournant dans la solitude, Stanislas inventorie, prospecte et peaufine sans relâche une vision du monde latitudinaire.

Devenir ermite et le rester peut apparaître une dynamique de l'extrême pour certains, de l'étrange pour d'autres. Une posture d'homme courageux pour les uns, de folie pour les autres. Un choix de vie qui conséquemment interroge, interpelle. Stanislas, lui, a passé le pas et tente désormais de manière ambitieuse, audacieuse, voire naïve parfois, de proposer « une direction salvatrice à l'homme », pour reprendre son énonciation. Il croit en lui. Il mobilise toute son énergie. Il met en œuvre toutes ses capacités. Il tient à ce que son témoignage de vie et de recherche soit connu de toutes et de tous. A l'inverse de certains, il est incontestablement dans le faire. Ainsi doit-il être vivement remercié et noblement distingué pour cet élan généreux et altruiste. En cela je reconnais qu'il

est un être d'exception.

En résumé, Stanislas se définit comme intellectuel, écrivain, chercheur et « ermite expérimental », imprégné de trans-religiosité. Il se caractérise « aussi chrétien ». Pour illustrer conséquemment sa démarche, les figures marquantes de son approche spirituelle sont multiples et sporadiques. Maître Eckhart lui a permis de trouver ses mots. Les écrits mystiques médiévaux d'une part et Saint Jean de la Croix d'autre part ont été des révélateurs au niveau de ses propres expériences extatiques. La figure du Bouddha et des grands maîtres chinois et japonais l'inspirent. Les poèmes épiques et védiques de la Bhagavad Gita sont une source d'inspiration. Il se reconnaît en Lao Zi et Zhuang Zi, les sages daoïstes. Il se réfère au soufisme, notamment au maître persan Rûmî. Il ne convoque pas le Christ. Voici les référents principaux de son système confessionnel. Concernant la cohérence de son modèle religieux et mystique, il mentionnera en particulier : « J'intègre au fur et à mesure que je vois une correspondance ou que je ressens une correspondance avec mes propres expériences. » Pour paraphraser une éminente sociologue française, Stanislas est un sujet croyant capable de se penser lui-même pour un accomplissement de soi. Un individualisme du croire où il choisit délibérément ses propres croyances, en se référant à son expérience singulière. La tradition, la religion institutionnalisée et leur transmission ne sont plus opérantes. Il soulignera que les religions

traditionnelles divisent au lieu d'unifier.

L'expérience mystique est le principe convergent, le noyau central, le fil directeur entre tous les modèles religieux. « C'est l'expérience de l'unité du tout, de la non-dualité », dira-t-il. Dieu est devenu un terme et un outil de travail qui va lui permettre d'énoncer que si tout est Dieu, dans la non-dualité, il est en Dieu. Notre ermite a évoqué le mysticisme athée comme une source référentielle possible. Quant à ses repères philosophiques, il cite Spinoza, Maïmonide, Plotin, Jean Gebser.

Stanislas se situe dans une perspective de gestion de soi, de savoir intellectuel, et de partage d'expérience vécue. Avec parcimonie, sa dynamique érémitique est emplie d'oraison contemplative et de prières. Son insatiable appétit pour une connaissance de l'être humain et de sa caractéristique spirituelle produit une justification, voire un sens plausible, à son choix de vie hors du commun. Lorsqu'il exposera le résultat de ses recherches, il laissera la place à un débat contradictoire, sans masque : une attitude qui, reconnaissons-le, est en soi remarquable.

7. Frère Daniel, infatigable et déterminé.

Dans le cadre de cette pérégrination insolite, j'avais prévu une halte dans un petit monastère érigé en pleine forêt, pour un temps de repos. Seuls deux moines âgés y vivent encore et y prient. La cloche de la chapelle romane sonne cinq fois par jour pour les offices. Trois cellules sont à disposition pour d'éventuels retraitants. Les nuisances sonores sont quasi inexistantes. De rares habitués de la région viennent communier le dimanche. Très rarement aussi, des touristes amenés par autobus s'arrêtent un quart d'heure, guère plus, pour prier devant la fontaine miraculeuse. La paix des cœurs règne en maître en cet endroit. Le recueillement est de rigueur. Quant à la vie monastique, celle-ci est réglée, rythmée presque à la minute près.

Mon premier séjour d'une durée de trois semaines avait eu lieu cinq années auparavant. Un an plus tard, j'étais revenu quelques jours. Ces dernières années, j'envisageais de retourner pour m'immerger de nouveau dans ce silence saisissant, m'agenouiller de longues heures en oraison dans la chapelle, et écrire. Avec le souvenir d'une phrase forte que le supérieur avait énoncée un jour lors d'une discussion informelle concernant les religieux en général : « Au lieu de parler de Dieu, ils feraient mieux de parler à Dieu. » Depuis, cette phrase, ce beau mot, je l'ai fait mien. Une autre fois, pour l'anecdote, alors que je lui demandais s'il existait un répertoire de toutes les communautés chrétiennes catholiques parce que j'étais perdu à

décrypter qui fait quoi et comment, il me répondit :
« Même Dieu, il ne s'y retrouve pas ! »

A cette époque, nous avions prévu un entretien dit spirituel par semaine ou par séjour. Le reste du temps, j'étais dans la solitude. Pas ou peu de paroles, même lors des repas en communauté. Disons que sans être mutique non plus, je reste de préférence écoutant. Une brève promenade parfois, dans la forêt. Ma marche quotidienne allait de la cellule de cinq mètres carrés à la chapelle, et retour. Quelques lectures, assis sur une chaise au pas de la porte. Allongé sur le lit, avec un regard contemplatif sur deux visages apposés sur les murs : celui de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et celui de Charles de Jésus. Je me sentais là comme en ermitage.

De retour dans ce lieu. Initialement, j'avais prévu d'y rester deux jours. Mon séjour va durer une petite semaine. L'avant-veille de mon départ, en fin d'après-midi, un des Frères va m'informer de l'existence d'un ermite qui réside à une douzaine de kilomètres. Quelle aubaine ! Le Seigneur est bon. Il s'agit de Frère Daniel. Il n'a pas de ligne téléphonique à disposition. Je décide d'aller le visiter le lendemain matin avec, bien entendu, l'assentiment du Supérieur. Car sans recommandation, pas de rencontre possible.

Après le petit-déjeuner, et après m'être fait indiquer précisément le chemin, me voici parti. Je roule en rase campagne. Je traverse un hameau et, quelque trois kilomètres après, au milieu des champs et de la forêt,

je repère le chemin de terre qui mène sur plus d'un kilomètre et demi à l'ermitage de Frère Daniel. Avant d'arriver chez lui, je passe devant une ferme avec écurie et chevaux. Plus loin, sur la droite, je devine un sentier qui mène je ne sais où. Pas de pancarte. Des arbres mais pas d'habitation en vue. Je m'avance. A cent mètres, sur ce sentier en cul de sac, j'aperçois entre les arbres une maison. Je me gare. Je descends de voiture. Pas de nom sur la boîte aux lettres. Suis-je bien au bon endroit ? Pas de présence humaine extérieure. Pas de chien qui aboie. Je reste là, debout, à vingt mètres de la bâtisse. J'attends. Le temps me semble un peu long. Je m'interroge. J'aperçois une ombre derrière une fenêtre. La porte d'entrée s'ouvre. Un homme souriant s'avance vers moi, apparemment la cinquantaine, élancé, le pas tranquille. Il me présente sa main à serrer. Je le salue. Je me recommande du monastère et lui dit que je cherche le Frère Daniel. Il me confirme que c'est bien lui. Le sourire, voire le rire, est sur nos deux visages. De suite, sans me poser de question, il m'invite à entrer chez lui, une maison de briques rouges à colombages.

J'arrive sans rendez-vous, une visite impromptue qu'il accueille visiblement avec enthousiasme. Pas nécessairement la joie d'avoir une entrevue qui peut égayer son quotidien. Plutôt celle de la rencontre spontanée, presque naturelle, comme si elle devait de toute façon advenir. Je l'ai compris après, par ses mots.

Sa vie est imprégnée de simplicité, tournée vers Dieu.

Il ne cherche pas le contact extérieur. Il voit peu ses voisins immédiats, à une centaine de mètres plus loin, le long du chemin central. Il va communier à l'église du village une fois par semaine. Les achats de victuailles, « achetées au meilleur prix » me soufflera-t-il, se font périodiquement, à espace éloigné. Il s'occupe de son jardin. Il prie, il lit, et il écrit. Pas de téléphone, pas de télévision, pas d'ordinateur, pas de poste radio. Il y a électricité et eau courante. Un puits extérieur. Seul luxe : une mobylette, pour faire ses courses et aller à l'église.

Il me dira plus tard qu'un riverain lui avait offert une radio il y a quelques années et qu'il avait pris l'habitude d'écouter France Culture parfois longuement : Frère Daniel se laissait trop absorber par les programmes musicaux. Un jour, pour ne plus être appâté, il est allé l'enfouir sous des débris dans la grange. Depuis, il n'y a plus touché. Ah, la tentation !

Agé de soixante-six ans, moine Chartreux pendant trois années et demie, puis deux années au sein de la communauté monastique qui me reçoit actuellement, il décide il y a plus de trente-cinq ans de devenir ermite, sans rattachement à un monastère ou à un évêché. Le Frère Daniel préfère ne pas avoir de « label », pour reprendre précisément son terme. Car notre ermite se présente comme « un simple homme » : c'est bien cette dénomination qu'il emploie. A la limite, s'interroge-t-il, pourquoi le catégoriser comme ermite ? Il se caractérise telle une personne avec un type de vie

particulier, avec des vertus comme la componction et l'humilité. Il préfère s'arroger le statut d'homme ordinaire qui se distingue par certaines activités, le jeûne par exemple. Bien qu'il ne se soit pas engagé auprès du diocèse, il se dit reconnu tacitement par l'évêque et les paroissiens, par les représentants de la mairie et les villageois. Il se réfère au Catéchisme de l'Eglise catholique dont un des paragraphes spécifie que l'anachorète peut être dédié à Dieu sans prononcer nécessairement les vœux. Il souligne aussi : « A quoi cela sert-il de mettre l'écran du monastère entre le monde et moi ? » D'ailleurs pourquoi garder la désignation de Frère ? Notre ermite Daniel choisit de vivre la condition ordinaire d'un individu lambda, distinct par des valeurs monastiques : c'est ainsi. Modestement, il vit dans la pauvreté, la véritable pauvreté car pour lui les moines Chartreux, ses anciens confrères, sont des privilégiés. Ils vivent de dons et de subsides divers, et n'ont pas la nécessité de travailler pour survivre.

Pour se nourrir de spiritualité, pour être plus proche de Dieu, le jeûne reste un outil incontournable. Frère Daniel énonce par là qu'il donne gratuitement de son temps à Dieu. Trois jours par semaine, il se nourrit de pain et d'eau. Une miche faite maison, qu'il prépare et cuit lui-même. Les autres jours, il s'autorise un unique repas quotidien. Même quand il travaillait comme forestier, seul, à ébrancher les plantations d'arbres sur pied, hectare après hectare, il mangeait une fois par

jour. Son ascèse, il l'affiche par le jeûne.

Il est peu friand de prière et d'offices classiques. Il se recueille le matin au lever, et fait perdurer cet état intérieur toute la journée, au quotidien : une démarche individuelle tournée vers Dieu, et pour Dieu. Frère Daniel se veut habité par Lui. Sa trame de vie érémitique est celle de se suffire de Lui, et uniquement cela. Il fait confiance à Dieu. Dans cette perspective, pour citer ses propres mots, il va jusqu'à « se passer des appuis humains ».

L'ultime de chaque être est sans nul doute l'amour altruiste. Notre ermite tend vers cela. Apprécions la manière dont il me reçoit : un partage de 9h15 à 18h ponctué de longs silences (plusieurs minutes le plus souvent en cours de discussion) avec un repas préparé par lui. Admirons les dons (les trois quarts de sa pension de retraite) qu'il offre à des associations d'aide locales, nationales ou internationales. Cela entérine sa vie de pauvreté, avec un budget mensuel de dépenses ne dépassant jamais plus de deux cents euros, toutes charges comprises. Il ne paie pas de loyer : l'usufruit à vie de la maison était inclus dans son contrat de travail.

Frère Daniel s'est engagé à mettre en œuvre, au quotidien, ce qu'il nomme le dépouillement. Pour y arriver, il tente de se libérer de tout attachement aux êtres et aux choses. Se sent-il asservi par ce renoncement ? Plutôt qu'une ascèse, la sobriété extrême de la vie en pauvreté n'est-elle pas une mortification, voire une humiliation ? Par cette austérité, le don de soi à

Dieu masque-t-il une dévalorisation de soi ? Donner à l'excès, par les offrandes pécuniaires, ne cache-t-il pas un mal-être, une angoisse ? N'est-ce pas une manière de se déculpabiliser ? Par delà cet élan altruiste, n'y aurait-il pas un besoin de reconnaissance ? Ces problématiques, à l'écoute de son verbe et à l'observation de ses attitudes, ont été approchées, travaillées, mâchées par notre ermite. Même si je ne suis resté chez lui qu'une seule journée (neuf heures d'affilée), j'ai eu l'impression que le détachement et le dépouillement étaient intégrés de manière naturelle et évidente chez lui.

Ses habits usagés, le peu de mobilier et de vaisselle dans son ermitage, une vie quotidienne chiche, des repas simples et frugaux, l'absence d'instruments électroniques voire électriques divers sont quand même, au niveau matériel, assez révélateurs. Sa relation à l'argent aussi : il dépense peu, il met de côté, et il distribue généreusement son épargne. D'aucuns lui donnent parfois. Pour le repas par exemple, j'ai eu droit à un cadeau qu'on lui avait offert il y a longtemps, et qu'il avait stocké : un confit de canard en bocal ! Nous avons eu droit à un peu de soupe en entrée, celle qui allait faire son mets de la journée avant que je n'arrive. Un concombre. Des pommes de terre. Des biscuits au chocolat en dessert : un modeste présent également. Toujours provenant de la réserve des offrandes, une bouteille de vin des Alpes. Pour terminer, une tisane je crois, ou un thé. Pas de café. Un repas royal pour lui, l'ermite, et pour moi, le visiteur.

Frère Daniel avait manifestement envie de me faire plaisir : il me l'a dit. Lui aussi, il a pris du plaisir. Nous avons mangé vers 15h. Pour corser le tout, il a ouvert un autre don, toujours enveloppé dans son paquet d'emballage : une bouteille d'alcool de poire. Un petit verre, deux petits verres, que nous étions heureux de partager ensemble, face à face, paroles, moments de silence, pain et vin. A chaque fois, avant de sortir une surprise de sa «caverne d'Ali Baba» (un simple carton), il me demandait si cela me convenait. Je ne pense pas projeter en disant que, pour lui, c'était égal. Après plus de trente années d'ascétisme, sa morphologie ne trompe pas : musclé et élancé, pour ne pas dire sec. A soixante-six ans, il n'a ni le dos courbé ni le ventre rondouillard. Il est alerte. Merci Seigneur.

Sa vie de pauvreté a l'air de se dérouler avec une certaine tranquillité. Lors de notre partage, je n'ai pas senti un homme stressé, ni d'ailleurs un homme qui a réponse à tout. Lorsqu'il dispose d'éléments informatifs, il les énonce. Sinon, il préfère se taire. Frère Daniel prend son temps pour témoigner. Un long temps de silence est destiné à réfléchir ou, peut-être, à laisser venir sa pensée sans la solliciter. Il n'est pas toujours dans la spontanéité. Il sait écouter. Il a su m'écouter en tout cas. Il ne m'a pas posé nombre de questions : mon parcours de vie ne l'intéresse que si je décide d'en parler moi-même ouvertement. Quant à lui, concernant son cheminement, il rend compte et ne se gargarise de rien.

Il consulte la Bible tous les jours. Notre ermite se réfère à quelques auteurs : des moines et des moniales anonymes, des spécialistes de la question religieuse comme Marcel Driot, Adalbert de Vogüé, Dom Winandy, Jean Sainsaulieu, François Varillon, Benoît Pruche, Pierre Doyère, Peter Anson, ou des philosophes tels Luc Ferry, André Comte-Sponville. Il lit intensément. Irrésistiblement, il s'intéresse à la dimension spirituelle de l'être humain.

Il ne parle pas en terme de but final ou d'objectifs ponctuels. Plutôt un état d'être quotidien qui progresse doucement par une vie qu'il décrit consacrée et contemplative. C'est son engagement, sa voie, à partir d'une existence qu'il souhaite rudimentaire et dans la solitude. Pour baliser son parcours, il n'a jamais accepté d'être accompagné par un directeur spirituel. En revanche, il souligne la nécessité pour un ermite de « suivre une formation » effectuée à partir de lectures choisies, la vie de Saint Antoine le Grand pour débiter. Ces deux dernières années, on lui a demandé plusieurs fois de devenir accompagnateur. A chaque fois, il a refusé car il ne se trouve pas à la hauteur. Pour le Frère Daniel, l'ermite qui vit véritablement seul et isolé doit être un monastère à lui tout seul : le portier, la clôture, le Père-Abbé, etc. Avec cette conséquence inévitable, celle d'une prise de décision en solitaire pour chaque chose.

Ce qui le caractérise le plus, à l'écoute de ses intuitions et des messages divins, c'est son indéniable détermination. Il est constant à compléter son idéal.

Il n'est pas comme certains ermites dont il a cité les noms qui se laissent submerger par les messes, les conférences et les prêches. Se complaire dans la renommée ne fait manifestement pas partie de sa dynamique. D'autres se laissent phagocyter par la vie sociale sous prétexte d'avoir une activité lucrative qui leur permet de survivre. Frère Daniel a tout programmé d'avance pour ne pas tomber dans le piège. De fait, pour lui, selon son bon mot, « L'ermite d'aujourd'hui est fauché par le train de la modernité ». Sa démarche, ses décisions, et son attitude en général ont un sens : notre ermite l'affirmera avec force. Ses activités et ses non-faires sont incontestablement en cohérence avec son choix de vie : se suffire de Dieu dans la pauvreté et l'amour altruiste.

Pour le conforter, selon lui, le Seigneur fait bien les choses. Cet état de fait est devenu habituel, récurrent, pour illustrer sa trajectoire : Dieu est là, il veille. La vie humaine et terrestre dans son entièreté est une grâce. Chaque jour renouvelé, chaque événement, chaque rencontre sont grâce. Il progresse sans peur. « Je n'ai rien à craindre », déclare-t-il.

En début de matinée, je lui avais demandé d'être enregistré lorsqu'il se sentirait prêt à raconter son parcours de vie et à décrire son quotidien érémitique. A cette requête inattendue, il me répondra par un refus poli arguant qu'il est trop sensible, qu'il n'a pas l'habitude, que cela serait préjudiciable au bon déroulement de notre entretien fraternel. Tout en

reconnaissant ma maladresse, j'ai de suite abondé dans son sens car cela aurait ostensiblement mis une distance entre nous. Il n'aurait pas été à l'aise et, en ce qui me concerne, je serais passé à côté d'une merveilleuse rencontre. Le Seigneur est bon car, quatre années auparavant, notre ermite avait écrit trois pages manuscrites décrivant une de ses journées en prière, et un «Essai de présentation sur l'appel», en cinq pages. Pour clore le tout en beauté, Frère Daniel vient de terminer la rédaction d'un dossier de quatre-vingt-six pages intitulé «Flashes sur mon parcours. Paralipomènes», c'est-à-dire les choses non encore dites sur sa vie. Dieu soit loué, que demander de plus ! Lorsqu'il me l'a annoncé, cela m'a paru ahurissant, stupéfiant, incroyable vraiment. J'ai eu cette impression fugace que tout avait été préparé pour moi ! Ses recueils n'ont pas été rédigés pour être publiés. Son récit de vie a été consigné sur la demande de son premier neveu qui s'interrogeait sur l'utilité de vivre en réclusion. Ce dernier lui suggéra de rédiger un pamphlet : « J'ai toutefois gardé les lèvres serrées devant la proposition », me lancera-t-il. Frère Daniel ne s'était jamais épanché sur ses motivations et ses résolutions. Quelques mois plus tard, il décida de laisser une trace écrite en souhaitant qu'un jour, sa descendance la lise après son retour à Dieu. Toujours est-il qu'il m'offre une copie de son œuvre, un manuscrit rédigé sur feuille volante et au stylo bille. Prévoyant, il écrit sa prose manuellement en deux exemplaires en utilisant un carbone, à l'ancienne.

Résumons ses écrits. J'ai pu les comparer avec ses dires exprimés lors de ma visite à son ermitage. Pas de dissonances particulières. Il y a quelques ajustements d'ordre liturgique : lors de notre rencontre, il n'avait certainement pas envie de justifier ses choix, notamment par une argumentation théologique. Mis à part cette remarque, j'ai repéré cohérence et identité de faits et de pensées. Le texte qui suit est proposé avec un style et un choix des mots qui respectent au plus près le verbe de l'auteur, notre ermite en forêt. Ainsi n'aurai-je pas à apposer des guillemets à chaque citation.

Que dire de son quotidien ? Tous les matins Frère Daniel se lève à 6h, en douceur, tout en souhaitant que ce jour soit imprégné de reconnaissance et d'émerveillement. Il se met dès lors en posture accroupie, près de son lit. A cet instant-là, il se sent enveloppé par le regard aimant du Père. Il récite Matines en priant avec les mots des psalmistes, et médite la parole toujours neuve de Dieu. Vers 9h, il lève les yeux vers les étagères de sa chambre où sont rangés des ouvrages religieux, des textes choisis et des cahiers personnels. Ces divers écrits sont une aide pour sa piété. Ce sont ses compagnons. Par exemple, il pourra lire un long moment un ouvrage sur la Bible, puis copier mot à mot deux passages de spiritualité d'un autre livre. En cours de matinée, il entend le facteur passer sur le chemin principal, sans s'arrêter comme d'habitude : un ou deux courriers par mois au

maximum. Pas d'attente de facture ou de périodiques d'information sur l'actualité : « Leur absence volontaire libère des plages à l'esprit pour le laisser ouvert aux choses essentielles. » Plus tard, il se mettra à genoux une heure pour une contemplation sur Jésus. Son intention première est de ressentir intensément l'amour altruiste. Après ce temps d'ouverture du cœur, son regard va se porter sur la Vierge Marie tout en égrenant un rosaire qu'il a composé lui-même. Débute alors l'office des Laudes.

Vers 13h, notre ermite se sustente. Tous les lundis, mercredis et vendredis sont des journées complètes de jeûne : « Tout en lisant quelque biographie, le pain et l'eau passent bien. » Les autres jours, le repas reste frugal, à se poser la question de savoir si cette exigence est suivie par ascèse ou pour reculer les limites humaines. Il préfère répondre qu'il s'agit d'une question d'amour et de son désir insatiable de se suffire le plus possible de Dieu. Après son repas, le voilà parti à s'occuper de son jardin. Parfois en saison, il prépare des plants de mimosas pour ses voisins. A lui d'insister auprès d'eux que l'offre est impérativement gratuite.

L'après-midi dit spirituel commence assis en tailleur, le chapelet de cinquante-quatre grains à la main. Attentif à sa respiration, il répète l'une après l'autre une douzaine de locutions orantes : par exemple, « L'Esprit a fait irruption dans l'histoire, il change encore la face du monde. », « Splendeur et sainteté de Dieu, que ton éclat rayonne sur nos visages. » Après

ces invocations, la prière s'effectue de manière libre. A prier le Père au doux nom d'*Abba*, Frère Daniel ajoutera : « Quel bonheur d'être son tout-petit ! » Lors d'une longue randonnée en forêt, il apprécie répéter sa propre version de la Prière de Jésus : « Jésus, Fils du Dieu vivant, ta bonté sur nous, merci. » De retour à l'ermitage, il reprend certaines activités comme celles énoncées ci-avant ou d'autres récitation. En début de soirée, il s'unit aux Eucharisties qui se célèbrent partout dans le monde. Au crépuscule, il chante les Vêpres, illuminées en toute fin par l'étincelant Magnificat. Frère Daniel s'octroie ensuite deux heures de silence nocturne, pour continuer à être présent à Dieu. A minuit passé largement, il éteint la lampe. Voici son constat quotidien : « Il est rare que je sois satisfait de ma journée. Dieu ne méritait-il pas de ma part une attention plus soutenue ? » Sa devise : « Demain sera meilleur. »

Comment Frère Daniel a-t-il vécu l'appel du Seigneur ? Notre ermite distingue deux moments déterminants, fondateurs dans son parcours de vie : l'un à l'adolescence, et l'autre lorsqu'il est jeune adulte. Depuis l'âge de douze ans, il se sentait parfois intérieurement appelé par Dieu. Il essayait de s'en distraire car la vie ecclésiastique ne l'enchantait guère. Il résistait mais cet appel incessant perdurait, jusqu'à même lui faire oublier les péripéties de la puberté. Un jour, un dimanche matin à la messe, submergé par ces vagues répétées, il va acquiescer : il va dire oui, un

oui difficile, pénible, affirmera-t-il, qui va engendrer les trente-six heures les plus sombres de sa vie. Le lendemain soir, tout change. Il appréhende Dieu tel le partenaire fidèle d'une relation cordiale. Pour illustrer cette période, il écrira : « Me voilà amoureux de lui. » Agé de dix-sept ans et demi, plus besoin de penser à se marier avec une amie très chère.

Sept années plus tard, à vingt-cinq ans, Frère Daniel est moine cartusien depuis plus de trois ans dans un ordre des plus austères, contemplatif, qui compte sur les revenus venant de placements d'argent pour vivre. Cet état de fait le tracasse, et l'agace. Un jour, lors d'un temps d'oraison dans son abbaye, une évidence s'impose en toute clarté : « Le Christ est celui qui a mené une existence de vrai pauvre. » Pour notre ermite, pas de doute, le Seigneur est venu de nouveau l'appeler. Jésus suscite en lui le désir de le suivre tel qu'il s'est montré à tous, le pauvre entre tous les pauvres. Il fustige radicalement cette vie monacale. Frère Daniel aspire à vivre comme les gens d'humble condition, tout en gardant sa vocation contemplative. Vivre en toute simplicité : voici son credo, voici sa raison d'être, la véritable, la seule qui vaille. Vient le temps de sa soumission à Dieu, celle au cours de laquelle il va s'appliquer à gagner humblement sa vie. Les années suivantes, il travaillera à mi-temps en forêt, tout en vivant secrètement. Pour être totalement en accord avec sa dynamique nouvelle, ses revenus seront donc largement partagés avec les démunis et distribués aux associations ou à diverses missions. A

compter de cette période, il expérimente le jeûne. Il choisit de se suffire de Dieu, et de Dieu seul. Confiant en ce qui vient, il affirme : « Que Dieu soit mon Tout. » Vivre dans la vérité l'engage à ce que Dieu soit son seul bonheur. A lui de grandir libre intérieurement, enivré d'émerveillement, de reconnaissance, de louange, de complaisance et de partage. Se comporter en homme simple sa vie durant, avec droiture et authenticité, doit apporter joie et allégresse à ce Dieu d'amour qui l'appelle. En aucun cas, il ne devra le décevoir. Pour paraphraser les paroles d'une chanson de Didier Rimaud, sa vie comme toute autre est une histoire sacrée. Il ne souhaite pas la gâcher. Il décide de la rendre consistante, à l'image du Christ pauvre. Ainsi conclura-t-il son propos : « Humainement, je n'ai pas de qualités brillantes, mais je rends grâce à Dieu d'avoir fait quand même quelque chose de ma vie. »

Compte tenu de cette magistrale résolution, attardons-nous sur son histoire de vie. Comment la résume-t-il ? Concernant le giron parental, sa mère, une femme au foyer ordinaire, dirigeait l'entreprise familiale. Son père, mélomane et choriste à l'église, pour qui les devoirs envers la sainte religion catholique étaient un impératif incontournable, a communiqué ce bon virus à ses enfants. Ses parents formaient un couple admirable et dévoué à l'extrême. Leur timbre de voix était doux. Jamais il n'y eut de paroles assénées fortement voire violemment. Il ajoutera : « L'image

positive que j'ai toujours eu de Papa me servira pour apprécier la paternité de Dieu qui m'éblouit au plus haut point. » Au sein de cette ambiance qu'il décrit chaleureuse et non angoissante pour les enfants aura lieu la prière rituelle quotidienne du soir, à genoux, tout le monde rassemblé. C'était pour eux une manière de témoigner leur foi. C'était le secret de l'unité familiale : lui, le fils cadet, l'a vécu comme cela. Il se souvient qu'enfant, il aimait le jeu des gendarmes et des voleurs. Il appréciait résoudre des charades. Adolescent, à l'âge de seize ans, quoique notre ermite travaillait déjà dur dans les champs, il avait lié connaissance avec quelques copains. Il eut un amour de jeunesse, une jeune fille qui lui avait tellement touché le cœur, écrira-t-il. Il se rend compte qu'il possède une mémoire particulièrement ingrate. Ce déficit le gêne considérablement dans la vie sociale. Parfois, il peine à employer les mots appropriés pour exprimer clairement sa pensée. Les idées, même sur des sujets simples, se présentent à lui de manière confuse. Il reste bouche bée, à ne pas pouvoir émettre un son de sa voix. Il prend alors véritablement conscience de ce qu'il dénomme indûment un handicap. En fait, assez vite, il va accepter ses limites. Rétrospectivement, il conclura : « Chaque situation de vie comporte sa grâce et je tire profit de la mienne qui me place parmi les petits de ce monde. » Pour son plus grand bonheur, il va rapidement identifier trois traits de caractère qui vont l'avantager par la suite : il est volontaire et endurant ; il est très sensible aux autres et ému de

compassion ; enfin, il a quelque détachement par rapport aux avantages matériels ou sociaux.

Au début, il n'a pas de piété particulière, quoique son milieu familial soit imprégné de religion. Frère Daniel a de fortes exigences de sincérité car, soulignera-t-il, des attitudes dans la société occidentale lui apparaissaient hypocrites, corrompues. Il ressent un vrai malaise. Dans le même temps, il se sent inexorablement altruiste, jusqu'à projeter de partir en Afrique au sein d'une organisation humanitaire. Le moment de sa conversion survient dans ce contexte de vie, à dix-sept ans et demi, comme nous l'avons mentionné auparavant : « Un mystérieux appel à me donner à Dieu. » Deux mois plus tard, il va séjourner cinq jours dans une Chartreuse pour envisager une entrée. Il pense postuler, d'autant que les préoccupations quotidiennes familiales et sociales lui paraissent dérisoires. Son entourage relationnel ne le comprend pas. Ses parents ont des difficultés à admettre que leur fils veuille s'engager à un si jeune âge au service de l'Eglise, d'autant que leur fils aîné a la volonté de devenir prêtre. Il décide d'effectuer un deuxième séjour. Afin de temporiser cet élan monastique, ses parents proposent de l'inscrire dans une école diocésaine en arguant qu'il doit à tout prix compléter une formation scolaire déficiente. Il y restera deux années pleines. Fort d'un enseignement traditionnel, le corps professoral enjoint plutôt les élèves à manifester une foi engagée, voire militante, qui donne la part belle à la voie missionnaire et à la

pastorale. Ce prosélytisme à tout va lui paraît excessif. Même si Frère Daniel apprend notamment le latin et étudie des œuvres littéraires, il a cette impression tenace de passer à côté de l'essentiel. Il s'aperçoit que son mode de prière est plus personnel que celui de ses camarades. Il prie plus souvent. Pour le rassurer sur son choix de vie à venir, notre moine en herbe partage son vécu et ses impressions avec son frère aîné admis au Grand Séminaire.

Son cursus terminé, l'anniversaire de ses vingt et un ans est fêté alors qu'il remplit ses obligations militaires. Des mois plus tard, sans état d'âme particulier, sans regret sensible, dira-t-il, Frère Daniel entre discrètement en Chartreuse, pour une durée non déterminée. Son père s'exclamera : « Tu ne vas quand même pas me faire ça ! » Son arrivée au monastère se fait sans choc ni trouble outre mesure. Il se sent vite intégré dans cette longue tradition religieuse et humaine. Il se sentira d'emblée à sa juste place. La majeure partie du temps seul en cellule, il suit une formation à la vie consacrée : Bible, philosophie, théologie, morale et histoire de l'Eglise. La prière, Dieu soit loué, est omniprésente. Assidu et souvent ébahi, il apprécie le temps qui s'écoule avec la Présence eucharistique toujours proche, avec les contraintes du grand silence et de la solitude, avec l'unique repas quotidien non carné, et avec le jeûne hebdomadaire au pain et à l'eau. Les privations, formatrices de vie consacrée, sont assurément nombreuses et de tous genres, sollicitant inlassablement l'âme à s'élever. Par

exemple, le cilice sous la chemise, cette ceinture de crin que le moine porte sur la peau par mortification, pour penser à Dieu à chaque instant. Sans oublier les coupes, cette confession publique et à genoux des fautes commises contre la règle et les vertus ordinaires. Le Frère Daniel observe ses limites humaines : « Ah, ces limites ! », écrira-t-il par dépit. Subséquemment, au Père-Maître de faire des monitions, c'est-à-dire ces remarques qui favorisent la sanctification. Quant à la dimension sociale au sein de la communauté, celle-ci est mise à l'épreuve en spaciement, cette longue marche hebdomadaire et dominicale effectuée entre Frères à l'extérieur du monastère. Ce temps passé est vécu pour la plupart en toute simplicité. Quelques rires fusent parfois. De même, lors de sa vie en clôture, assez rarement certes, de truculentes anecdotes pourraient être racontées. Compte tenu de cet ordonnancement cartusien, sa progression spirituelle continue. Il consolide son appréhension d'un être divin avant tout partenaire d'une rencontre vivifiante. Sa piété envers ce Dieu amour se révèle, et elle l'est encore, riche en intuitions personnelles. Comme s'il reconnaissait par bribes une manière plus adaptée d'entretenir une proche relation avec le Seigneur. Toujours est-il qu'après de longs mois, le langage imagé utilisé dans les différents offices liturgiques ne lui apporte plus rien. Pour Frère Daniel, la prière est un simple regard vers Dieu : « Pourquoi tant de tergiversations, tant de faux-fuyants ? » Il n'envisage pas le sacerdoce, c'est-à-dire devenir

prêtre. Il ne souhaite pas réduire son temps de prière car le prêtre, ce serviteur de l'Eglise, doit composer avec une charge de médiation. L'activité pastorale lui paraît incompatible avec les temps continus de prière et d'oraison : « Viscéralement, je me sentais comme un membre ordinaire du peuple chrétien. » Etant donné que l'idéal contemplatif des cartusiens lui convient, Frère Daniel choisit humblement de rester simple moine. Sa conception de la pauvreté monastique évolue. Il a envie de vivre dans un milieu de vrais pauvres, partageant volontiers leur condition, comme Jésus en son temps. Pas de prêtrise et vivre la véritable pauvreté : autant dire qu'il n'est pas du tout entendu par certains de ses confrères. Le voilà qu'il s'insurge contre les sommes extravagantes que l'Ordre destine à la construction d'un nouveau couvent : son opinion et son jugement sans appel ne reçoivent pas un écho favorable. Dans la paix du Christ, le prieur lui permettra, après trois années et demie vécues en Chartreuse, d'explorer la vie monastique d'une communauté non cartusienne. Frère Daniel est alors âgé de vingt-cinq ans.

Dans ce nouveau monastère où il va rester deux années, le responsable lui offre après plusieurs semaines la possibilité d'habiter dans une cabane en bois de six mètres carrés, en lisière de forêt et à deux cent cinquante mètres des lieux communs. Il travaille seul au potager communautaire et participe fidèlement aux offices. Il lit la vie des moines des premiers siècles. Après une année, son projet se précise : notre ermite

préfère limiter au maximum l'aspect relationnel pour laisser plus de temps à la prière, travailler moins, et vivre réellement comme un pauvre. Frère Daniel souhaite s'éloigner de la communauté et résider seul, tel un ascète. Il ressent intérieurement ce désir pressant qu'a pu vivre en particulier Saint Antoine le Grand au cours de la première partie de sa vie, au troisième siècle, en Egypte.

Allez savoir, par un coup du sort, lors du second hiver, son ermitage prend feu et est complètement détruit. Le voici sinistré. Pendant un mois, il loge en chambre communautaire. Tel un excellent avocat, il va bien plaider sa cause : à cinq kilomètres de là, un propriétaire terrien lui propose un logement pour une année, et lui offre un travail à mi-temps, une activité de solitaire. Il est bûcheron, à raison de trois fois six heures par semaine. Frère Daniel est aux anges : « Sans heurt, sauf celui de l'incendie, me voilà donc mis sur la voie entrevue depuis quelques mois. » Après, il s'installe dans une autre maisonnée, isolée cette fois, celle qu'il occupe actuellement. La hiérarchie ecclésiale lui propose de s'activer au sein de la paroisse voisine : il refuse. Il a cette nécessité de calme intense qui se vit discrètement dans les profondeurs de l'âme. Pour lui, en cette instance impalpable, la seule intelligence ne suffit pas. Pour la sublimer, cette grâce qui lui est donnée ne peut illuminer sa vie que s'il prie sans cesse. Pas de barguignage ni de compromis, à lui l'ascète-ermite de s'engager résolument. Pour le coup, son visage devient épanoui, son rayonnement général

resplendissant. Il marche sur l'eau : on le lui dit, on le lui répète.

La pièce mansardée de son ermitage devient l'espace central pour l'étude, la méditation et la prière. Pour compenser sa mémoire déficiente, il note régulièrement ses réflexions du moment et transcrit parfois des mots d'auteurs. Il travaille longuement sur le Premier Testament. La Bible lui semble de plus en plus familière. Il consigne tout ce qu'il lui paraît essentiel concernant l'enseignement chrétien, et il le compulse dans des classeurs. Dès lors, ces textes sont le meilleur moyen découvert par notre ermite pour nourrir sa vie méditative aux meilleures sources. Il avoue avoir eu la pensée que ces données informatives puissent servir un jour à d'autres personnes, qu'elles soient ermites ou non.

Frère Daniel se complaît toujours et encore dans la pauvreté. Cette disposition d'esprit est véritablement le fondement de son ascèse et non le contraire. La pauvreté engendre l'ascèse, cette dernière permettant à son tour d'offrir les surplus et le superflu aux pauvres, aux nécessiteux, aux démunis. Il vérifie la sainte parole de Jésus : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir (Ac 20, 35). » Notre ermite est contenté, avec l'avantage d'un cœur totalement libre et focalisé uniquement vers le Seigneur. Il constate qu'il est dans le grand calme au niveau de ses fantasmes ou autres imaginations. La chasteté ne lui pèse pas. Lors des moments plus sensibles à la sexualité, Frère Daniel gère « l'une ou l'autre vaguelette », pour citer

précisément ses mots. Très rarement, il rend visite à un respectable prêtre-pèlerin pour se confesser.

A trente-quatre ans, un fait marquant va bousculer son existence et son emploi du temps quotidien. Un curieux pressentiment le tarabuste : celui de quitter cette vie. De manière étonnante, pendant trois mois, il n'a plus besoin de dormir. Une heure de sommeil par nuit lui suffit amplement. Actuellement, cinq heures de récupération sont son lot commun, et il n'a plus l'utilité d'un réveille-matin. Tout ce temps libre supplémentaire, il le passe en prière. Depuis, il ne se couche plus avant minuit.

Il dit de lui : « Je m'aperçois humainement faible, petitement ordinaire et j'aimerais être reconnu pour un être bon, aimable, toujours disponible. » Il s'attache à être le simple homme qui met tout en œuvre pour se suffire de Dieu seul. Bien que cette relation soit personnelle, individuelle et intérieure, notre ermite ne recherche pas l'isolement complet. La solitude absolue ne l'a jamais trop attiré. Lors de l'absence d'un voisin, il va offrir gracieusement, et avec plaisir, ses services pour assurer un arrosage ou nourrir quelque animal. Il lui arrive de visiter des malades en phase terminale, pour assurer une présence de prière, près d'eux, en communion. Le responsable des services communaux l'a sollicité pour prêter main forte aux pompiers lors de grands incendies de forêt. Frère Daniel ne s'exclut pas totalement des activités du monde. La fidélité vouée à cette solitude pour Dieu, il la doit avant tout aux hommes eux-mêmes. Il se sent redevable : en

retour, il offre de son temps, son aide, sa bienveillance. Pour le bien d'autrui, il partage et il témoigne. Dieu est généreux avec lui ; le voici charitable avec les autres, tous les autres. Malgré tout, quelque peu attristé, notre ermite exprime ce constat saisissant : « Ma vie suffisamment simple manque de brillance pour attirer des personnes dites «en recherche». Mon esprit très secondaire ne me rend pas non plus intéressant. »

Agé de soixante ans, il est admis à la retraite avec une modeste pension. Sa relative bonne santé, à part des crises aiguës et sporadiques de rhinite, est un bon signe pour l'avenir.

Une année plus tard, par l'entremise du diocèse, Frère Daniel accepte d'être interviewé par une journaliste. Il se retrouve à la une du quotidien régional, en première page et en toute dernière, avec plusieurs photos en couleur à l'appui. L'article conséquent contient quelques exagérations qu'il rectifiera scrupuleusement par la suite. Que son témoignage de vie soit publié dans un journal à fort tirage et à large public est un signe de reconnaissance sociale. Notre ermite recevra les félicitations des uns et des autres, des notables et du clergé. Ce qui le rend pleinement satisfait : la journaliste a signalé que les trois quarts de ses revenus actuels sont offerts aux nécessiteux, à savoir les enfants et les adultes qui souffrent de la pauvreté.

La date anniversaire de ses soixante-cinq ans reste à graver dans le marbre, car il a pu « célébrer joyeusement les quarante ans du tournant heureux

décidé en Chartreuse ». Rappelez-vous, lorsqu'il était moine d'obédience cartusienne, il avait préféré la véritable existence de pauvre. Sa vie est dédiée au recueillement. Il fait sien le verset suivant : « Car vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis (2 Cor 8, 9). » Le Seigneur l'a voulu. L'Esprit Saint l'a guidé.

Le récit de vie de Frère Daniel est terminé. Vous en conviendrez certainement, la synthèse de ses écrits est pétrie de modestie et de simplicité.

Pour notre ermite séjournant en forêt, c'est incontestablement l'attention à Dieu qui importe, à chaque instant, et pour toute chose. Il n'y a rien d'insignifiant pour qui est sensible à la question divine. Fort de cette dynamique vécue au moment présent, la motivation principale de notre ascète est de ne pas décevoir Dieu. Il occupe son temps à l'écriture au lieu de s'investir plus avant dans la prière et l'oraison. Il succombe à de fortes envies de grignoter au cours de la nuit. « Il n'y a pas de quoi être fier » de ces relâchements inconsidérés, avouerait-il. Ces manquements le retiennent de passer en Dieu, de s'immerger totalement en Lui. Notre ermite dans la solitude peine à se concentrer uniquement sur cette relation d'amour exclusive. Cet état de fait récurrent le chagrine intensément. L'attitude adaptée, incontournable voire ultime pour lui, suppose inévitablement une mort à soi-même : Frère Daniel en

est conscient. Ses turpitudes passagères le ramènent à sa condition humaine imparfaite, à son cœur de pierre qui aspire à une pureté éthérée quasi inaccessible. Il se rend compte que lui, l'homme quelconque, est loin d'atteindre un niveau d'excellence en terme de sanctification, telle une Thérèse de Lisieux qui a voué sans réserve son corps, son esprit et son âme au Christ. Oh, que notre ermite souhaiterait être sans cesse à l'affût de tout ce qui peut faire plaisir au Seigneur ! De manière poétique et imagée, il s'exclamera : « Mon âme est un pays brumeux où le soleil tarde à percer de manière manifeste. Les sentiments d'émerveillement, de reconnaissance, de louange et de complaisance envers Dieu constituent cependant la trame de mon bonheur présent même si je les exerce dans la brume de la foi. »

Jour après jour, le Seigneur mérite toujours et encore plus. Frère Daniel va s'activer à ce que demain soit un jour meilleur : c'est son adage maintes fois réitéré, comme la prière de Jésus qu'il récite tant et plus. Répétons-le, chacune de ses actions, chacune de ses pensées sont tournées vers Dieu et pour Dieu. Son temps érémitique est vécu dans cette perspective, et uniquement pour cela. Son choix de vie hors du commun, à jeûner trois fois par semaine par exemple, a nécessité quelques adaptations. Pour notre ermite, l'isolement est un moyen et non une fin pour vivre efficacement avec le Seigneur, le Père de toutes et de tous. Ses résolutions tendent vers une relation duelle

parfaite avec ce Dieu amour.

Eloigné des affaires du monde, Frère Daniel exprimera son ressenti intérieur le plus émouvant, le plus poignant : « Je me sens tout aussi bien malheureux étant donné le dénuement humain de ma vie en solitude, qu'heureux vu ce que je crois et qui me paraît totalement inouï. »

8. Frère Timothée, raisonnable et passionné.

Une visite chez lui de plusieurs heures un mois de septembre. Par mégarde, l'enregistrement audio qui disparaît lors du transfert des données sur mon ordinateur. Comme si ce n'était pas suffisant, je n'avais que des bribes de notes. Pas de quoi pavaner, vraiment !

De très calme après une prière au sanctuaire de Lourdes, après un recueillement dans un monastère bénédictin et une communauté diocésaine, j'étais devenu quelque peu irrité, jusqu'à me dévaloriser. Honnêtement, je tempêtais. Il faut dire que, tout au début de l'entretien, le Frère Timothée n'était pas enclin à donner des informations précises sur son parcours et son quotidien : « Je n'ai pas envie de raconter ma vie », assènera-t-il. J'y suis allé avec précaution. Plus tard, il se ravisera. Au cours de notre échange, sur sa demande, je vais parler de mon chemin de croyances, et évoquer mon questionnement actuel, celui de la confiance. Nous irons ensemble dans une gargote chinoise pour amener chez lui de quoi nous sustenter. Après le traditionnel café, je vais quitter son appartement pour rentrer directement vers mon lieu de résidence, au séminaire catholique.

Quelques informations sur notre ermite ont été collectées mais le principal, l'enregistrement, la pièce maîtresse de cet entretien, s'est volatilisé. Mystère de l'électronique ! Je suis catastrophé. Ce jour-là,

tout avait mal commencé. Départ le matin à 5h pour six heures de trajet en voiture sous les intempéries, avec bourrasques et forte pluie. Après deux heures d'embouteillages, j'arrive vers 11h environ. Je tourne, et tourne encore, pour repérer une place de parking. Pour ma plus grande joie, je vais rejoindre un religieux que l'on catégorise ermite urbain. Me voici en plein centre d'une grande capitale, pas vraiment captivé par l'effervescence qui règne alentour. A cet instant, j'avoue que je suis fatigué, éreinté. J'ai besoin d'un peu de temps pour m'habituer à l'impatience des automobilistes qui n'acceptent manifestement pas le conducteur hésitant que je suis. L'appareil de localisation par satellite se révèle d'une utilité indispensable. Le véhicule enfin garé dans un parking souterrain, je rallie à pied le domicile de notre ermite : la loge de gardien d'une maison de maître.

Le Frère Timothée, moine, est âgé de soixante-trois ans. Aucune information concernant sa communauté de rattachement. Il préfère rester totalement inconnu. Dans un monastère proche où il va communier régulièrement, les religieux ne savent pas qu'il est moine. De même, au sein de la paroisse. Notre ermite se veut résolument avorton anonyme au milieu de la grande foule. Sa quête, sa vie sont uniquement prière. Il n'a pas besoin de le claironner sur tous les toits. Il peut s'offrir le luxe de rester incognito, d'autant que ses activités professionnelles de gardien sont réduites à peu de chose. Les propriétaires ont besoin d'une présence et d'un «filtre» : il peut demeurer

cloîtré comme bon lui semble. Il sort peu souvent pour effectuer des achats alimentaires, plus par choix de pauvreté et de non-gaspillage que du fait de son salaire net mensuel : trois cent quatre-vingt-dix euros. Après les salutations d'usage, la discussion a bien du mal à débiter. Frère Timothée ne voit pas l'utilité de raconter sa vie. Je sens chez lui une sensibilité, une émotivité latente. Il n'est pas vraiment à l'aise, tout comme moi. Je m'observe à soliloquer. Mon interlocuteur n'est pas à l'écoute. Il me reçoit parce que j'ai été recommandé. En ce qui le concerne, parler de lui ne rime à rien. Pourquoi avoir choisi de le rencontrer, s'étonne-t-il ? Tant de témoignages ont été édités, par exemple ceux qui garnissent les rayons de sa bibliothèque : Thérèse d'Avila, Saint Antoine, Saint François d'Assise, Charles de Foucauld, Thérèse de Lisieux, Saint Augustin et bien d'autres. Le sien n'apportera rien de plus.

Sur les cent cinquante ouvrages environ qu'il possède, un bon tiers concerne l'Eucharistie. Les autres écrits sont d'orientation mystique chrétienne. Quelques livres traitent du judaïsme, de l'islam et du bouddhisme. Frère Timothée est sans contestation possible chrétien catholique romain. Il s'intéresse à d'autres religions.

La phrase qui peut le mieux résumer la vie de notre ami ermite est celle-ci : « Dans ma vie, tout est grâce. C'est Dieu qui me donne. » Frère Timothée n'a aucune prise sur le déroulement de son existence terrestre.

Selon lui, il ne maîtrise rien. Il peut penser à l'avenir, mais la confiance qu'il met en Dieu est comme un contrat indissoluble. Sa fidélité sans partage aussi. Il est le disciple qui prie, et qui dit écouter le chemin à suivre. De manière incontournable, le moteur de cette dynamique est la persévérance. Savoir écouter le message de Dieu prend du temps, à l'image d'un Saint-Augustin. Ce qui va incontestablement à l'encontre de la vie sociale actuelle du «tout, tout de suite». De nos jours, être dans son époque, pour les jeunes hommes et les jeunes femmes, c'est désirer la liberté. Voilà la raison pour laquelle les monastères se vident. En clôture, selon lui, il n'y a pas de libre arbitre. Concernant la formation philosophique et théologique en séminaire, il est inconcevable que celle-ci perde sept années. « Pourquoi approfondir tant et plus ces connaissances alors que la majorité des paroissiens n'en discutent même pas », se demande-t-il. Les croyants de la société civile ordinaire palabrent sur leur vie de tous les jours ou sur des chimères : la plupart n'épilouent pas sur des données métaphysiques ou une scolastique. Quant à Rome, pourquoi les représentants du Vatican refusent-ils l'Eucharistie aux divorcés et aux remariés ? Désespéré, il constate qu'il n'y a plus de véritable maître spirituel de nos jours. Notre ermite est vraiment effaré par l'inertie religieuse actuelle.

Plutôt que de s'investir dans ces problématiques qui le tarabustent, il a choisi de s'engager résolument à prier chaque jour. Frère Timothée avoue que cette trajectoire

n'est pas aisée à suivre : « Plongé dans le matériel, la cloche rappelle qu'il faut prier. » Il a un rythme monastique réglé qui ne fait pas l'économie de temps répétés de prière. Il ne se laisse pas vivre en dilettante. Pour lui, la paresse amène à la déliquescence. La persévérance, nous l'avons vu, est son leitmotiv.

Pour l'aider dans ce cheminement rigoureux, parfois pénible, il estime avoir assimilé la capacité ou l'esprit de renoncement, une qualité indispensable pour celle ou celui qui épouse la vie consacrée. Les envies sont légion ; en revanche, il ne va pas s'y attarder. Pour illustrer son affirmation, il cite l'exemple des denrées alimentaires qu'il stocke dans sa minuscule cuisine : « Je n'aime pas avoir le frigo plein car cela me rappelle la pauvreté du monde. » Pour la télévision et la radio, il n'en abuse pas. Les sorties en ville non plus. Encore moins, les visites chez lui de confrères ou de proches. Il est effectivement un solitaire dans la ville. Il se dit un homme qui prie, un être priant, quel que soit le lieu. En consolidant le choix fait, il se protège lui-même, conclura-t-il. C'est la quadrature du cercle : pas de tentation. Pour Frère Timothée, « plus on est près de Dieu, plus le diable est là ». Exprimé autrement, cela veut dire pour notre ermite que si nous sommes en interaction constante avec Dieu, nous sommes tout autant en relation avec le démon. Réciproquement, le diable, lui aussi, est en relation permanente avec Dieu. Eclairé sur cette réalité tangible pour lui, Frère Timothée m'a affirmé qu'il arrive à bien gérer les sollicitations au quotidien.

Tout au long de notre conversation, le moine Timothée apparaît timide, sur la réserve. Serait-il un zeste agoraphobe ? En arpentant avec lui les rues bondées, et en entrant dans ce resto chinois, j'ai pu me rendre compte que ce n'était pas le cas. Il peut très bien se passer des autres. Il ne cherche pas la rencontre. Sa vie est uniquement centrée sur la prière : il ne me le dira jamais assez. Il dispense le même discours à son entourage.

Je quitte l'ermitage vers 15h, plus avec l'envie de m'octroyer une sieste réparatrice que de prendre directement la route. Assurément, je ne suis pas satisfait du déroulement de la journée, et encore moins de mes performances. Quoique, à la réflexion, malgré mon état de dilution intérieure, la relation s'est tout de même établie. C'est l'essentiel.

Après des mois passés à vivre avec des religieux, d'un pays à un autre, j'attendais le moment de revenir dans ma chambre, pour retrouver une plus grande intimité. Jour après jour, ce pèlerinage intensif requiert une attention soutenue pour entendre, observer, ressentir, écouter, partager, interagir avec des personnages hors du commun. Les rencontres spirituelles ne sont pas anodines. La prière presque en continu, non plus. Ultérieurement, celles-ci supposent un temps nécessaire d'appropriation : j'en prenais conscience. En le quittant, par pure intuition, je lui déclare que je reviendrai le visiter un jour. Je ne croyais pas si bien dire.

Trois mois après, j'étais de nouveau dans la loge de gardien qui lui sert d'ermitage. Avec bonheur, car je fus «reçu comme le Christ», selon la règle de Saint-Benoît. Ce jour-là, il ne se déroba pas. Toutes mes questions auront des réponses. Le repas de midi, généreux et goûteux, fut préparé par lui. Quant à l'interview enregistrée d'une durée d'une heure et demie, celle-ci ne sera pas supprimée par inadvertance lors du téléchargement sur mon ordinateur. C'est comme s'il lui avait fallu un peu de temps pour accepter mes demandes diverses et, je crois, un délai pour m'accepter. Merci au flop informatique !

Me découvrir tel que je suis, me dévoiler, est une attitude qui m'a manifestement aidé lors de la rencontre avec le Frère Timothée. Lors de cette deuxième rencontre, je l'ai perçu naturel et sincère, en réponse probablement au comportement qui fut le mien. Ce fut un échange d'être à être. Par ailleurs, il voulait m'accompagner sur mon chemin de foi. Je ne lui avais rien demandé. J'ai préféré jouer le jeu, en conscience. L'après-midi, nous organiserons une deuxième interview enregistrée de même durée, concernant mon parcours de vie et mes questionnements, voire une problématique qu'il avait décelé chez moi lors du premier entretien : la liberté. J'avais plutôt discoursu sur la confiance. Il a des éléments pour clarifier voire dissiper mes inquiétudes pour l'avenir. A choisir, c'est l'immortalité possible de l'âme qui m'interroge.

Il m'enjoint d'entrer dans sa pièce à vivre de six mètres carrés, guère plus. De mémoire, je dénombre un sofa, une table basse, des étagères pour les livres, une télévision, un téléphone fixe, un meuble à tiroirs sur lequel trônent un crucifix, une Sainte Vierge et des photos de famille, une table circulaire en bois, deux chaises et un chandelier. La pièce est exiguë. Les murs sont blancs. Le plafond est bas, de même couleur. Le sol est carrelé. Je découvre un radiateur en fonte. L'air ambiant est frisquet. Il fait sombre. Divine surprise, je suis étonné par le peu de nuisances sonores extérieures : le calme règne tandis que nous sommes au cœur d'une capitale. A cette pièce, est adjointe une cuisine séparée avec réfrigérateur dans laquelle on peut stationner à deux personnes maximum. A l'étage, est agencée une simple chambre avec un lit une personne et un coin prière. On y accède par un étroit escalier en colimaçons. Les toilettes sont au sous-sol, avec un lavabo, une machine à laver et le cumulus d'eau chaude. Pas de douche. Voici l'ermitage, d'une surface maximum de vingt mètres carrés.

Attablés dans la pièce principale, nous buvons un café. Les croissants qu'il avait achetés pour l'occasion seront servis lors du goûter. Il est bientôt 11h. Très vite, il m'annonce : « Allez, on travaille. » Il sait que j'ai perdu les données enregistrées la dernière fois. Je sors mon appareil audio, un nouvel enregistreur avec lequel je n'aurai pas de souci de format de fichier et de logiciel de lecture. Nous entamons notre échange verbal. Je lui propose de bien vouloir me raconter sa

vie, à partir du plus jeune âge. Il ne voit pas l'intérêt de parler de ses parents, ni d'étaler toute sa biographie. Ça «patine». Il se ravise. Après deux minutes, son récit de vie commence.

Il est de famille chrétienne, né en 1945 sur une île des tropiques. Il a des frères et sœurs. Il a peu de souvenirs d'avant ses dix-huit ans, âge de sa conversion religieuse. L'unique souvenir d'enfance qu'il citera est celui de l'année de ses dix ans, lorsque le milieu parental l'enjoint de se mettre au travail : se débrouiller très jeune dans une région pauvre est une question de survie. Il allait à la messe de temps à autre. Sa vie, la seule qui vaille, débute à l'adolescence. Lors de cette période, il dit recevoir un appel manifeste du Seigneur. Il découvre Dieu. Plus rien n'existe hors de la prière. En période de chômage, il se complaît dans les petits boulots temporaires. Il a tout le temps disponible pour prier. Sa vie solennelle et véritable commence. Depuis, il n'a plus arrêté : « Je priais à l'église, je priais chez moi, je priais partout. Je priais tout le temps, et même en travaillant. »

A l'église, il prie devant la Vierge Marie, puis devant le Saint-Sacrement, comme s'il y avait été amené, transporté, porté : « Je n'ai pas d'explication, je ne sais même pas pourquoi je ne comprends rien du tout. » Frère Timothée était continuellement dans la nef. Il n'arrivait pas à s'arracher de cet endroit. Ainsi se constitua le fondement de sa vie de prière : une dévotion sans faille à l'Eucharistie.

Il retrouve vite un travail. Le chômage fut bel et bien

une entrave. Nul doute, celles et ceux que Dieu sollicite rencontrent des obstacles. Cette période délicate à gérer a été un signe, un langage qu'il a su décrypté. Quand il y a un appel divin, l'impétrant surmonte tôt ou tard les écueils qui se présentent à lui. Après cette épreuve, Frère Timothée n'endurera plus de chausse-trappe socialement dévalorisante.

Il a un ami d'enfance avec qui il partage sa foi naissante. Ce dernier entre dans un séminaire, et deviendra prêtre. Frère Timothée est accompagné spirituellement par les ministres du culte qui se succèdent à la paroisse, en particulier un jésuite. Pendant dix années, il gîte en famille, chez ses parents. Malgré tout dans la solitude, il dit vivre la vie des moines, sans le savoir. Il se lève la nuit pour prier. Il récite le chapelet. Le plus souvent, il est en contemplation. Quatre heures d'affilée ne sont pas de trop pour une oraison. Notre ermite va à l'église tous les jours, parfois trois fois par jour. Jusqu'au tréfonds de son être, cet élan est prodigieusement fort, irrépressible. Le soir, il discute avec ses camarades de rue. Il fréquente une copine, connue à la Légion de Marie. Cependant, il le soulignera à de nombreuses reprises : « Je ne cherchais rien du tout, ni toi, ni lui, ni l'autre, ni elle, je ne cherchais qu'une seule chose, c'était Dieu, c'est tout. » Il ne ressentait ni le besoin d'un ami, ni celui d'une femme. Tout ce que Frère Timothée effectuait au cours de sa vie quotidienne était uniquement tourné vers Dieu. Pas de contact avec les êtres humains : « J'ai fini par ne plus chercher personne. »

Jeune adulte, il vit tel un ermite. Il va prier dans les bois. Il médite sur le Christ, et sur toutes sortes de choses tels que son passé, son avenir, ses besoins ou ses désirs. Il intercède pour les malades et les pauvres. Excepté ce qu'il dénomme « les prières habituelles de grand-mères » comme le «Notre Père», le «Je vous salue Marie» et le «Venit creator», il n'a pas appris à prier. Il compose à sa guise des demandes verbales et autres récitation singulières. La bibliothèque catholique va devenir son refuge favori pour lire ou emprunter nombre d'ouvrages sur la vie des trappistes et celle des bénédictins, sur Saint Antoine de Padoue, Charles de Foucauld, Dom Marmion et Padre Pio. Ses expériences de lecture sont régulièrement partagées avec son ami d'enfance. Il bouquine assidûment. Il prie sans cesse et il devient, pour reprendre exactement ses termes, comme « une espèce de moulin ». Tout va bien pour Timothée. Il a un travail et gagne suffisamment d'argent. L'appel est plus fort que tout : il le clame haut et fort. Son accompagnateur spirituel lui dira un jour, arguant qu'il n'a pas suivi d'études, que sa prédestination est de se marier et d'élever des enfants afin qu'ils deviennent des prêtres ou des religieuses. Il doit œuvrer comme les parents de Thérèse de Lisieux. Vertement, il va couper court à cette allégation : « Si je veux suivre le Christ, je ne vais pas mettre ma responsabilité sur les enfants. Mes enfants doivent être libres de choisir ce qu'ils veulent. » A cet appel irrésistible qui résonne au plus profond de son être, sonne le temps du départ : il quitte tout.

Adieu à son île tropicale ! Son copain d'enfance était allé en Europe terminer sa formation sacerdotale, et lui avait fait visionner quelques photographies d'un monastère isolé. Intuitivement, Frère Timothée a su qu'à cet endroit, il pourrait prier à loisir et à sa convenance. Il écrit à cette communauté en se recommandant de son ami et de son directeur spirituel. Réponse lui est adressée quelque temps plus tard. Permission lui est donnée de venir. Banco ! A vingt-huit ans, sans que cela lui pose de problème affectif ou sentimental particulier, il suit l'appel. Il renonce à tout, surtout à tous. Trois passages de l'Évangile illustrent parfaitement l'état d'esprit dans lequel il vivait : « Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple (Lc 14, 26). » ; « Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu (Lc 9, 62). » ; « La femme de Lot regarda en arrière et elle devint une statue de sel (Gn 19, 26). » Son renoncement est un allant de soi, tout naturellement incorporé. Il n'a plus de lien avec ses proches, ses amis et autres accointances d'avant. Cela ne veut pas dire que Frère Timothée ne les affectionne pas : « Dieu ne nous demande pas de se priver d'aimer son prochain », déclare-t-il. Il ne se pose pas la question de savoir s'il va s'adapter sans peine au monastère. Il se sent appelé par Dieu, il fait confiance. Rien ne sert de craindre, même si les peurs proviennent d'après lui du diable. De toute

manière, quelle que soit sa destination, le démon l'accompagnera. Pourquoi s'angoisser ? A dire vrai, notre ermite en herbe ne se casse pas la tête. Il part. Il arrive. Point.

Frère Timothée est accueilli dans ce lieu religieux où réside une communauté de quinze moines. Il y restera vingt-six ans. Dès le début, il prie. Jour après jour, il prie toujours et encore, jusqu'à douze heures sans discontinuer, assis devant l'autel. Il a l'idée saugrenue pour certains de s'enfermer dans l'église, pour prier jour et nuit. Il apprend le métier d'apiculteur car des ruches sont installées sur un terrain attenant au monastère. Il travaille seul. Tout solitaire qu'il est, il n'a de cesse de rester en contemplation tout au long de ses journées, même lors de ses déplacements en voiture pour effectuer des livraisons. Rien ni personne ne peut l'empêcher d'invoquer sans relâche le Seigneur. Au fil des années, les moines survivent péniblement. Décès et autres départs ramènent le nombre de religieux à un chiffre déraisonnablement bas. Frère Timothée préfère demeurer dans la solitude, plutôt que de faire face à d'autres engagements pratiques et lucratifs. Il pense à ses vieux jours car, au service de tous, il travaille sans être déclaré auprès des services administratifs de l'Etat. Les dividendes générés par son activité professionnelle s'amointrissent d'année en année. Nul besoin d'être un visionnaire éclairé pour pressentir qu'à terme sa communauté religieuse va s'appauvrir, dépérir lentement, et disparaître. A l'âge de cinquante-cinq ans, il choisit de chercher une

activité salariée dans un lieu différent. Il souhaite en même temps adopter le rythme monastique. Notre ermite est gourmand, il le sait. Comme toujours, il fait confiance. Quelques mois après, l'opportunité idoine survient le jour où une de ses sœurs lui propose de venir prendre la suite de son travail de gardienne à la capitale. Avec son mari, elle vient d'acheter un appartement en banlieue. Ceci dit. Ceci fait. « C'est une grâce, la grâce du Seigneur », énoncera-t-il. Actuellement, les propriétaires de la maison de maître pourraient se passer de gardien mais, année après année, ils renouvellent le contrat : « Ils n'arrivent pas à me mettre dehors. » De nouveau, pour notre ermite, c'est « la grâce du ciel ».

Quant à son travail proprement dit, il s'agit de sortir les poubelles, nettoyer l'escalier une fois par semaine et le hall quand cela s'avère nécessaire. Gardiennier, bien entendu. Les visites sont rares. Frère Timothée est une sécurité pour le bien vivre des propriétaires. On lui demande d'être présent en permanence et de ne recevoir personne à dormir la nuit. Il a le temps nécessaire pour prier dans sa loge. Pour l'anecdote, l'air satisfait, le sourire aux lèvres et trépignant sur sa chaise, il me déclamera qu'il gîte ici comme s'il était enfermé dans une prison. Avec l'avantage inestimable de pouvoir vivre pleinement sa vie de moine, en paix, et surtout caché.

Lever à 5h. Il s'habille, puis il récite Matines et Laudes avec les psaumes, un extrait des Evangiles,

le cantique *Te Deum*, une lecture, un commentaire, plusieurs versets du Premier Testament ou une synthèse de la vie d'un saint, le «Notre Père», et une oraison pour terminer. Durée : trente-cinq minutes environ. Tranquillement, il prépare et déguste son petit-déjeuner. Après les ablutions, notre ermite s'octroie une heure d'adoration devant le Saint-Sacrement qu'un prêtre lui a accordé, sans solliciter l'évêque. Ce curé de paroisse vient célébrer la messe à l'ermitage une fois tous les mois, parfois tous les quinze jours. Vers 8h, Frère Timothée regarde les informations télévisées. Vient le moment de s'activer modérément à son travail quotidien de gardien, excepté le dimanche. A 11h ou midi : Eucharistie. Il sort de chez lui et va à l'église la plus proche. Il varie les endroits. Comme à son habitude, il ne se fait pas connaître. Il reste discret. Ensuite, repas et vaisselle. Sieste de 13h à 14h, voire jusqu'à 14h30. L'Office du milieu du jour et les Vêpres ont lieu à 15h pour une durée de trente minutes. Pause, bricolage et courses éventuelles. Vers 16h ou 17h, suivant les activités antérieures, ce sera une heure d'adoration suivie d'un temps de lecture. En fin d'après-midi, il retourne en paroisse pour sa deuxième messe de la journée. Frère Timothée va parfois à la chapelle d'un monastère non loin. Le soir, après le dîner et l'incontournable vaisselle, il chante *Complies* à 20h. Encore une heure d'adoration. Parfois, une heure assis dans le canapé pour visionner un programme télévisé récréatif. Coucher à 22h.

Il a établi cette règle de vie et il la respecte scrupuleusement. La tentation est forte, dira-t-il, de reporter la prière ou les oraisons à plus tard. L'indolence et l'oisiveté peuvent s'installer au fur et à mesure, et finir par éteindre le souffle de l'Esprit. Chaque semaine, le samedi après-midi, il se déplace chez sa sœur et son beau-frère pour une visite informelle. Le dimanche également, lorsqu'il est invité à l'occasion d'une fête. Frère Timothée accepte la vie de famille. Il préfère les contenter. Cet argument est une manière subtile de se déculpabiliser car, selon la discipline qu'il s'approprie, il doit respecter rigoureusement sa démarche de réclusion. Dans son ermitage, sa loge de gardien au sein d'une zone urbaine, il reconnaît avoir des moments d'intense solitude. Quant aux achats de victuailles, sa tournée des magasins a lieu une fois par semaine. Il a horreur de ce qui est devenu pour lui une contrainte, même si elle est indispensable. Notre ermite a autre chose à faire : il me le fait savoir en bougonnant.

Lors de ma journée passée chez lui, de 10h45 à 16h30, son beau-frère viendra une minute tout au plus pour récupérer un sac, après avoir préalablement prévenu de son passage par téléphone. Pas de sollicitations par les propriétaires de la maison de maître. De même lors de mon premier passage en septembre. Une ou deux fois l'an, deux moines de son monastère d'origine viennent à la capitale pour le saluer. Avec la visite hebdomadaire à sa sœur, voici le maximum qu'il s'autorise. Frère Timothée a peur que les

interactions humaines modifient son rythme de vie. Il peut basculer dans l'excès car il n'a plus le soutien des Frères. Il remplit cette mission dans la solitude comme un apostolat. Il fera cependant un lapsus : « Enfin, c'est, c'est mon tem...c'est mon tempérament, non...c'est ma vocation, c'est une grâce. »

Pour notre solitaire des villes, la vie monastique et la vie anachorétique sont comparables, similaires, identiques. La racine grecque *monos* du terme « moine » signifie étymologiquement « être seul ». L'essentiel est donc de vivre seul avec Dieu, que l'on soit séculier ou régulier, laïc ou religieux. Lui-même se qualifie avant tout moine. « Je suis un monastère à moi tout seul », affirme-t-il. Par ailleurs, comment analyser, décrypter, élucider le mystère de l'appel de Dieu ? : « Il y a bien quelque chose qui doit se passer dans le cœur et dans l'intelligence de la personne », réfléchit-il à demi-mots. Lorsque notre ermite tente une réponse calquée sur son expérience personnelle, je retiens qu'en quelques phrases, en deux minutes et demie exactement, il a employé sept fois le mot « heureux » et six fois le mot « joie ». Si notre cœur rayonne de joie, cela veut dire pour lui que Dieu est présent au plus profond de soi. Cette béatitude crée en chacune et en chacun de nous de l'amour inconditionnel et une confiance aveugle en Dieu. Il n'y a rien de palpable, de tangible, de concret, de matériel. Pour notre ermite, il s'agit d'un courant qui passe et qui anime l'être humain, tel l'amour qu'une femme

peut ressentir pour un homme, et réciproquement : « Tu es alors dévoré de toutes tes entrailles », énoncera-t-il avec une intonation de voix plus forte. Dans le contexte religieux, cette relation duelle relève nécessairement d'un ordre divin, spirituel. L'appel est irrésistible. Le récipiendaire quitte tout, sans se retourner : « Si on veut vraiment atteindre Dieu, cette plénitude d'amour, il faut renoncer à tout. » Ainsi se terminera notre entretien, par ce chant d'amour exalté et cette austérité irréductible.

Après ces élans enthousiastes pour la gloire de Dieu, revenons au présent. Acceptons que le cri du corps, et la soif de survivre incarné reprennent leur droit. Voici venue l'heure de se sustenter ! Pourtant le Christ n'a pas d'heure, dira-t-il avec un trait d'humour, en citant un verset des Evangiles : « Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne le sait, ni les anges des cieux, ni le Fils, mais le Père seul (Mt 24, 36). » Frère Timothée a un rythme de vie rigoureux mais, en ce jour, en interaction avec moi, il n'a pas pris conscience du temps qui passe. Notre ermite se relâche. A ce moment précis, il s'étonne de l'heure. Vite, réchauffons le repas, déjà prêt de la veille. A l'évidence, il a ambitionné de me recevoir au mieux. Avant de se restaurer, sur sa demande, je récite le bénédicité. La joie est sans effusion, au naturel. Le silence est de la fête. Nous mangeons, nous savourons, avec au menu, pour chacun : trois tranches de jambon, beurre, baguette, des pâtes, un steak haché, deux côtes de

porc, des légumes en sauce, salade verte, des raisins blancs en dessert, le tout arrosé d'un vin gouleyant. Café pour terminer. Indiscutablement, nous avons le ventre plein !

Après cet avantageux et goûteux repas, je vais ressentir la douce satisfaction de m'installer au coin prière situé à l'étage, pour un temps d'adoration. Une fois n'est pas coutume, je demande à notre ermite de bien vouloir saisir cet instant magique avec mon appareil photo numérique.

Il est un peu plus de 14h30. Voici le temps de partage me concernant.

Le Frère Timothée est parti sur une piste qui n'était pas adaptée à ma dynamique de vie présente. La liberté, je l'apprécie chaque jour et j'ai conscience, assurément, que celle-ci est relative. Plutôt que d'afficher mon point de vue, j'observe comment notre ermite évoque ses représentations en discourant sur mon individualité. Qui peut me rendre absolument libre ? Ce ressenti de vivre en total abandon, qui pourra me l'offrir ? Qui va sans cesse me rassasier, me combler, à satiété ? Voici les questions qu'il se pose à mon sujet. A l'image de Saint Paul, seul le Christ nous offre cette perspective. Il cite un court verset biblique : « C'est pour la liberté que le Christ nous a affranchis (Ga 5, 1) », une liberté toute spirituelle. Pour notre ermite, la prière ne va pas faire de miracle. A l'écoute, en contemplation ou non, nous serons exhaussés d'une manière énigmatique, et jamais directement par

Dieu lui-même. Interviendront plutôt la Vierge Marie ou un Saint reconnu par l'Eglise. Il est impératif que chacun, ou chacune, s'assigne un projet porteur de toute sa vie. Il le répétera sans cesse.

Mes objectifs sont le plus souvent à court terme. Je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait. Ce qui m'importe dorénavant, ce sont les rencontres avec autrui, inattendues pour la plupart. Chaque jour, elles embellissent ma vie. C'est une découverte permanente. Ma démarche pose visiblement problème à notre ermite : « Tu dois décider. Il te faut un but. » Je préfère les termes « laisser-faire », « laisser-agir » ou « laisser-venir ». Il me gratifie d'un « Ce n'est pas toi qui décide. Dieu décide ». Un discernement entre ce qui procède du divin et ce qui provient du diable est impératif. Seul, un prêtre peut m'aider. Décision doit être prise de me donner entièrement à Dieu. Voilà, enfin, je le tiens, le but ultime de toute existence ! Selon notre ermite de la ville, s'accomplir en Lui est l'unique et sublime dénouement. Une vie, ma vie, intégralement tournée vers et pour le Créateur, catalysée en la personne de Jésus. De là, viendra la liberté.

Pour le Frère Timothée, je peux continuer à vivre comme je le fais, simple laïc. Devenir moine ou prêtre n'est pas indispensable, à la condition que je capitalise une confiance inébranlable et perpétuelle en Dieu et son fils, le messie. Nous voici à converser sur la confiance. Il l'évoque enfin, après une heure et quart d'entretien. Au cours du quart d'heure restant, il commence à décrire et résumer précisément ce qu'il

est. Il révèle alors le fondement de son activité de solitude. De façon clairement identifiée, il organise sa vie selon trois pôles principaux : l'amour, la confiance, et la foi en Jésus-Christ. Pour notre ermite, il n'y a pas à tergiverser : c'est le cheminement unique et incorruptible à suivre, avec comme base et comme but le Christ. Autrui existe, il ne l'élude pas mais sa liberté, il la puise en Dieu et sa géniture, et non en des amis, la famille parentale ou même des confrères. Comme il l'a déjà asséné avec grande fermeté, l'expérience ineffable passe inévitablement par le renoncement : toute sa vie est centrée sur cette assertion. Penser et agir ainsi apporte une consistance à sa foi et justifie sa vocation. Cet élan est plus fort que tout, tel un magistral amour, impérieux, indispensable, inéluctable, auquel il ne peut résister. Tout est pour le Seigneur, tout est pour Jésus-Christ. Il leur voue une passion, non en agonie et en supplices, mais en regard ébloui et en actes d'adoration. A lui de prier. Prier et encore prier, toute la journée. Toujours prier, à longueur d'année. Prier pour toutes et pour tous. Prier afin qu'il soit délivré des tentations et du diable en particulier car, d'après notre ermite, seul le Christ a ce réel pouvoir. Il affirme que l'obéissance il la doit à Dieu, et à Lui seul. Exit l'accompagnement par un directeur spirituel, et les visites de courtoisie à l'évêque diocésain. Voilà sa réalité quotidienne.

Avant mon départ, nous partageons les croissants sauvegardés du matin, tout en buvant un bol de

tisane. Peu de paroles échangées. Il se lève et me fait savoir que le temps est venu pour moi de partir, sans plus d'explications. Je lui propose de desservir la table avec lui. Il refuse. Je quitte la loge à 16h30. A cet instant, je garde l'image de son visage exposé dans l'entrebâillement de la porte d'entrée et de sa main droite me saluant. Il n'y a rien de plus à ajouter. Je parcours posément le passage dallé. J'ouvre et referme la lourde grille. A l'extérieur, des véhicules sont garés, d'autres circulent. Les gens déambulent. L'effervescence est là, bien réelle.

Lors de cette rencontre, je l'avoue sincèrement, j'ai reçu, beaucoup reçu. Tout ce que nous avions convenu ensemble avait été réalisé, complété, finalisé : j'étais satisfait. Son attitude fut accueillante et si bienveillante : j'étais honoré. Le repas fut pantagruélique : j'étais repu. Il m'avait offert un temps d'adoration, seul devant le Saint-Sacrement : j'étais comblé.

C'était bien l'heure.

Epilogue

Au chapitre premier de la règle qui régit la vie des moines chrétiens catholiques en communauté religieuse, Saint Benoît de Nursie énonce que l'anachorète possède avant tout une longue expérience du monastère. Ce qui revient à dire que l'ermite véritable est celui qui a vécu plusieurs décennies en clôture avec ses frères. Il n'est pas un débutant encombré de ferveur naïve. Il est gaillardement rompu au rythme de la vie communautaire. Il est apte à combattre les forces du mal, à gérer ses mauvaises pensées et à outrepasser les sollicitations de la chair²⁹. Dans la solitude et isolé du monde ordinaire, la tentation est grande de satisfaire ses propres désirs tel un sarabaïte, celui qui

²⁹ Mc 7, 20-23 : « Ce qui sort de l'homme, voilà ce qui souille l'homme. Car c'est du dedans, du cœur des hommes, que sortent les desseins pervers : débauches, vols, meurtres, adultères, cupidités, méchancetés, ruse, impudicité, envie, diffamation, orgueil, déraison. Toutes ces mauvaises choses viennent du dedans et souillent l'homme. » Ga 5, 19-23 : « Or on sait bien tout ce que produit la chair : fornication, impureté, débauche, idolâtrie, magie, haines, discorde, jalousie, emportements, disputes, dissensions, scissions, sentiments d'envie, orgies, ripailles et choses semblables. Et je vous préviens, comme je l'ai déjà fait, que ceux qui commettent ces fautes-là n'hériteront pas du Royaume de Dieu. Mais le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi. »

vit sans règle, ou d'être esclave de ses plaisirs tel un gyrovague, celui qui erre d'une région à une autre. Bien entraîné avec l'aide de ses frères au sein du monastère, sous l'autorité d'un supérieur, l'ermitte en herbe détient la capacité indispensable de lutter seul au désert. La décision du Père Abbé de permettre ce mode de vie à un moine est plutôt rare.

Dans le texte référentiel de tout chrétien catholique romain, nommément les Evangiles, il n'est point fait mention d'une quelconque propension à s'exiler en continu, voire toute sa vie durant, loin de toutes et de tous pour prier et parfaire une relation duelle avec Dieu. Certains versets des Evangiles pourraient néanmoins laisser penser que la réclusion hors du monde est nécessaire sinon impérieuse, par exemple : « Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra (Mt 6, 6). » Ce n'est manifestement pas le cas. Certes, Jésus fut emmené un temps dans le désert par l'Esprit³⁰, mais ce fut pour être tenté par le diable. Certes, Jésus partit sur la montagne pour prier³¹, mais ce fut une mise à l'écart épisodique. Jésus est toujours revenu dans et pour le monde. Le Sauveur a cependant vécu la plus criante, la plus déchirante et indescriptible des solitudes : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné³² ? » A tout le moins, peut-on arguer que

³⁰ cf. Mt 4, 1 ; Mc 1, 12 ; Lc 4, 1.

³¹ cf. Mt 14, 23 ; Lc 6, 12.

³² cf. Mt 27, 46 ; Mc 15, 34.

Jean-Baptiste fut le précurseur des ermites, vêtu qu'il était d'une peau de chameau, une ceinture de cuir autour des reins, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage, cependant prêchant dans le désert de Judée³³.

Toujours est-il que la tradition de vivre et prier dans la solitude a perduré ! La représentation collective de l'ermite va être caractérisée différemment selon les époques. Du dix-septième au dix-neuvième siècles, on répertorie l'ermite sonneur idéalement perché sur la colline, sonnant l'angélus et donnant l'alerte, l'ermite guérisseur, infirmier de la misère soignant les pestiférés, ou l'ermite dit enrichi qui endosse l'habit uniquement pour pouvoir quêter³⁴. Nous sommes bien éloignés de la figure de l'anachorète du troisième siècle de notre ère qui aspirait à se purifier et accueillir Dieu en son cœur³⁵.

Depuis l'année 1983, le Code de Droit Canonique a précisé le statut d'ermite : « [...], l'Eglise reconnaît la vie érémitique ou anachorétique, par laquelle des fidèles vouent leur vie à la louange de Dieu et au salut du monde dans un retraits plus strict du monde, dans le silence de la solitude, dans la prière assidue et la pénitence (603, 1). » Le Catéchisme de l'Eglise catholique stipule que les ermites « montrent à chacun

³³ cf. Mt 3, 1 ; Mc 1, 4-5.

³⁴ Sainsaulieu Jean, *Les ermites français* (Sciences humaines et Religions), Paris, Cerf, 1974, p. 96, 113, 135.

³⁵ Mt 5, 8 : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

cet aspect intérieur du mystère de l'Eglise qu'est l'intimité personnelle avec le Christ. Cachée aux yeux des hommes, la vie de l'ermitte est prédication silencieuse de Celui auquel il a livré sa vie, parce qu'Il est tout pour lui. C'est là un appel particulier à trouver au désert, dans le combat spirituel même, la gloire du Crucifié (921) ». L'ermitte ainsi défini peut être un laïc lambda qui, uniquement s'il le souhaite, pourra professer publiquement les trois conseils évangéliques que sont la pauvreté, la chasteté et l'obéissance : il devient alors ermitte laïc diocésain. Le lien institutionnel ecclésial ou monastique n'est pas un préalable.

Le cadre juridique n'est pas rigide et impérieux³⁶. Une relative liberté est permise quant au mode de pratique ou d'ascèse nécessaire. Les textes canoniques laissent la part belle aux fidèles en assurant que toutes et tous peuvent suivre une « forme propre de vie spirituelle qui soit toutefois conforme à la doctrine de l'Eglise³⁷ ». De nos jours, une personne croyante qui fait sien le Credo de Nicée-Constantinople, qu'elle soit séculière ou régulière, peut assurément prier en solitude dans un endroit isolé toute sa vie durant.

Les témoignages saisissants de cet ouvrage décrivent le comment de cet engagement religieux, tout en explicitant le parcours de vie et l'emploi du temps de chacun. Ce présent écrit n'a pas vocation à signifier le

³⁶ cf. les articles du Dr Anne Bamberg, Faculté de Théologie catholique, Université de Strasbourg.

³⁷ cf. Code de Droit Canonique, canon 214.

pourquoi. Retenons qu'aucun des ermites rencontrés n'a évoqué un appel spécifique à l'érémisme : pourtant, ce devrait être l'Esprit qui guide³⁸. En revanche, compte tenu de leur relation exclusive à Dieu et de leur capacité à être solitaire, nul doute que la majorité d'entre eux convoque leur choix de vie telle une fin en soi.

La constante indéniable chez chacun de nos ermites est de tendre vers un état permanent de prière et de conscience au Christ³⁹ et à Dieu, tout au long de la journée, quelles que soient les occupations. Pour vivre en phase avec la parole biblique : « Moi, je ne suis que prière (Ps 109, 4)⁴⁰. »

Par ses activités d'oraison, de contemplation, d'adoration, de lecture sainte, de chants et de récitation des offices liturgiques, l'ermitte peut croire qu'il vit en relative autonomie. Il prie assidûment dans la solitude. Il suit un rythme soutenu d'occupations diverses au quotidien. Toute sa dynamique est focalisée vers la complétude d'un cœur pur, avec persévérance et courage. Seul, l'ermitte lutte contre ses démons intérieurs. Il rejette le plus souvent l'accompagnement d'un directeur spirituel. Tout discernement est

³⁸ rappelons que, pour un croyant chrétien, c'est l'Esprit Saint qui agit en lui. « La démarche de l'homme est toujours une réponse » : Catéchisme de l'Eglise catholique (1998), 2567.

³⁹ Jn 14, 6 : « Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. »

⁴⁰ litt. « et moi, prière » : La Bible de Jérusalem, Paris, Cerf, 2000, p. 999, note b.

personnel, individuel.

Il n'en reste pas moins, quoiqu'ils s'en défendent pour la plupart, que les relations avec d'autres personnes sont inévitables. Pour certains, il leur est nécessaire de se procurer les indispensables hosties consacrées auprès d'un prêtre. Pour tous, incontestablement, la survie passe par la mise en œuvre d'une logistique qui amène l'ermite à sortir hors de sa zone géographique, pour se procurer pain, légumes frais et autres victuailles. Il y a de temps à autre quelques visites sur leur site isolé. Le téléphone sonne parfois, et la conversation s'engage. Les ermites témoignent : ils m'ont reçu avec bienveillance. Plus rarement, ils reçoivent journalistes ou éditeurs. Ils entretiennent des relations épistolaires. Un écoute la radio, l'autre regardera la télévision. L'interaction sociale est régulière.

Même s'il est fréquemment seul, l'ermite n'est pas séparé du monde. Il a cette nécessité de l'autre. L'interdépendance est bien présente. D'une certaine autonomie voulue et attendue, certains d'entre eux glissent doucement vers une dépendance à l'autre, à son prochain. J'utilise en toute conscience le mot « dépendance » pour accentuer l'incontournable assistance mutuelle de l'ermite et du monde. Il interagit avec la multitude. Parfois, il intercède pour les autres. Il est une partie constitutive du tout. N'est-ce pas pour cette raison que les ermites supplémentaires⁴¹ qui ont bien voulu prendre langue avec moi ont des interrelations sociales régulières ! Ne serait-ce pas eux,

⁴¹ en plus des huit témoignages de cet ouvrage.

ces pseudo-ermites, qui sont dans la juste mesure ? A la frontière entre le solitaire isolé qui dit se suffire de Dieu, et celui qui se targue d'être un ermite tout en se noyant dans les interactions humaines. Un être priant chrétien peut tout aussi bien se mettre à l'écart, et partager périodiquement avec l'altérité son parcours de vie et sa dynamique spirituelle singulière. Telle une respiration naturelle, passant de l'éloignement à la compagnie de l'autre, de tous les autres. A se nourrir sans modération de divin, et de la rencontre avec son prochain.

Le mot « dépendance » encore, car le rapport de l'ermite avec sa propre santé physique est un des paramètres à prendre en compte pour pouvoir se maintenir en réclusion. Pour la plupart des ermites rencontrés, le troisième tiers de leur existence humaine est bien entamé. Un jour ou l'autre, va irrémédiablement se poser la question de renoncer à « l'ivresse de l'autonomie⁴² ». Prier toute son existence en totale solitude ne serait plus qu'une chimère car bien heureusement, le frère, la sœur, le prochain seront de préférence là pour l'accompagner à la fin de sa vie. Par moment, il pourra être délaissé mais sûrement pas abandonné. L'ermite est présentement esseulé. Il ne le restera pas au dernier instant, lors de son retour à Dieu.

⁴² expression employée par Frère Benjamin, Abbaye Notre-Dame de Tamié, Plancherine, France.

Marginal pour certains, peu institutionnel et non-conventionnel pour d'autres, qu'il ne soit pas vitupéré pour ces diverses raisons. Au vu des témoignages précédents somme toute édifiants, que l'ermite en général soit apprécié sinon aimé, même s'il n'en a cure : c'est cela la véritable charité.

On peut vivre isolé au milieu de tous, à pleurer de désespérance pour certains. En revanche, pour les chrétiens, l'Homme n'est pas seul⁴³ et ne le sera jamais. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'ermite solitaire éloigné du monde social habituel se distingue comme un reflet étincelant, sinon un phare représentatif, de l'interdépendance humaine.

Abstraction faite de toute obédience religieuse, philosophique ou autres croyances, se souvenir de nos jours que nous sommes sœurs et frères prêts à s'entraider est toujours d'actualité. Que chacune et chacun cultivent sa différence dans le respect de l'autre. Tous ensemble, puissions-nous œuvrer pour partager avec les plus démunis, les nécessiteux, les déshérités de notre terre. Le témoignage de l'ermite Daniel, homme ordinaire selon lui, peut être un repère convaincant. Il ne s'agit pas d'exemplarité ; il s'agit d'humanité, tout simplement.

⁴³ Gn 2, 18 : « L'éternel Dieu dit : il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui. »

Epilogue

Rencontre avec les ermites catholiques

Un lien ami :

La Vachette Alternative
www.edition-36.net

Imprimerie Henroprint
rue Lambert Dewonck, 36
B - 4452 Wihogne





